

LOUIS-FERDINAND CÉLINE

L'ÉGLISE

COMÉDIE
EN CINQ ACTES

nrf

GALLIMARD



SHOUT
SHARE IT

LOUIS-FERDINAND CÉLINE

L'ÉGLISE

COMÉDIE EN CINQ ACTES

nrf

GALLIMARD

PRÉFACE

Dix ans qui viennent de passer... La pièce que vous allez lire nous vieillit d'autant... Pourtant nous n'avons pas changé grand'chose en la donnant hier à l'imprimeur... Tout de même... Cette petite Janine qui se résignait alors, nous l'avons fait revenir... avec un revolver... Trois lignes, tout à fait à la fin... Vous verrez... Elle va brutaliser notre comédie... Pourquoi ? Est-ce là tout ce que nous avons appris en dix ans ?... Mais vous-même ?

L.-F. C.

PERSONNAGES

Docteur Bardamu.

Docteur Gaige.

Tandernot.

Le Médecin Inspecteur Clapot.

M. Pistil.

Le Major de quatrième classe Larjunet et Madame.

Mamadou, nègre domestique.

Bonasso, nègre interprète.

Un petit nègre de quatre ans.

Vera Stern.

Élisabeth Gaige.

Flora Bonjour.

Docteur Darling.

Une dactylo.

Danseurs et Machinistes.

Gologolo, le petit nègre.

Yudenzweck.

M. Mosaic.

M. Moïse.

Le colonel Cravach.

Un militaire (genre Bonaparte.)

Le Président van den Prick.

Le délégué de la République Tchouco-maco-bromo-crovène.

Quelques militaires fantaisie.

Le professeur Ventrenord.
L'idéaliste Scandinave.
Un délégué saxon.
Quelques officiels.
Deux garçons de bureau.
Miss Broum.
Des dactylos (et des voix dans la coulisse).

Rissolet.
Deux policiers.
Janine.
Deux petites filles.
La femme de Baudrebut.
Antoine.
Docteur Mermilleux.
Un gardien de Musée.
Figurants.

ACTE PREMIER

Personnages

Docteur Bardamu.

Docteur Gaige.

Tandernot.

Le Médecin Inspecteur Clapot.

M. Pistil.

Le Major de quatrième classe Larjunet et Madame.

Mamadou, nègre domestique.

Bonasso, nègre interprète.

Un petit nègre de quatre ans.

La scène se passe dans une colonie africaine et représente l'intérieur d'une vaste case, dont une partie formant réduit, à droite, est séparée de la pièce principale par une cloison. Dans ce petit réduit fonctionne un nègre, qui fait marcher le « pankah », sorte de grand ventilateur placé au plafond de la pièce principale dans presque toute la largeur, et qui est actionné pendant tout l'acte.

Dans cette pièce, au lever du rideau, on voit, assis devant une petite table de campement, à gauche de la scène, le Docteur Bardamu, Français, trente-cinq ans, envoyé en Bragamance par la Commission des épidémies de la Société des Nations.

Il y a trois lits dans la pièce, trois lits Picot, c'est-à-dire des petits lits de camp, surmontés d'une moustiquaire : le lit du Docteur Bardamu, le lit du Docteur Gaige, Américain, épidémiologiste, envoyé en Bragamance par la Fondation Barell, puis un troisième lit, celui de Tandernot, l'administrateur en chef de la Bragamance.

Au moment où le rideau se lève, Tandernot est couché ; il dort. Le Docteur Gaige ne bouge pas, il a l'air de dormir ; en réalité, il est mort : on s'en apercevra seulement à la fin de l'acte.

Le Docteur Bardamu travaille au microscope.

A l'extérieur, on aperçoit une végétation formidable ; des noirs vont et viennent sur le pourtour de la case. C'est le matin. Au loin, on entend des bruits de tam-tam, quelques cris d'oiseaux stridents, de temps à autre aussi, un huhulement de chien, au loin.

Tandernot, qui se lève, soulève la moustiquaire ; toute la scène est éclairée d'un jour verdâtre qui filtre à travers les arbres. Il s'adresse au Docteur Bardamu.

Tiens, vous travaillez déjà ? Vous y voyez quelque chose ?

Bardamu

Tiens, vous êtes réveillé ! Vous avez bien dormi ?

Tandernot

Ah ! Non ! A peine et vous ?

Bardamu

Pas mal, pas mal...

Tandernot

Vous lui avez pris du sang ; vous le regardez ?... Vous y voyez quelque chose là dedans ?

(Il regarde vers le lit de Gaige.) Il dort encore, hein ? Il était bien mal foutu hier soir... Il est arrivé ici par le « Gouverneur Picot », ce vieux rafiot, deux jours avant vous. Ils voyagent avec des bagages, ces gars-là ! tout de même ! Ils aiment le confort ! Il en avait bien cent cinquante, des caisses !

Bardamu

Il y a combien de jours qu'il est arrivé ?

Tandernot

Eh bien ! Deux jours avant vous et il a commencé à avoir de la fièvre presque aussitôt. Pour moi, il a apporté ça avec lui de chez les colonies anglaises. Il venait des colonies anglaises. Qu'est-ce que vous croyez que c'est ?

Bardamu

Ah !... Je ne sais pas... Et votre petit major ?

Tandernot

Oh ! lui, il est mort à trois jours d'ici en brousse et deux jours avant l'arrivée de l'Américain. Ça s'est passé vite.

Bardamu

Ça oui...

Tandernot

En toussant il a filé, m'a dit mon adjoint qui l'a rapporté, Pistil... il s'est étouffé et puis, il est devenu tout noir ; ça n'a pas traîné.

Bardamu

Combien de jours ?

Tandernot

Oh ! quatre jours au plus. J'ai télégraphié au Gouverneur, à Clapouti, dès que Pistil est arrivé et qu'il m'a raconté ça. On m'a déjà répondu... qu'il envoyait le médecin inspecteur Clapot pour l'enquête et qu'il arriverait ici avec un autre major en remplacement.

Bardamu

Comment s'appelait-il, le petit qui est mort ?

Tandernot

Varenne.

Bardamu

Il avait bien des boys indigènes avec lui dans la brousse ?

Tandernot

Oh ! bien sûr.

Bardamu

Pas malades ceux-là ?

Tandernot

Vous savez, Pistil m'a dit qu'il avait essayé de les ramener, mais Pistil, ce qu'il dit ou rien, c'est bien la même chose ; cependant, ce qu'il raconte là, je veux bien le croire, car aussitôt que le petit major est tombé malade, comme je les connais les noirs, ils ont dû filer au village, et comment !

Bardamu

Pourquoi ?

Tandernot

Pour aller faire des gri-gri... Et puis pour les retrouver, vous savez, c'est macache. Les miliciens de Pistil ont bien demandé au village et au féticheur où ils étaient, mais personne n'a bougé ; sont-ils morts, malades ou vivants, à l'heure qu'il est, ces boys-là ? On le saura seulement dans quelques semaines... Mais alors, il sera trop tard, hein ?... Allez donc chercher quelque chose là dedans ! (*Il montre les arbres.*) Qu'est-ce que vous voulez, j'ai personne, moi ; j'ai que Pistil, et Pistil ou rien...

Bardamu

Quel âge avait-il ce petit médecin-là ?

Tandernot

Vingt-trois ans ; il sortait de l'école de Bordeaux ; il avait l'air de bien plaire à l'indigène... Il était doux, et sérieux ; il ne parlait pas beaucoup. Hein, Pistil ? Tiens, où est donc Pistil ? Eh, Pistil ?...

Pistil arrive ; il monte lentement les marches au fond de la scène.

Pistil s'arrête et s'appuie à l'un des montants de la case.

Tandernot, continuant.

Il faisait la route par là, ou plutôt Pistil devait faire faire les travaux de la route, et en même temps, le petit major vaccinait la population. Est-ce qu'il vous parlait beaucoup à vous, Pistil, ce petit major ? Eh, Pistil ! Monsieur Pistil ! (*Pistil ne répond pas, il rêve.*) Monsieur mon assistant, l'administrateur de septième classe, monsieur Pistil, je crois que vous êtes saoul... déjà !

Pistil

J'ai chaud !... Qu'est-ce que ce sera à midi ! Il est six heures trente-deux !

Il regarde sa montre.

Tandernot

Monsieur Pistil, vous êtes saoul, je le répète.

Pistil

Ça non, monsieur l'Administrateur en chef... pas encore,

Tandernot

Et ta route, elle avance, hein ? Quand est-ce que tu vas y retourner chez les Bengaras ?

Pistil

A l'heure qu'il est, monsieur l'Administrateur en chef, la route, il faut vous dire : Je m'en fous ! Si qu'on doit crever tous, et ça m'a l'air de s'en aller par là, c'est pas une route de plus ou de moins dont on a besoin. Je vas vous dire ce dont on a besoin : C'est à boire ! Qu'est-ce que veut Pistil ? Il veut de la glace, et il en aura quand le « Gouverneur Picot », ce foutu rafioteur de notre administration, amènera parmi nous monsieur l'Inspecteur général, car vous pouvez être tranquilles, messieurs et mesdames, que monsieur l'Inspecteur général ne s'est pas embarqué sans glace à 2° au-dessus de l'équateur, et moi, tel que je vous le dis, je ne retournerai chez les Bengaras qu'après avoir sucé de la glace et de la bonne, et il y a bien trois mois que je n'en ai pas sucé, nom de Dieu !

Tandernot

Alors, tu vas rester dans le poste, ici, pour faire ma honte ! Une fois de plus ! Pour me rendre ridicule ! Monsieur Pistil, vous êtes un saligaud ! Vous êtes un exemple lamentable d'Européen dégénéré ! Votre présence aux colonies est un facteur de démoralisation pour les indigènes ! Les commerçants se plaignent et les notables de la tribu des Mamaloutassas eux-mêmes sont venus ici avant-hier me dire que vous les dégoûtiez !

Pistil

Commandant, je vas vous dire tout de suite une bonne chose : c'est que les Mamaloutassas, y s'en foutent de la civilisation, ils aimeraient bien mieux qu'on les laisse tranquilles et qu'on leur fasse pas faire de route, et moi non plus, d'ailleurs, mais eux, ils ne savent pas ce que

c'est, de la glace. Quand ils le sauront !... Ils ne quitteront plus les bords de la Bragamance, et ils attendront le « Gouverneur Picot » d'un bout à l'autre de l'année, où il y a une glacière ! Nom de Dieu que j'ai soif !

Tandernot

Eh bien ! Pistil, il y a vingt ans bientôt que je vous connais, et vous êtes de plus en plus saligaud... Docteur, ce fonctionnaire, depuis vingt ans, par sa conduite inqualifiable, mérite toutes les disgrâces administratives. Ailleurs que sous mon contrôle incessant et direct, dans une région où l'indigène aurait des tendances subversives, sa monstrueuse incapacité pourrait être la cause de plusieurs révolutions. Depuis douze ans qu'il m'est attaché, voici cependant le seul adjoint que je possède pour l'administration d'un territoire presque aussi grand que sept départements français. Voilà où nous en sommes lui et moi : Je travaille pour deux, en réalité et même pour trois !

Pistil

Ça on peut dire que c'est un grand territoire, et puis qu'il n'a pas de glace !

Tandernot

Mon cher Docteur, j'essaie, à chacun de mes congés, de convaincre les Gouverneurs généraux qui se succèdent du tort que fait à la Bragamance la présence de M. Pistil. Je supplie chaque nouveau Gouverneur qu'il me délivre de ce poids, de cet inutile, de ce scandale ! Mais on le connaît au Gouvernement général, Pistil !

Pistil

Tu parles qu'ils me connaissent ! Y a vingt ans qu'ils me connaissent !

Tandernot

Et comme la région que je dirige est la plus éloignée qu'il soit du Gouvernement général, monsieur Pistil reste ici. Il y restera, je le

crains, toujours. Hier encore, monsieur Pistil, je vous le disais, j'ai reçu les chefs des Mamaloutassas, et vous savez ce qu'ils m'ont dit, monsieur Pistil ?

Pistil

Qu'ils ne voulaient plus faire de route ?

Tandernot

Non, monsieur, ils m'ont mis au courant de vos exactions. Vous avez fait voler — ne le niez pas — dans les cases de leur village, par les tirailleurs ! Par ces mêmes tirailleurs que la France vous confie pour leur sauvegarde et votre prestige.

Pistil

Merci !

Tandernot

Et précisément par ces tirailleurs vous avez fait fouiller les cases, et voler, dis-je, du vin de palme, et vous n'avez pas désaoulé pendant trois jours ! Saoul, vous étiez, monsieur, tous les témoignages sont unanimes, à rouler dans les marigots ! Alors, vous n'aviez pas besoin de glace !

Pistil, *futé.*

Qui est-ce qui a rapporté le petit major, est-ce t'y vous, ou est-ce t'y moi ? Qui est-ce qui l'a enterré ? J'étais t'y saoul quand je l'ai trouvé au fond de sa case, que tous les boys, tous les miliciens avaient déjà foutu le camp ! Et comment ! Des miliciens que la France lui confie ! Qui est-ce qui s'est appliqué au soleil deux cent vingt-deux kilomètres en trois jours dans la brousse ; c'est-y vous, encore ? ou c'est-y Pistil ? Ça vaut-il de l'avancement et de la glace ? Hein, Docteur, je vous prends à témoin... Y a de l'abus !... Y a trop d'abus !

Bardamu

Ah ! oui, ça, ça vaut quelque chose !

Tandernot

Enfin, débarrassez-moi, Pistil, allez-vous-en, je vous en prie, retournez chez les Bengaras ! Faut-il que je vous en donne l'ordre, monsieur Pistil ?

Pistil

Alors, je m'en fous, je ferai malade, vous m'entendez ! Y m'en faudra alors de la glace... J'en aurai des accès et qu'on m'en mettra de la glace, sur le front, partout et autre part encore, hein, Docteur ? Partout que j'veus dis !

Tandernot

Ah ! Mon Dieu, mon Dieu ! Pourquoi ai-je mérité qu'on me charge de cacher à perpétuité cette honte de l'administration française, et je la cache, je vous assure, Docteur, de mon mieux mais pas assez encore ! On ne vient pas souvent en Bragamance, certes les blancs y sont rares, mais il faudrait qu'on n'y vienne plus du tout, car toute l'autorité administrative est compromise du seul fait de M. Pistil. Par lui notre effort colonisateur, vingt ans d'efforts héroïques sont frappés, je le crains, de stérilité.

Pistil

Je crois bien que les crocodiles n'en dorment plus ! (*Il se tape sur les bras et les cuisses.*) Si seulement ces vaches de moustiques s'en arrêtaient de piquer ; on ne perdrait pas son temps, à l'écouter, hein ! mon cher Docteur. Pankah, nom de Dieu ! Boy ! Fils de vache ! Pankah ! Il parle bien lui, hein ?

Bardamu

Il parle fort !

Tandernot

Vous avez peur que je le réveille. — (*Il montre le lit de Gaige.*) Mais il y a dix heures qu'il dort sans s'arrêter !

Bardamu

Laissez-le dormir ! Ça lui fait du bien !

Pistil, à Tandernot.

Moi, je commence à voir ce que c'est... Vous êtes jaloux que je me sois signalé en soignant, et, ensuite, en enterrant le p'tit major... Vous avez peur que le médecin général Clapot y me décore et y me fasse avoir de l'avancement ! C'est simple ! Il suffit de réfléchir !...

Tandernot, proteste, étonné.

Pistil

Si, si !... Ne protestez pas... Tout cela est parfaitement humain !...

Tandernot

Écoutez-le !

Pistil

Et alors supposition que je vous quitte... Alors, vous serez tout seul !... Tout seul dans la Bragamance qui est grande comme sept départements français, que vous dites... Car je ne compte pas pour des blancs les deux Arméniens qui vendent des faux tissus... Alors, vous pourrez faire le tour, à la fraîche, par les belles routes à « poto-poto », où qu'on enfonce dans la merde de crocodile jusqu'aux oreilles... Ou bien encore, je vous propose des petites promenades en canot sur la Bragamance, au crépuscule : Il y fait encore assez chaud, d'ailleurs, mais pas plus de 33° à l'ombre, c'est une affaire ! Tenez, quand j'aurai ma retraite, je ne sais pas trop si je ne prendrai pas ce petit coin-là, plutôt que Bois-Colombes... Il y a pas loin de l'estuaire, un petit bocage que je connais bien, avec des petits moustiques, tout mignons, qui sont si petits, si petits, qu'ils passent comme ils veulent à travers les moustiquaires... Comme si c'était chez eux !... Ils viennent s'amuser à l'intérieur. C'est une gentille distraction, hein ?

Bardamu

Il ne sortira pas !

Pistil

Faut que j'en profite, n'est-ce pas !... Comme je vous vois tourner,

toujours à vouloir me faire foutre le camp si je ne parle pas, maintenant je ne parlerai plus avant six mois d'ici... J'en ai marre, moi, de la route... Vous comprenez ! marre ! C'est pas qu'elles servent à quelque chose, ces routes, mais ça fait bien sur les rapports... Quand on dit qu'on a fait trente-trois kilomètres de route l'année dernière en Bragamance, ça fait riche !... En attendant c'est Pistil qui se les tape !

Qui c'est qui boit toute l'eau tiède et qui s'emmerde ? C'est Pistil ! Quand je viens à la Résidence, alors, c'est pas pour me taire, c'est pour parler, nom de Dieu ! et comme je vous retrouve toujours ici, depuis douze ans, et comme il faut bien que je parle à quelqu'un, alors je vous parle, hein ! Tant pis pour vous ! Vous, vous vous en foutez ; ici y passe du monde quand même de temps en temps... Moi, chez les Mamaloutassas, j'ai personne !...

Bardamu

Ah ! Faut être juste, faut être juste...

Tandernot

Allons, allons, n'essayez plus d'apitoyer le Docteur ! En effet, je conviens, certains de ces messieurs sont assez aimables pour accepter notre hospitalité en passant par la Résidence...

Pistil

La Résidence ! (*Il fait un geste de vaste présentation.*) Allez, tais-toi donc, t'es comme moi, tu t'en fous pourvu qu'ils viennent, qu'ils parlent, qu'ils apportent de la glace et qu'ils soient blancs...

On entend plus fortement le huhulement du chien.

Bardamu

Qu'est-ce que c'est que ce bruit-là ?

Pistil, il écoute.

Ça c'est pas la hyène ; ça doit être un chien. Mouso ! Une chienne plutôt ! Eh ! Mouso, qu'est-ce que c'est que ça ?

Mouso, un serviteur nègre qui entre.

Quoi Massa ? Ça ? Le bruit qui fait là ? Ça ? C'est un chien.

Pistil

Ça ! en a pas hyène, hein ?

Mouso

Ça c'est un chien qu'y en a vu Gologolo.

Bardamu

Ça veut dire quoi ?

Pistil

Oh ! On le verra bien !

Tandernot, *qui a l'air de comprendre, un peu inquiet, il regarde Pistil.*

Où l'as-tu enterré, le petit major ?

Pistil

Oh ! A un jour de marche d'ici... ça ne peut pas être ça. Ah ! Puis, je vas vous dire, moi. En rapportant le p'tit major, eh bien, vous savez, la route 32. Celle qui va chez les Portugais, celle qu'on a faite avant la saison des pluies, eh bien, y en a plus de route 32. Elle a repoussé, la route. C'est même devenu un beau jardin... Y me fait faire des routes et on y passe jamais rien dessus, y a personne ici... ! Et si on mettait des allumettes, elles pousseraient, monsieur, elles poussent d'ailleurs ! Essayez ! Je parie une chose, hein, moi ! c'est que si on laissait une automobile, une vraie, hein, le long de la route, sur le bord, eh bien ! y pousserait des feuilles sur les pneus, y redeviendraient des caoutchoucs, c'est une affaire, hein ! Ça pousse, ici, c'est pas comme à Bois-Colombes. (*Il chante ;*) « Je veux revoir ma Normandie ! »... Enfin, la route 32, elle existe plus, voilà, et puis que je me gratte et que j'ai des sacrés boutons, c'est encore l'eau tiède... Enfin, la route 32, elle existe plus, voilà. En vérité, faut dire que comme on les fait, et pour dire qu'on les fait et qu'on n'est pas des menteurs...

Tandernot

Vous, monsieur Pistil, sans doute qui lisez la boussole de travers, vous faites les routes de travers.

Pistil

Ça, au moins, ça donnerait un peu de gaîté au paysage... J'ai bien des boussoles, mais j'ai pas d'outils : Y paraît que ça revient trop cher, et des cailloux non plus, j'en ai pas ; ils coûtent trop cher, aussi... Ici, c'est tout terreau, de la vraie campagne quoi ! Vous savez bien que c'est ça qui me manque les outils !... Tenez, j'vas vous les faire montrer, moi, mes outils des Ponts et Chaussées : y sont là dehors, sur le balcon du Résident général !

Tandernot, *l'arrêtant.*

Pistil, vous êtes plein de rancœur et de fiel, comme tous les alcooliques et tous les ratés... Vous cherchez mille prétextes pour remplir mal votre tâche et fuir votre devoir...

Pistil

Mon devoir, d'accord, je le fais avec un coupe-coupe et deux balais, et encore faut être juste, le coupe-coupe c'est les Mamaloutassas qui me le prêtent... Je fais tailler dans la brousse les arbres au ras du sol ; c'est un peu long, parce qu'il y en a qui sont larges comme cette case-ci... Je mets un village tout entier là-dessus, et j'te cogne... Je les persuade gentiment à l'aide des tirailleurs que la France me confie... Ça dure un bon mois rien que pour un arbre ou deux... Après, on balaie la brousse, et voilà une bonne route de faite si l'arbre y repousse pas. Je fais ça depuis vingt ans, je suis un pionnier, moi, Docteur ! un pionnier ! Je peux le dire et j'en suis fier !

Tandernot

Ah, Docteur ! Si nous avions beaucoup de fonctionnaires comme ça, c'en serait fait bien vite de nos belles colonies.

Pistil

Eh bien, c'est ça, racontez-lui comment que je vous dégoûte... moi, je vais voir s'il y a des crocodiles qui en écrasent sur le marigot ; la marée est basse...

Tandernot

Eh bien, dites donc pendant que vous y êtes, Pistil, allez donc chercher un de vos miliciens, postez-le donc à la corne de l'estuaire, et puis, aussitôt qu'il apercevra le « Gouverneur Picot » au large, il viendra nous le dire ici au galop... Qu'on se prépare... Et puis, dites donc aussi aux boys qu'ils préparent la case pour l'Inspecteur général.

Pistil

Toujours moi !

Bardamu

Quand doit-il arriver ?

Tandernot

Ah ! Il faut qu'il passe la barre à marée haute vers cinq heures.

Bardamu

Bien, on a le temps.

Tandernot

Croyez-vous, hein, que je suis à plaindre avec ce Pistil ?

Bardamu

Ah ! Dame oui ! Mais lui, il n'est pas très heureux non plus.

Tandernot

Il est comme moi, mon cher Docteur ; il a la garde d'un morceau de notre Afrique, sur laquelle flotte notre drapeau.

Bardamu

Ah ! si c'était pas celui-là, vous savez, c'en serait un autre !

Tandernot

Oh ! vous êtes anarchiste aussi, eh bien, je suis bien entouré !

Bardamu

Oh ! moi, vous savez, monsieur Tandernot, je le suis comme tout le monde ; en théorie, vous avez raison, mais pour l'être complètement anarchiste, il faudrait ne plus avoir besoin de bouffer... Les vrais anarchistes, ce sont les gens riches, voyez-vous. Pour bouffer, faut tous faire des petits trucs, et anarchistes ou non, ce sont presque les mêmes. (*Il regarde toujours le microscope.*) C'est bizarre, je ne vois vraiment rien !

Tandernot

C'est gros ?

Bardamu

Ça remue, ça devrait remuer, ça ne remue pas... Non ! ça ne remue pas !

Tandernot, *il passe un moment.*

Ça ne fait rien tout de même, vous avez de la veine, vous, vous avez une belle carrière, vous, hein ? Il doit y en avoir des femmes à Genève... Et puis, vous êtes payé en francs suisses, vous êtes pas marié, vous devez en faire une bombe à la Société des Nations !

Bardamu

Oh ! Oh !

Tandernot

Hein, quelque chose !

Bardamu

Ah ! Ah !

Tandernot

Allez, racontez-moi ça, hein ? Pistil est parti... Des Polonaises, des Chinoises, des Valaques, des Américaines, de tout, quoi, de tout...

Bardamu

Ah ! de tout, quoi ! De tout !

Tandernot

Ah ! les salauds ! Comment qu'elle s'appelle, au fond... faut que je le sache... J'ai pas regardé le papier... La Commission qui vous envoie ici, la Commission internationale pour la recherche des maladies pestilentiellles, hein ?

Bardamu

C'est ça... c'est ça.

Tandernot

Eh bien, je crois que vous êtes en train d'être servi... C'est drôle quand on m'a annoncé que vous veniez ici, j'ai cru que vous aviez une longue barbe et des lorgnons, et vous avez plutôt l'air d'un vieil étudiant, et puis vous êtes anarchiste en plus.

Bardamu

Oh ! A peine, en somme, un rien !

Tandernot

Ah ! si, si, si, vous êtes anarchiste, bolcheviste, internationaliste, ça, ça revient au même, tout ça.

Bardamu

Oh ! Si vous y tenez, moi, vous savez, je m'en fous.

Tandernot

Tenez, vous êtes fait pour vous entendre avec Pistil.

Bardamu

Eh ! Eh ! Je ne dis pas.

Tandernot

D'ailleurs, le voilà encore. Alors, vous avez placé mon milicien ? Improductif !

Bardamu

Ah ! voilà un vrai mot ! Un maître mot ! Un mot bien moral ! Monsieur Pistil, apprenez que depuis...

Tandernot

Si vous gueulez comme ça, vous aussi, vous allez le réveiller.

Bardamu

Il n'y a pas de danger. Apprenez, Pistil, que depuis la genèse, le grand principe de la morale de ce monde, c'est la production. Les plaisirs sont improductifs, donc les plaisirs sont immoraux, c'est même pour cela que le plaisir est immoral. S'emmerder sur une tâche aride est productif, donc s'emmerder est moral. Les protestants savent s'ennuyer mieux que personne au monde, aussi, sont-ils moraux et productifs et dominant-ils le monde.

Tandernot

Vous allez aggraver l'état de Pistil si cela est encore dans les choses possibles.

Pistil

Moi, commandant, j'aime à entendre les grandes vérités ; mon esprit, dans la solitude où vous me condamnez, s'étirole ; des fortes paroles de ce genre me rendent l'énergie. Je sens que je serai capable de faire cette année trois kilomètres cinq cents de route, mais pas sans boire.

Tandernot

Oh ! Il est temps que l'énergie vous soit rendue, monsieur Pistil, par un moyen ou par un autre, mais quelles seront les paroles qui vous empêcheront de boire ? Mamadou ! Mamadou, as-tu préparé la case de l'Inspecteur général et la case du Major et de madame Major qui va venir ?

Mamadou

Ah ! moi y en a préparé tout ça ; moi y en a mettre tout le monde dans la même case...

Pistil

C'est ça, c'est ça, ils vont bien rigoler. (*Au nègre.*) Ah ! crétin !

Tandernot

Ah ! Faire son devoir, comme cela devient rare aujourd'hui ! Ainsi vous, Docteur, faites-vous votre devoir ?

Bardamu

Je gagne ma vie ! Je gagne ma vie, mon cher Administrateur, et ceux qui sont obligés de gagner leur vie ont-ils besoin d'autre devoir ?

Tandernot

Ils connaissent votre état d'esprit, à la Société des Nations, ils sont tous comme vous ?

Bardamu

Ils sont plutôt un peu comme Vous. Ça leur est d'ailleurs plus facile, ils sont mieux payés ! Il ne fait pas si chaud et il n'y a pas de moustiques ; leur devoir est agréable ; d'ailleurs, cela ne changerait rien sans doute si les conditions étaient encore plus abominables qu'ici même. Il n'y a pas d'objet en ce monde qui ne puisse devenir sujet à vénération et je suis certain qu'il y a des gens qui ont adoré la merde puisqu'il y en a qui la mangent. — Il a raison, Pistil, quand il dit qu'il va faire bien chaud aujourd'hui. (*Il regarde vers le lit.*)

Tandernot

Bientôt nous aurons les pluies. Ce sacré chien ne s'arrêtera donc pas ! Il doit y avoir un mort au village qu'ils ne m'ont pas dit, je vois ça... (*Il réfléchit.*) On serait bien s'il m'arrivait quelque chose. Vous voyez le commandement de la Bragamance confié à Pistil ?

Pistil, qui est revenu.

Oui, monsieur !

Tandernot

Vous savez que si je tombais malade, vous seriez appelé à me remplacer dans mes fonctions. ?

Pistil

Ah ! La raison vous revient, j'en suis bien heureux. Ah ! j'y songeais, et moi, si je tombais malade, qui est-ce qui me

remplacerait ?

Tandernot

Eh ! Personne, mon ami ; tout près de vous, c'est le néant, c'est toujours le néant, vous promenez le néant derrière vous. Mais en attendant, il faut retourner chez les Mamaloutassas, Pistil, que l'Inspecteur général ne vous trouve pas ici. Boy, le pankah ! Tu l'oublies !

Le boy dans son réduit active le pankah, et puis lentement, toujours, graduellement, s'endort.

Pistil

Et pourtant c'est moi qui l'ai enterré, le petit major ! S'il vient ici faire une enquête, qui saura mieux que moi ? C'est-y pas moi, pas, Docteur ?

Bardamu

Dame, si j'ai le droit de dire quelque chose, je trouve qu'il a un peu raison.

Tandernot

Ah ! Ils ne le boufferont donc pas, les Bengaras !

Pistil

Eh ! Eh ! Ils y songent ! Vous savez que, quand je le faisais enterrer, le petit Varenne justement, il y en a eu qui m'ont dit, car vous savez, avec moi, ils ne se gênent pas, c'est tout confiance, eh bien, il y en a un qui m'a dit : Monsieur Pistil, il y a les bêtes qui ne le laisseront pas là longtemps votre macchabée... Il y avait de la convoitise dans cette remarque ; leurs yeux brillaient de travers... Supposez que moi ça m'arrive, là-bas, j'suis bien tranquille, ils m'enterreront pas !... Ils ne perdront rien !...

On entend des bruits, plus nombreux, plus répétés de tam-tam, au loin d'abord, et puis plus près. Tous s'arrêtent dans la case pour écouter.

Tandernot

Regardez donc, Docteur, il a l'air bien immobile, dites donc, le Docteur Gaige ? Vous avez regardé ? Il n'est pas plus malade ?

Bardamu

Oh ! C'est la crise, il faut le laisser.

Tandernot

Moi, vous savez, je suis un peu fiévreux aussi.

(Les bruits à l'extérieur se rapprochent encore.) Mamadou !
Mamadou !

Mamadou

Qu'est-ce que c'est, Commandant ?

Tandernot

Toi y en a faire venir l'interprète ici, vite.

L'interprète arrive.

Tandernot

Dis-moi, Bonasso, qu'est-ce que c'est tam-tam, quoi y en a dire, lui ?

Bonasso, qui écoute.

C'est des blancs qui y en a qui passent à le fleuve, à la pointe du Colabo. *(Il écoute.)* Y en a deux... y en a un grand blanc et y en a un petit blanc et pis, y en a une dame blanc.

Tandernot

Nom de Dieu ! C'est Clapot qui est passé par chez les Portugais ; il n'a pas pris le bateau ! Pistil, vous n'aurez pas de glace, vous pouvez foutre le camp chez les Mamaloutassas.

Pistil

Merde ! Il y a l'enquête ; je ferai mon devoir jusqu'au bout. Je veux répondre à toutes les questions !

Tandernot, s'adressant à Bardamu.

Qu'est-ce que vous allez lui dire à Clapot ?

Bardamu

Ah ! Il fait si chaud ; je lui dirai ce qu'il voudra. Je m'en fous après tout. C'est un entêté, je vous parie comme je le connais, qu'il a déjà son idée...

Tandernot

Enfin, vous allez lui dire ce qu'il voudra pour qu'il s'en aille vite ; sans ça, ils vont me bouffer toutes mes conserves. Nous sommes déjà trois et puis trois encore, j'en aurai pas pour deux jours. Mamadou, va dire aux miliciens qu'ils se mettent en armes !

Pistil

Il est venu par la bonne route, la 94 ; j'ai mis quatre ans à la faire... C'est bien la troisième fois qu'on s'en sert, Commandant, mais cette fois, c'est la bonne !

Tandernot

Je vais au-devant d'eux, hein, Docteur, et vous deux, attendez-moi. Puis, quand il sera arrivé, je vous laisserai seuls ensemble. Ça fait rien, j'ai un peu la fièvre tout de même.

Bardamu

Ben, mon vieux, faites vite et puis poireautez pas au soleil et amenez-le.

Quand Bardamu est seul, il soulève la moustiquaire et renifle plusieurs fois, l'air de chercher une odeur, puis il va se rasseoir.

Le groupe arrive, bruyant ; en tête, le médecin inspecteur général Clapot, le major Larjunet et Madame.

Clapot : sec, vif, ambitieux, rapide ; Larjunet : timide, assez pâle ; Madame : triste, triste et habillée par les Galeries de Meroze (Ille-et-Vilaine). Le reste à l'avenant, nettement sous-provinciale.

Clapot

Ah, bonjour, cher ami. Ah ! Bonjour, mon cher Bardamu, eh bien

alors ? Ah ! tenez, que je fasse les présentations : Madame Larjunet ! qui vient accompagner son mari, notre confrère, qui va diriger, comme vous le savez, l'assistance médicale de la Bragamance, un joli poste, hein, Tandernot ? (*Il frappe sur l'épaule de Tandernot.*) Ah ! ce vieux Tandernot, il y a longtemps que nous sommes des amis ; hein, Tandernot, cela ne date pas d'hier. Mon cher confrère (*il s'adresse à Bardamu*), rassurez vite notre jeune médecin colonial ; il a quelques appréhensions à prendre une succession dans des circonstances assez dramatiques, je l'avoue, mais rassurez-le bien, et racontez-lui, vous qui avez traversé ce pays, quelle contrée admirable cela fait, et quel pays sain surtout, s'il ne commet pas d'imprudences, car ce sont les imprudences qui rendent le séjour des colonies périlleux ; imprudences, hélas, parfois chèrement expiées. Voyez, ainsi, messieurs, je ne possède pas encore tous les éléments de l'enquête que je compte poursuivre sur l'origine de ce cas fatal, mais je suis presque certain, par analogie et par expérience, qu'il s'agit là d'une imprudence, car à l'heure actuelle, nous connaissons si bien l'étiologie de la fièvre jaune et les applications des méthodes préventives que nos postes ne sont plus, Dieu merci, hein Tandernot ? ce qu'ils étaient il y a vingt ans ! et je suis presque tenté de dire, avec le Gouverneur général, qu'il est impardonnable d'être malade, de nos jours, dans des conditions aussi favorables. C'est une responsabilité ! Une nouvelle responsabilité ! Celle d'être bien portant ! Hi ! Hi ! D'ailleurs, je suis certain que notre jeune confrère et sa femme sauront non seulement se garder dans un état excellent, mais encore, madame Larjunet, avec cette grâce, cet enjouement de véritable Parisienne qu'on remarque chez elle, saura faire de ce poste, en peu de temps, un coin charmant, si bien situé d'ailleurs à l'embouchure d'une des plus belles rivières du Centre Africain, contrée d'un avenir prodigieux ! Le Gouverneur général me disait encore avant son départ : « La Bragamance est là dans mes projets. » (*Il se tape sur le front.*) Mais,

mes amis, je dois le dire, il ne manquait jusqu'à ce jour à la Bragamance, pour égaler n'importe quelle belle colonie et la dépasser par ses attraits, que manquait-il : Mais une femme française, messieurs ! (*Il s'arrête, a l'air d'interroger, et puis, sentimental.*) Ce dont nos colonies et notre Afrique ont besoin, ce n'est pas seulement d'administrateurs laborieux, intègres et bienfaisants, de médecins distingués, savants même, mais encore il nous faut, ne l'oublions jamais, messieurs, réserver à nos femmes le rôle le plus délicat dans l'œuvre, coloniale : Celui de rendre nos colonies aimables.

Tandernot

Très bien, très vrai. (*Il se tourne inquiet.*) Mamadou ! Viens ! Et le boy pankah, il dort ? Va lui foutre mon pied au cul.

Mamadou va botter le derrière du boy pankah qui sursaute et fait marcher vivement l'instrument.

Clapot

Alors, mon cher Tandernot, voulez-vous avoir l'amabilité de conduire madame Larjunet et son mari jusque chez eux. Oh ! Mon cher ami (*à Larjunet*), c'est encore assez modeste comme résidence, j'en conviens, mais je crois bien savoir que dans les prévisions budgétaires du prochain Conseil colonial, il est dorénavant entendu que l'on approuvera les dépenses de constructions nouvelles sur le modèle le plus récent.

Tandernot

Ah ! ça, ça me ferait plaisir ! Il y a douze ans que je réclame une fosse d'aisances pour l'infirmerie et un petit crédit pour me faire une cuisine ! S'ils se mettent à voter ça, alors bientôt nous aurons l'électricité !

Clapot

Ah ! Tandernot, je le reconnais ! Toujours blagueur ! Mais quelle popularité ! Voyons, combien y a-t-il d'Européens en Bragamance,

mon cher Tandernot ?

Tandernot

Mais, mon cher Inspecteur général, il y a ici à Cancanville quatre commerçants, mais ce sont des jeunes gens qui retourneront bientôt en France pour faire leur service militaire, et enfin, il y a deux Arméniens.

Clapot

Eh ! Quel essor, tout de même, quand je pense qu'il y a vingt ans, mon cher Tandernot, vingt ans, dans cet immense pays, il n'y avait personne.

Pistil, qui vient d'arriver.

C'était dommage !

Clapot

Ah ! Mais voici notre cher monsieur Pistil ! Mais comment allez-vous, mon cher Pistil ?

Il se précipite, cordial.

Pistil

Pas mal, monsieur l'Inspecteur général ; un peu chaud, mais vous n'êtes pas venu par le bateau ; comme vous avez dû avoir soif, mon cher Inspecteur général, si j'en juge par moi-même.

Tandernot

Eh bien, monsieur l'Inspecteur général, je vais peut-être vous laisser un moment avec le Docteur Bardamu, qui, je crois, avait à vous parler de ses malades.

Ils sortent.

Clapot, seul avec Bardamu.

Vous voyez, hein, mon cher confrère, nous n'avons rien à cacher dans nos colonies. A présent que ces messieurs sont partis, je peux bien vous le répéter, comme je vous le disais à votre arrivée d'Europe, il y a trois mois : cette Bragamance n'a pas encore la

sécurité sanitaire qui règne, croyez-le, car elle règne, dans les autres colonies du groupe comme vous avez pu vous en rendre compte. On ne vous a rien caché... Ce n'est pas ici comme en Russie où on promène les étrangers avec des bandeaux sur les yeux, et, Dieu merci, nous ne sommes pas bolchevistes ; chez nous, c'est la méthode de la maison ouverte, vous avez pu vous en rendre compte... Vous m'avez demandé à faire votre étude ; vous avez pu la faire et je vous ai dit : Dépêchez-vous : il n'y aura bientôt plus ici de maladies. (*Plus bas.*) Et il n'y en aurait plus si nous n'avions pas les colonies étrangères voisines, qui ne parviennent pas, elles, à se débarrasser de leurs épidémies. D'ailleurs (*plus bas encore*) au point de vue sanitaire, elles ne font rien. Ils ne s'occupent pas de l'indigène chez eux... Ici, l'indigène est heureux : il mange bien, il s'habille, il comprend notre effort civilisateur, en un mot : Il nous aime.

Bardamu

Ils en boufferaient !

Clapot

Ah ! Ah ! je crois voir, mon cher, que vous n'approuvez pas entièrement nos méthodes colonisatrices. Vous savez que nous n'avons aucun compte à rendre à votre Société. La Commission épidémique poursuit une œuvre à laquelle nous nous sommes associés, certes... que nous approuvons, c'est entendu... mais de laquelle nous sommes indépendants. Nous nous sommes associés, dis-je, à ses efforts d'une manière assez spontanée, assez généreuse, pour que nous ne méritions aucune critique... Bien qu'en somme nous les dédaignons.

Bardamu

Oh ! ça sûrement !

Clapot

Alors, voyons, du télégramme de Tandernot, j'ai compris que Varenne était mort en brousse et que c'est Pistil qui l'avait trouvé...

C'est bien ça ?...

Bardamu

Et enterré.

Clapot

Bon... Alors ?...

Bardamu

Alors, sans doute comme vous, je me suis demandé de quoi il était mort, à moins qu'il ne soit mort pour nous amuser.

Clapot

Mais, au fait, le Docteur Gaige, de la Fondation Barell, qui est arrivé de la colonie saxonne, il y a trois jours, où est-il ?

Bardamu

Il est là !

Clapot

Là, couché...

Bardamu

Couché !

Clapot

Il dort ?

Bardamu

Oui, il est mort !

Clapot

Quand ?

Bardamu

Ce matin à deux heures.

Clapot

Mais alors... les autres savent ?...

Bardamu

Oh ! Ils ne savent rien... Eux, dormaient ; j'étais seul avec lui quand

ça s'est passé.

Clapot

Vous ne leur avez rien dit ?

Bardamu

Non rien, je vous attendais.

Clapot, *qui est un peu inquiet apparemment.*

Alors, de quoi ?

Bardamu

Peste pneumonique, je crois.

Clapot, *rapide et agressif.*

Comment le savez-vous ? Vous n'avez pas fait d'examen. Il venait des colonies anglaises. Il était parti il y a cinq jours ; c'est clair : il est mort de fièvre jaune. Ils ont toujours la fièvre jaune chez les Anglais. Ici, nous n'avons pas de peste pneumonique. La peste pneumonique ? Mon cher, mais vous voulez rire ! C'est en Mandchourie qu'elle est la peste pneumonique ! Elle n'est pas à 2° au-dessus de l'équateur. Ah non, je vous en prie, n'allez pas nous faire la réputation d'avoir la peste pneumonique en Bragamance ! Notre colonie est en plein essor économique. Vous ne voulez pas qu'on nous mette en quarantaine au moment où nous allons malgré la crise exporter 200 tonnes d'arachides de Clapouti, dans le cours du mois prochain... Mais, enfin, mon cher Bardamu, mais enfin, je vous assure... Il avait la fièvre jaune à côté, chez des étrangers, j'ai reçu des rapports, il est venu en mourir ici. C'est limpide. Quant à l'autre petit major, il est mort de variole, c'est normal ; tout ça va être rapidement jugulé et ce pays redeviendra ce qu'il était : un pays parfaitement salubre ! Tandernot, Tandernot, Pistil... Mes amis, j'ai un mot à vous dire ! Le Docteur Gaige est mort.

Tandernot, *qui a suivi toute la conversation dans le réduit où s'agite le nègre pankah.*

Je m'en doutais !

Pistil, *qui était avec Tandernot, dans le réduit,
où ils se disputaient en chuchotant.*

A qui le tour ?

Clapot

La question n'est pas là ; il faut l'enterrer, et vite... Il est inutile d'en parler à madame Larjunet.

Pistil

Ça c'est encore pour moi !

Tandernot

Pas avant la nuit, monsieur l'Inspecteur.

Clapot

Bien. (*A Larjunet qui arrive avec sa femme.*) Eh bien, mon cher ami, comment trouvez-vous ce petit poste ? Est-ce qu'il n'est pas charmant ? (*Ils se regardent tous les deux, pas convaincus.*) Oh, évidemment, la colonie surprend un peu quand on arrive. Ça n'est pas grand Cancanville, on ne peut pas dire que c'est grand, mais, cependant, voyez-vous, bien des fonctionnaires préfèrent la brousse à Clapouti même où demeurent cependant le Gouverneur général et treize mille blancs ! Cancanville c'est une ville, c'est une ville en puissance, mais c'est une ville. Tenez, madame, je vais vous faire faire les honneurs du petit jardin par M. Pistil ; je suis sûr qu'il est charmant ce jardin... Mais ce soir, à partir de cinq heures, je vous demanderai à tous de prendre de bonnes précautions, il faudra vous allonger sous la moustiquaire... C'est un repos et, quand on arrive, il faut ménager ses forces... toutes ses forces...

Pistil, *à Larjunet.*

Combien qu'y vous paient ?

Larjunet

Douze cents francs par mois !

Pistil

Vous savez combien que ça vaut, la boîte de conserve de cassoulet ?

Larjunet

Non!

Pistil

Vingt francs, donc douze cents francs par vingt, ça fait soixante ; vous avez droit à deux boîtes de conserve par jour, une pour vous, une pour votre femme. Ça valait pas la peine de venir si loin, hein ? Eh bien, dites donc, allez faire avec votre dame un petit tour dans le jardin. Poussez donc jusqu'au village, vous verrez comme c'est gentil, les puces ne sont pas sorties à cette heure-ci, y fait encore trop jour. Mais n'entrez pas dans les cases, et puis, n'enlevez pas votre casque parce que c'est un coup à tomber raide et c'est pas le moment... on saurait plus de quoi vous êtes mort.

Le major et madame Larjunet sortent lentement.

Pistil, au Docteur Bardamu.

Il est pur, hein ? l'Inspecteur général ? Croyez-vous qu'il le pelote son petit ménage d'endives, le Clapot, et le Clapot, croyez-vous qu'il a fallu qu'il vienne par la route. Ce salaud-là ! Ah ! Je le retiens moi avec son petit médecin à douze cents francs et sa Parisienne... Croyez-vous qu'il leur en fait voir, hein, qu'il leur remplit la caisse. Ah ! il a tous les culots ! moi-même j'oserais pas ! Qu'il aille raconter tout ça en Europe, à la fin d'un banquet, entre deux députés, je comprends c'est régulier, ils sont là pour ça, bien ! mais qu'il vienne à nous aussi qu'on est là depuis quinze ans le dire qu'il fait pas chaud dans la friture, que la vie est belle et qu'on a pas soif, moi je trouve alors qu'il est cuirassé, pas vous ?

Bardamu

Ça, pour avoir du culot, il en a !

Pistil

Oh ! vous savez, il faut pas vous étonner, il va vous en mettre plein la tête aussi à vous, à votre tour. A moi, y peut pas me sentir, y me ferait rétrograder s'y pouvait. Tandernot lui, demanderait pas mieux si c'était possible... Mais ils ne peuvent pas machiner ce petit truc-là, y a pas de classe au-dessous... y faudrait en créer une spéciale pour moi... Une toute petite. Je serais un type tout seul dans l'Administration, dans le genre du Président de la République, mais à l'autre bout... Où allez-vous, en partant d'ici, parce qu'enfin c'est pas pour le plaisir que vous allez passer vos vacances en Bragamance, hein ?

Bardamu

A New-York je vais aller..

Pistil

Y a aussi des microbes à New-York ou bien vous allez t'y chercher les derniers dollars ?

Bardamu

Oh non ! Vous savez, y poussent plus dans les rues non plus les fafiots, mais il faut que j'y aille pour y rencontrer des gens à un Congrès.

Pistil

Eh bien, écoutez, si les gens de votre Congrès y veulent bien s'amuser, vous pourriez peut-être leur apporter quelques Bengaras... Je monteraient bien un petit jazz-band, moi, et puis, en même temps, vous pourriez peut-être prendre Tandernot, et puis Clapot aussi, comme ça, y prendra le bateau, et puis la Parisienne... Ah ! mais c'est vrai, j'ai des danseuses moi là-haut, ça ferait riche ça aussi, à New-York ; puis, elles connaissent un petit truc qu'y connaissent peut-être pas encore là-bas. Figurez-vous qu'elles crachent, elles chiquent, elles crachent tout autour d'elles, toute la journée, elles crachent même autour de vous, si vous voulez, hein ! Tout en dansant !

Bardamu

Ah ! bien, vous voyez bien que c'est presque drôle chez les Bengaras !

Pistil

Ah ! C'est à pas se tenir, je ris trop, c'est ça qui me fatigue... Vous n'en voulez vraiment pas, des p'tites Bengaras qui crachent tout autour ?

Bardamu

Non, mais je voudrais bien avoir un gosse de par ici ; pas pour ce que vous pensez, Pistil ; tout ça, voyez-vous, c'est bon dans l'imagination des Européens ; dans la pratique, ça donne la fièvre.

Pistil

Ah ! oui, ça vous pouvez dire, y fait trop chaud. Tenez, ce nom de Dieu de Clapot, il aurait bien mieux fait de se taire et d'apporter de la glace, au lieu de nous raconter ses histoires de maladies. Y a longtemps que je l'aurais attrapée, moi, la fièvre jaune, si j'avais dû l'avoir ; je suis le mieux placé de la colonie, je l'ai pas, je l'aurai jamais. C'est les jeunes qu'attrapent ça. Moi, j'ai que soif.

Bardamu

Et toujours vous aurez soif, Pistil !

Pistil

Eh bien, tant mieux, bordel de Dieu ! Ça me fait au moins un désir, j'peux pas en avoir beaucoup, moi, vous savez, des désirs. Qu'est-ce que vous voulez que je désire, moi ?

Bardamu

Ça, c'est vrai, et puis, les autres, on les a un jour, on les a pas le lendemain, tandis qu'avec la soif, ici, on est tranquille...

Pistil

Pas vrai ? Tenez, le Clapot, il est en train de lui en mettre plein la caisse au Tandernot, il l'excite à l'heure qu'il est, et puis à son petit crève-la-faim... Attendez, il faut que j'aille chercher ma petite

bouteille. Là (*il en boit un grand coup*), et puis avec sa Parisienne, eh ben, je leur z'en donne pour six mois et puis qu'on les rapatriera comme je vous le dis !... Et il y en a comme ça qui descendent ici tous les ans. Ça veut avaler l'Afrique, en long, en travers, en auto, en bateau, et comment alors qu'y se dégonflent ! Ah ! si je pouvais bouffer ailleurs, comment que j'y foudrais le feu, moi, aux colonies ! A toutes vous m'entendez ! A toutes ! Qu'on n'en parle plus ! Jamais !

Bardamu

Ça ne va pas, hein ? Et vous vous en appuyez, vous, des vastes horizons et des forêts profondes ?

Pistil

Les colonies, moi, je vas vous dire : c'est fait pour les singes pendant la journée et les chacals pendant la nuit. Il y a qu'un bon moment, c'est le crépuscule, eh bien ! c'est l'heure des moustiques.

Un nègre entre.

Le Nègre

Moussié Pistil, Moussié Pistil, Massa !

Pistil

Quoi ?

Le Nègre

Nous y en a pas partir ?

Pistil

Tu le verras.

Le Nègre

Nous y en a porté le blanc qui est mort ?

Pistil

Tiens, c'est vrai, j'y pensais plus. Oh ! ben, il est vrai qu'y pense pas à moi non plus ; hein alors...

Le Nègre

Mais nous y en a pas savoir quoi faire du p'tit noir que lui en a amené ?

Pistil

Ah ! Mais, c'est vrai, l'Américain qui est mort, il avait amené un petit noir avec lui, un petit qui doit avoir dans les quatre ans.

Le Nègre

Et il en a un petit grand comme ça. Si toi y en as pas le prendre avec nous ; les noirs d'ici y en au village lui le prendre et faire captif.

Pistil

Eh ben ! Je m'en fous, moi ; tu trouves qu'il y en a pas. assez, des noirs chez les Mamaloutassas et chez les Bengaras donc ? C'est pas lui qui fera ma route. Qu'est-ce que tu veux que j'en foute, moi, de cet enfant perdu ?

Le Nègre

Toi y en as pas vouloir pour faire boy pour toi ?

Pistil

Ah bien ! Tu trouves qu'ils ne volent pas assez ceux que j'ai déjà ? C'est malheureux qu'il n'ait pas quelques années de plus, Tandernot en ferait un milicien ; tiens, je suis sûr que la patrie a besoin de lui.

Le Nègre

Moi y en a amené à toi. Toi, y en as lui parler...

Pistil

Qu'est-ce qu'il pouvait foutre avec un nourrisson en peau de boudin, votre Américain ?

Bardamu

Ah ! attendez, je vois ce que c'est.

Le nègre amène le petit, Bardamu le regarde.

Bardamu

Il a un bel avenir.

Le Nègre

Lui le blanc américain lui en a fait donner du lait à le petit noir dans la boîte là.

Pistil

Je me demande ce qu'il pouvait bien en faire, moi, c'était peut-être son fils !

Le Nègre, *qui regarde.*

Hi ! non ! Les porteurs y en a dire le p'tit noir y a fils à Dioulolasso, tu sais, y en a là-bas trois jours dans forêt. Le blanc y en a amené pour faire petit boy pour lui !

Pistil

Enfin, c'est presque un orphelin, quoi ? C'est des sacrés zèbres tout de même, hein ! les Américains ? Il avait peut-être envie d'en faire cadeau à sa femme.

Bardamu

Il était marié ?

Pistil

Ah ! Oui, oui. J'ai regardé dans les papiers, j'ai ramené une photo. Elle est bien, sa femme...

Bardamu

Quand est-ce qu'on l'enterre ?

Pistil

Oh ! la nuit. Les indigènes du village, Tandernot m'a dit qu'ils n'aimaient pas qu'on enterre le jour, alors... Ces gars-là, tenez, y se bouffent entre eux et ils ont des délicatesses !... C'est comme en Europe, tenez. On en remplira quatre colonnes parce qu'à la Comédie on a trouvé le vendredi soir la pièce ennuyeuse ; elle a duré deux heures trente-trois minutes, mais si Pistil s'emmerde pendant trente-trois mois consécutifs chez les Bengaras, ça ne fera pas un entrefilet. Ainsi, ça marche partout !... Vous allez en faire quelque chose de ce

petit bougnoule ? Ah ! Laissez-le donc ici, vous savez, y sera pas malheureux. Le village n'a plus d'esclaves depuis que flotte notre drapeau, c'est la liberté en long et en large. Si je suis ici, j'en ai pas l'air, mais c'est parce que je l'ai bien voulu, mais si j'y reste, c'est parce que les autres sont libres aussi de me laisser crever de faim si je foutais le camp...

Rentrent Clapot et Tandernot.

Clapot, *fait signe à Tandernot de le laisser seul.*

A Bardamu :

Eh bien, cher ami, que devenez-vous ? Il y a combien de temps que vous avez quitté l'Europe ? Vous avez, en somme, pas mal de documents maintenant. Vous devez commencer à vous faire une idée générale.

Bardamu

Vous m'expulsez, mon. cher médecin inspecteur ?

Clapot

Oh ! Ne me faites pas dire ce que je n'ai jamais pensé, mais je suis un peu responsable de votre santé et je vous sens fatigué... J'ai promis à Genève que lorsque vous auriez réuni tous les documents que nous pouvons vous donner... Ce que nous avons de plus démonstratif... C'est fait... Eh bien, je vous permettrai de nous laisser... Je pars moi-même ce soir. Je mets ce poste en quarantaine... Profitons-en, rentrons ensemble à Clapouti, cher ami, la route sera plus courte et vous aurez là-bas facilement un bateau pour l'Europe.

Bardamu

Ah ! Pardon, je ne vais pas en Europe, je vais à New-York.

Clapot

Eh bien ! Vous changerez aux Canaries. Et puis, vous savez, je vais écrire en arrivant à Genève et je vais leur expliquer toute l'affaire. Ça s'arrangera très bien. Eh dites donc, puisque vous allez à New-York,

vous allez passer à la Fondation Barell et vous donnerez, hélas ! des nouvelles de notre malheureux Gaige !

Bardamu

Si l'on peut dire !

Clapot

Enfin, n'est-ce pas, il étudiait la fièvre jaune pour leur compte ; il l'a attrapée chez les Anglais, ou chez les Portugais, en passant, enfin, c'est net... tant pis ! Il a fait son devoir... Voyez-vous, vous avez bien fait de venir ici le premier. D'ailleurs, j'ai eu des renseignements. Tandernot m'a raconté la fin du petit major : c'est la variole qui l'a enlevé lui. Aucune épidémie non plus de ce côté-là...

Bardamu

Si on veut !

Clapot

Ah, écoutez, vous n'allez pas recommencer, Bardamu ! C'est démontré, mon ami ! C'est démontré...

Bardamu

Mais enfin, le petit major, je veux bien qu'il soit mort de ce que vous voulez, mais Gaige, je l'ai vu mourir, moi, il avait autant la fièvre jaune que cet encrier-là !

Clapot

Oh ! Vous y tenez à votre peste et vous voulez qu'elle soit à nous ; mais vous êtes un compatriote malgré tout, Bardamu !

Bardamu

Est-ce que c'est ma faute ?

Clapot

Enfin, vous direz ce que vous voudrez, après tout ça m'est bien égal, mais enfin sachez bien qu'il y en a un de nous deux qui a raison, et que c'est moi !

Bardamu

Eh bien ! Donnez-m'en un petit peu, alors.

Clapot, *artificiellement bonhomme.*

Allons, allons, vous deviendrez raisonnable ; mais qu'est-ce que vous allez faire de ce petit noir ?

Bardamu

Je vais l'emmener.

Clapot

A New-York ?

Bardamu

A New-York !

Clapot

A qui est-il ?

Bardamu

A personne !

Clapot

A personne ?

Bardamu

C'est un nègre anglais !

Clapot

Oh ! alors, vous pouvez le prendre !

Tour à tour, les personnages, au fur et à mesure qu'ils quittent la pièce principale, font seulement semblant et vers le village et la brousse ; mais ils reviennent tous pour écouter ce qui se passe dans la pièce où le nègre fait marcher le pankah. Ils finissent par se rencontrer tous, les uns après les autres, ils s'injurient à voix basse ; il n'y a plus de place dans le réduit. A la fin, dans le réduit, il n'y a plus que le nègre et Pistil, qui écoute, le nègre qui dort, Tandernot les rejoint ; ils se disputent encore et chuchotent, et

Larjunet, et l'interprète, et la Parisienne qui ne veut pas en avoir l'air, écoutant à la porte du réduit ce qui se passe, ce qui fait que tout le monde écoute, les uns écoutent les autres pendant tout l'acte.

Rideau

ACTE DEUXIÈME

Les personnages

Vera Stern, Américaine, vingt-cinq ans, directrice et danseuse du Quick Theatre.

Élisabeth Gaige, femme du Docteur Gaige, Américaine, danseuse au Quick Theatre, vingt-trois ans.

Flora Bonjour, Française, trente ans.

Docteur Bardamu.

Docteur Darling, Américain, Secrétaire de la Fondation Barell.

La Dactylo.

Marcel, coiffeur, Français, vingt-quatre ans.

Des Danseurs.

Des Machinistes.

Gologolo, le petit nègre de Bardamu.

La scène se passe à New-York, dans Broadway, dans le bureau de la directrice du Quick Théâtre, Vera Stern.

Ce bureau donne sur la rue.

On aperçoit la façade d'immenses maisons de l'autre côté. Ce bureau a deux portes : l'une à droite, qui descend vers la scène ; l'autre à gauche, vers la sortie.

Sur la table, à droite, un téléphone, qui sonne irrégulièrement, mais presque pendant tout l'acte et auquel les personnages répondent seulement de temps à autre, quand ils n'ont pas autre chose à faire. Dans cette pièce, un grand sofa placé le long du mur, quelques fauteuils, des affiches, des photos. Par la porte qui donne sur la scène, quand on l'ouvre, on entend des bruits de marteau, des appels en anglais, des bruits de décor qu'on fait aller et venir sur la scène.

Au lever du rideau, on voit, à gauche, une dactylographe, de dos, qui tape et qui, plus tard, dans l'action, se déplacera et reviendra alternativement.

Assise sur le sofa, en train de coudre un costume de théâtre, une femme d'une trentaine d'années, Française, Flora Bonjour, assez jolie, l'air attristé, légèrement fatale et futile, comme on l'était vers 1900.

La dactylo tape, Flora coud, des artistes passent de la porte de gauche vers celle de droite, et vice-versa. Ce sont les artistes d'une revue en cours de répétition, une revue de danse, de jolies filles, mi-à poil, des hommes jeunes, des danseurs russes, équivoques.

La scène débute par un long silence, puis on entend un gramophone qui joue des airs de jazz, du côté de la droite. Presque tous les gens qui passent donnent des signes de fatigue, ils transpirent. « Good bye », disent-ils en passant devant Flora.

« Good bye », *répond-elle*. « Vera is not there ? » *demandent certains d'entre eux*. Elle répond en français : « Pas encore », comme quelqu'un qui n'a pas envie de parler anglais, ou elle fait « non » de la tête. Passent un petit garçon et une petite fille, en costume de fantaisie. « Ar'nt they cute ? » demande la dactylo. Le jeune garçon vient l'embrasser ; ils partent tous les trois par la porte de gauche.

Le téléphone sonne... sonne...

Flora, *fatiguée, va lentement vers le récepteur.*

Hello ! No... she is not there... Let him come up ! (*A elle-même.*)
Elle en a bien encore pour une heure !

Marcel, *le coiffeur.*

Hello !

*Il entre discrètement, il a un petit sac
à la main, il est habillé plus américain
qu'un Américain.*

Flora

Bonjour ! Tiens, ce n'est pas Max ce matin ?

Marcel

Eh non ! Il est reparti pour la France hier, par le *Youpinium* de la Transport Linie.

Flora

Ah ! Il n'avait rien dit ; alors, c'est vous qui coiffez ce matin ?

Marcel

Oui, c'est moi. Il m'a demandé pour deux mois ; moi, je veux bien, j'ai pas de maison encore. Deux mois... enfin... S'il peut revenir !

Flora

Ah ! pourquoi ?

Marcel

Oh ! A cause de son livret militaire. J'sais pas ce qu'il a fabriqué,

mais il y a douze ans qu'il était ici. Alors, vous pensez, ici, le livret militaire, ça sert pas à grand'chose, il s'en est pas occupé. Au consulat, on lui a dit qu'il n'était plus en règle.

Flora

Mais est-ce qu'il ne voulait pas se faire Américain ?

Marcel

Oui, puis il y a ça aussi ; mais les Américains y se laissent pas faire, y sont un peu comme les femmes, au jour d'aujourd'hui ; ils ont peur qu'on en veuille à leurs dollars. Enfin, moi, je vais essayer toujours de devenir Américain, c'est plus commode dans les affaires pour s'établir. Ah ! Et puis, s'il revient, il doit rapporter une robe de Paris à Mrs. Gage.

Flora

Oh ! pour ce qu'elle en met, de robes !

Marcel

Je ne la connais pas, mais Max m'a dit que c'était les jambes qu'elle avait de mieux, cette femme-là ! Elle danse bien, il paraît. Qui est-ce que je vais coiffer la première, elle ou Vera ?

Flora

Oh ! Vous savez, elles ne sont encore là ni l'une ni l'autre.

Un silence.

Marcel

Alors... vous vous y faites, vous, à New-York ?

Flora

Pas très bien ; il est vrai qu'on se couche si tard que je n'ai pas le temps de voir beaucoup la ville. Et puis d'abord tout ce qui les amuse, ces gens-là... ça me déprime, moi. Quand ils rigolent, j'ai envie de pleurer. Quand j'étais à Paris, leur jazz-band, leur manière de se dandiner, je trouvais ça assez excitant. Ici, je trouve ça triste... triste...

Marcel

Pourtant, vous n'avez pas été mal avec la petite Gaige. Elle est riche, cette petite-là, et généreuse, Max m'a dit. C'est elle qui vous avait fait venir ici, hein ?

Pendant cette conversation, le téléphone sonne ; on ne répond pas, les acteurs vont et viennent, laissent l'entrée à droite, bruyante, ouverte. Tour à tour, Flora et Marcel se lèvent pour la refermer.

Marcel

Un numéro, mais généreuse ; elle a envoyé du monde à Max, et du monde qui paie bien. Elle lui a fait sa clientèle. C'est curieux, l'Amérique, tout de même, hein ? Tenez, avant de venir ici, j'étais premier commis, à la Glacière. Vous connaissez la Glacière ?

Flora

Et comment !

Marcel

Eh bien ! C'est là que j'ai travaillé quand j'ai connu un homme qui avait eu une belle situation dans les Ponts et Chaussées. Par exemple, il n'avait plus que sa retraite, alors comment qu'il était fauché ! Je le rasais pour rien, le samedi. Il me donnait des leçons en échange, des leçons de choses, qu'il me disait. J'avais envie de prendre de l'instruction. Un jour, il m'a dit : « Vallembon (c'est mon nom), vous êtes intelligent, ne restez pas en France, allez tenter la fortune en Amérique, à New-York ; ici, le prolétaire intelligent devient révolutionnaire, là-bas, il fait parfois fortune. » C'est ses propres paroles. « Ici, qu'il me disait, vous appartiendrez toujours à la classe si intéressante des huit millions de salariés français qui ne gagnent pas cinq cents francs par mois ; c'est assez pour être patriote, ce n'est pas assez pour bouffer, l'expérience le prouve. Foutez le camp, mon ami, autrement vous allez devenir communiste, ce qui n'est pas non plus une manière de se nourrir. » Eh bien ! je m'étais attaché à cet homme-là ; il est mort de quelque chose dans la langue... et me voilà !

Flora

Eh bien ! Ça vous a réussi ! Vous êtes marié ?

Marcel

Non ! Je suis égoïste. Je veux en mettre de côté. Je ne veux plus crever de faim.

Flora

Eh bien ! Au moins, vous, vous avez un but dans la vie. Moi, je suis trop sentimentale. Alors... Ici... Ils ne le sont pas... hein... bon sang !

Marcel

Oh ! ça, on ne l'est nulle part, en France non plus, allez, au fond.

Flora

On en parle, là-bas, c'est toujours ça !...

Marcel

Quand est-ce qu'elle va finir, sa répétition ?

Flora

Mais je vous dis qu'elle n'est pas arrivée !

Marcel

Au fond, ça m'est égal, je compterai ça à l'heure, puis voilà tout... Tiens, ça doit être elle ?

Entre Élisabeth Gaige.

Élisabeth Gaige

Hello ! (dit-elle gentiment. C'est une jolie fille, qui le prouve en se déshabillant graduellement ; elle avait déjà commencé avant l'entrée. Elle s'interrompt pour aller embrasser Flora sur la bouche, fortement, puis elle montre Marcel, dans un coin.) Qui est-ce ?

Flora

C'est le coiffeur.

Élisabeth

Ah ! Eh bien, allez m'attendre en bas, vous savez, près du plateau, parce que j'attends ici Raspoutine d'un moment à l'autre, et vous savez, il n'aime pas attendre. Allez vite, je me déshabille.

Flora

Raspoutine, qui est-ce ?

Élisabeth

C'est le danseur russe du « Caviar's Folie ». Il a un numéro électrique, tout ce qu'il y a de bien ; il me l'a proposé hier.

Flora

Ah oui ! c'est vrai, je t'ai attendue !

Élisabeth, *elle va l'embrasser encore.*

Mais, mon chéri, tu sais bien qu'il faut que je travaille Wolworth en ce moment. Il a donné une party, hier, chez Nancy, entre intimes, tu sais, Nancy, la petite danseuse du Globe, celle qui fait le numéro de danse à l'accordéon, eh bien, elle travaille avec les deux : Raspoutine et Wolworth. Je ne croyais pas ça de Wolworth, mais enfin, faut s'attendre à tout !

Flora

Wolworth, celui des boutons de col ?

Élisabeth

Mais oui, mon amie. (*Elle montre le costume que Flora est en train de finir.*) Dis donc, il est prêt ?

Flora

Oui.

Élisabeth

Bien. Alors, je vais le mettre. Je crois qu'il sera bien tu verras, le numéro de Raspoutine. La Directrice n'est pas arrivée ?

Flora

Non.

Élisabeth

Elle était hier avec moi chez Wolworth qui commandite la prochaine revue ici et tu sais qu'il voulait lui imposer la petite Maldrom, parce que, figure-toi qu'il a été pris avec la petite Maldrom en auto fermée, par la police de Cockney-Island, vendredi soir, et la petite Maldrom, tu comprends, qu'elle avait monté ça, alors, tu comprends qu'elle le fera chanter. C'est elle qui avait monté ça, évidemment. Lui a eu le sourire et il lui a promis un petit rôle ici. Il faut que je m'occupe de ça aussi.

Flora

Alors, tu couches avec tout le monde, avec Vera, avec Wolworth, avec Raspoutine, avec la petite Maldrom ?

Élisabeth

Tu en oublies, tu sais.

Flora

Ce que t'es cynique tout de même !

Élisabeth, un peu lassée.

Oh ! mon chéri, voyons, tu sais bien que tout ça m'est égal. Est-ce que notre affection doit être confondue avec les affaires ?

Flora

Non, mais qu'est-ce que tu veux, moi, je suis seule ici. Je peux tout de même pas m'amuser avec le coiffeur !

Élisabeth

Eh bien ! Tu sais, il y a des coiffeurs très bien, à New-York...

Téléphone.

Élisabeth, elle répond.

Hello ! Hello ! Is that you, Vera ?... Yes... (*Elle rit.*) Well... You bet... I had two of them... Well... coming up... (*Elle raccroche.*) Elle va venir. Dis donc, je vais mettre mon rouge dans la loge à Malory. Quand Raspoutine viendra, dis-lui qu'il m'attende.

Marcel, *qui rentre.*

Elle ne viendra donc pas !

Flora

Vous ferez fortune !

Marcel

Vous parlez de fortune ! Moi, j'ai un copain qui a trouvé un truc épatant : Il s'est mis « dégoûteur » dans les automobiles. Voilà comment il fait : il cherche les copains qui vont acheter une voiture. Il va les voir et il leur dit : « Monsieur, je vois que vous voulez acheter une Bull Brothers, par exemple. C'est une belle voiture. Mais combien qu'elle va vous revenir toute neuve, prise à l'usine ? Mettez : trois mille dollars. Bien, qu'il dit. Attendez huit jours et je vais vous trouver la même, aussi neuve, pour deux mille cinq cents. Ça va ? Ça va ! » Alors, il attend un autre client qui vient d'en acheter une toute neuve et qui l'a payée, là, tout juste. Alors, à celui-là, il lui dit : « Eh bien ! monsieur. Elle est belle votre voiture, hein ! Elle est jolie. Vous ne voulez pas la vendre ? — Oh non ! qu'il fait le client, je viens de l'acheter. — Eh bien ! Dépêchez-vous de la vendre, parce que si vous roulez encore quinze kilomètres, vous allez perdre quinze cents dollars dessus ; dépêchez-vous ; ne bouffez pas la sale grenouille ; telle qu'elle est, je vous trouve un client tout de suite pour deux mille deux cents dollars. Il est encore temps. » Alors, vous comprenez, le client, en entendant ça, sa belle voiture, il la regarde, il la regarde deux fois, il la regarde bien, et puis, il commence à avoir mal au cœur. S'il hésite, alors il lui raconte combien il y a d'années de prison pour les automobilistes chaque année aux États-Unis, et combien de millions de dollars d'amende qu'ils paient chaque mois. Ça les décide ; c'est une affaire faite. Vous voyez, en automobile, c'est comme en amour, c'est plus facile à dégoûter qu'à exciter son client...

Raspoutine est entré pendant ce temps-là, c'est un Russe fringant.

Marcel

Ah ! Je vais aller le chercher ; elle attend Raspoutine. Tiens, le voilà ! Voulez-vous venir avec moi, monsieur ? Ah puis, non ! Restez donc là ; tenez, asseyez-vous !

Entre Élisabeth.

Élisabeth

Bonjour, Raspoutine.

Raspoutine

Bonjour, mon petit.

Élisabeth

Raspoutine, tenez, dites-lui donc à Flora, hein ! que ce n'est pas commode de réussir ici, c'est pas comme à Paris, où chaque théâtre a son petit musée où vieillir c'est un titre. Ici, mon enfant, il y a deux cents lycéennes qui débarquent chaque matin des quarante-huit États de l'Union, plus fringantes les unes que les autres, pour venir chercher fortune à New-York. Elles ont des diplômes et des jambes je te garantis et pas beaucoup d'argent, de dix à deux cents dollars, elles sont vite au courant. (*A Raspoutine.*) Alors, on s'y met, hein ? La p'tite Maldrom essayait cette danse-là ; il paraît qu'elle excite Wolworth, et c'est pas facile d'exciter Wolworth : il a quatre usines à New-York, une dans le Maine et deux au Canada. Ah, et puis, dis donc (*à Flora*) hier, j'ai oublié de te dire, j'ai vu Warder, le Président de la Fondation Barell ; il n'avait pas de nouvelles de mon mari.

Flora

Ah moi, je m'y reconnaîtrai jamais dans tous vos couchages !

Élisabeth

Ah mais, c'est pas de ça dont je te parle, c'est de mon mari, voyons, celui qui est en Afrique ; tu sais bien qu'il fait des recherches pour la Fondation Barell sur les maladies des nègres. Je lui ai écrit à Noël. J'attendais qu'il revienne pour divorcer. Il est gentil, mais tu

comprends, j'ai besoin d'être libre, moi. Tiens, regarde la petite Maldrom, elle est pas mariée, elle leur dit à tous qu'elle se mariera qu'avec l'homme qu'elle aime ; ça les excite. Moi, j'ai été mariée quatre fois ; alors, tu comprends, c'est une arme que j'ai en moins. Allez, vas-y.

Elle s'adresse à Raspoutine qui se précipite sur ses accessoires électriques, en bougonnant avec son accent russe.

Raspoutine

Eh bien ! mon chéri, j'ai apporté les lampes, tu sais, mais je ne sais pas si elles vont marcher ici. Ah ! ça y est !

Il allume.

Élisabeth

Eh bien ! Ici, il y a un mur blanc, ça va aller.

Raspoutine

Vous avez un tapeur ?

Flora

Pas ce matin, ils l'ont amené à la partouze hier soir ; il doit être encore sous son piano ; mais il y a le phono puisque c'est pour voir seulement.

Raspoutine

Ah ! ça, j'aime pas le phono... Enfin... Je n'aime que ce qui est humain...

Élisabeth se met près du mur et le numéro avec des lumières est effectué avec Raspoutine. Les autres regardent. On abaisse sur la fenêtre un store noir pendant qu'Élisabeth exécute son numéro que Raspoutine accompagne avec un jeu de lampes.

Raspoutine

C'est ça, ma chérie, plus souple, là, c'est ça !

Élisabeth

Dis donc, Flora, c'est bien ?

Flora

Ah ! oui ! Ça fait pas mal !

Le coiffeur est entré pendant ce temps-là, et puis Bardamu aussi. Dans la nuit, il n'a pas été vu ; il s'est assis sur une chaise, près de la porte. Il regarde, il écoute, il attend.

Raspoutine

Tenez, madame, regardez, avec ce jeu-là, ça pénètre réellement la matière, avec son rythme ; c'est plus seulement du jazz, c'est une libération de la substance par la musique. Je suis aussi l'inventeur d'un système vibratoire dans les poignées des fauteuils ; je vous ferai essayer ça un jour, communication complète entre la salle, l'artiste et la musique.

Flora

Non, il leur manque encore un gros derrière sur les genoux.

Marcel

Ça viendra !

Raspoutine

Non, charmante, ça c'est pour les riches. Aux pauvres, la vue seulement. Aux moins pauvres, l'odeur, aux plus fortunés, le toucher.

Il fait marcher son système de lampes et les ombres se débattent, intriquées sur le mur, au rythme de la musique du gramophone.

Flora

Tout de même, c'est pas mal ; mais je ferai une petite observation, Raspoutine, donnez donc un peu de lumière.

On s'aperçoit que Bardamu est là.

Élisabeth

Eh bien ! recevez Monsieur, Flora, moi, je vais avec Raspoutine sur le plateau. Venez, Raspoutine.

Bardamu, à Flora.

Madame, je suis le Docteur Bardamu, j'arrive d'Afrique avec une petite communication pour madame Gaige, Je suis passé ce matin à la Fondation Barell. Ce que j'ai à lui dire est assez important ; alors, ils m'ont conseillé de venir la trouver ici. Je vous parle en français, parce que je vous ai entendue tout à l'heure.

Flora

Eh bien ! attendez-la ; elle va remonter. Vous êtes chez elle. Avez-vous fait bon voyage, monsieur Bardamu ?

Bardamu

Mais oui, merci. Un peu chaud...

Flora

Vous n'avez pas attrapé de maladie ?

Bardamu

Non, merci.

Flora

Ah ! Ça doit être plus amusant ici qu'en. Afrique !

Bardamu

C'est toujours plus amusant ailleurs ! Je ne sais pas si vous avez remarqué ?

Flora

Ici c'est vrai, ce n'est pas les nègres qui manquent... ni les blancs non plus.

Le téléphone résonne.

Bardamu

Vous ne répondez pas ?

Flora

Non, ce n'est pas la peine !

Bardamu

Voulez-vous que je réponde ?

Flora

Oh, ça servirait à rien... Ils recommenceront ! Tenez, c'est drôle, je n'ai vu le Docteur Gaige qu'une fois avec sa femme, à Paris. Eh bien ! J'ai rêvé de lui cette nuit, et ça m'arrive bien rarement de rêver, surtout aux hommes... (*On entend la répétition qui continue et des voix.*) Ah ! Ils n'étaient pas très bien ensemble ; ils se voyaient très peu, surtout ces derniers temps. Je vous dis ça au cas où vous trouveriez qu'elle vous reçoit un peu drôlement. D'ailleurs, je crois qu'elle veut divorcer. Oh ! entre nous... Et puis, peut-être pas... On n'y comprend rien à leurs histoires. Est-ce que vous avez étudié les mêmes maladies que lui, en Afrique ?

Bardamu

Oh ! moi, vous savez, je n'ai pas étudié grand'chose. J'avais surtout envie de m'en aller.

Flora

Ça doit pourtant être intéressant la science.

Bardamu

La science, voyez-vous, madame, c'est pas si brillant qu'on le dit ; j'en suis bien revenu... La science, au fond, c'est essayer de comprendre, et si on tient tant que ça à comprendre, je suis arrivé à penser que c'est qu'on a peur de tout. Les animaux ne cherchent pas à comprendre, voyez-vous, c'est parce qu'ils n'ont pas si peur que nous. Nous, nous avons une frousse terrible, de la naissance à la mort ça ne nous quitte pas. Alors, ça nous force à penser, à faire de la science, comme ils appellent ça. Les plus intelligents parmi les hommes, ce sont les plus froussards. Voyez les Juifs ! Ce n'est pas l'intelligence qui est noble, c'est la peur. Faire dans sa culotte, voyez-vous, c'est le commencement du génie.

Flora

Vous êtes médecin ? Vous gagnez bien votre vie à voyager comme

ça ?

Bardamu

Jusqu'à présent, ça allait... Mais ça ne va pas durer longtemps.

Flora

Pour qui travaillez-vous ?

Bardamu

Pour la Société des Nations.

Flora

Oh bien ! Ça doit être bien intéressant ?

Passent des gens, téléphone ; Bardamu décroche, elle répond.

Flora

Ah ! Yes ! It is me. Good ! (*A Bardamu.*) C'est Vera, la directrice ; elle ne vient pas.

Bardamu

Qui est-ce, dites-vous, Vera ?

Flora

C'est la directrice du Théâtre.

Bardamu

Ah bien ! Il faut que je le sache... Tenez, voyez-vous, moi, j'aurais aimé à faire du théâtre, à en écrire plutôt.

Flora

Vous vous y mettez !

Bardamu

C'est pas commode ; j'ai essayé, en même temps que je faisais ma médecine ! Nous décrirons deux difficultés principales : la première, c'est de trouver un théâtre. Vous ne savez pas comme ça peut coûter cher un théâtre ; je parle d'un théâtre où le public peut aller, car avec un ami, on avait bien trouvé près de la barrière d'Issy une petite usine abandonnée qui aurait pu faire un théâtre, mais il n'y avait pas de

route. On aurait pu la transformer, l'usine ; mais, dites-moi, quelle qualité de public passerait à travers champs pour voir du théâtre moderne ? Car notre théâtre était moderne, inutile de vous l'affirmer. Nous n'étions pas très sûrs, à vrai dire, de notre pièce non plus : c'était l'autre difficulté. Alors, pour se donner confiance, on allait voir toutes les pièces mauvaises qui se jouaient à Paris, et il y en avait, mais là, vraiment les plus mauvaises ; puis, on se disait entre collaborateurs : « Hein ! tu vois ce qu'on joue ? Hein ! Et tu vois, y a tout de même du monde ! » Ça nous donnait de l'héroïsme, et il en faut car je ne vous dirai pas ce que ça coûte un mètre carré de terrain en plein Paris. Avec les capitaux dont nous disposions, on aurait pu en acheter six mètres vingt-cinq. Mais j'avais des amis qui avaient du génie, on en a toujours quand il s'agit de monter un théâtre. Ils me disaient qu'il faudrait remédier à cette manière stupide de disposer les spectateurs les uns derrière les autres, de façon grégaire, à cligner de l'oeil, à se démancher le col ; qu'il faudrait dorénavant les disposer noblement en hauteur ; avec nos six mètres vingt-cinq, ça pouvait donner quand même trois cents personnes verticales. Enfin, nous abandonnâmes ce projet, la mort dans l'âme, car notre public — on nous le fit comprendre — n'existait pas encore ; notre pièce, à première lecture, fut trouvée pleine de promesses. Au fond c'était une oeuvre pour embryons... Ici, je vois qu'on s'adresse aux messieurs.

Passent des danseuses,

Flora

Et aux dames aussi, vous savez.

Le coiffeur apparaît dans la porte.

Marcel

Dites donc, je ne vous dérange pas.

Flora

Non, ce monsieur vient voir madame Gaige.

Marcel

Dites donc, à qui est-il le gramophone ?

Flora

A Élisabeth.

Marcel

Eh bien, elle l'a acheté quand ?

Flora

Il y a huit jours.

Marcel

Et combien qu'elle l'a payé ?

Flora

Ah non ! mon vieux, ah non ! pas ici !

Il sort.

Flora

Vous savez, c'est une bonne fille, Élisabeth, mais ce qui les abîme ici, c'est l'ambition, et je te pousse ! Il faut qu'elles poussent toutes en une nuit, sans ça elles disent qu'elles sont trop vieilles.

Bardamu

Ah bien ! Celle dont on ne voudra plus, on pourra toujours nous la passer, hein ?

Flora

Je vois que vous les aimez, mon ami, les danseuses...

Entre Raspoutine ; il va dévisser une lampe et l'emporte.

Raspoutine

Je l'ai cassée ! C'est admirable, vous savez !

Et il disparaît.

Bardamu

Je ne peux pas y aller voir, moi ?

Flora

Je ne vous amuse plus ?

Bardamu

Mais si, mais j'ai quelque chose à lui dire.

Flora

Vous avez peut-être aussi quelque chose à lui faire ?

Bardamu

Eh ! Eh !

Flora

Ah bien, au fond vous avez raison ! Ici il n'y a guère que les femmes qui valent la peine d'être regardées. Ils devraient en faire des jardins publics, parce que leurs villes ce qu'elles peuvent être vilaines, hein ? Regardez-moi ça. (*Elle montre la fenêtre.*) On croirait qu'ils l'ont fait exprès, et j'ai pas vu les autres, mais Max m'a dit que c'était plutôt moins bien encore.

Bardamu

Oh ! Chez nous, les villes, c'est couché, hein, et elles attendent le voyageur, tandis qu'ici elles sont toutes droites, debout, ça vous la coupe. (*Il marche de long en large*) Moi, les Américaines, j'ai commencé à les aimer au cinéma. J'ai pas été volé, elles sont aussi bien qu'au cinéma, mais les villes, nom de Dieu, je n'imaginais pas que c'était aussi moche. Ça peut pas être plus laid, c'est catégorique, il n'y a rien à dire ; on dirait qu'ils s'en aperçoivent pas. Comment ont-ils fait pour avoir des femmes comme ça ?

Flora

Oh ! moi, ça n'empêche que je les ai tous en grippe, les hommes, les femmes et les maisons.

Bardamu

Comment êtes-vous venue ici ?

Flora

Eh bien ! J'avais un magasin, place de la Madeleine, de modes ; ça

allait : un ami m'avait monté ça. Et puis, je donnais des petites fêtes... des petites fêtes... le soir, des petites partouzes, quoi. Tant que j'ai invité des clients et des clientes, on ne payait pas très bien mes factures, mais enfin ça allait tout de même. Puis, un jour, j'avais trop bon cœur, je me suis laissé aller à inviter mes ouvrières. Oh ! alors, ça a été fini, ça a été la faillite. Élisabeth était une cliente ; elle venait plus souvent que les autres. L'ami qui m'avait monté la maison a fait faillite avec la maison. Alors Élisabeth m'a trouvé quelque chose ici, elle m'a emmenée.

Téléphone, il regarde, personne ne répond plus.

Bardamu

Vous n'avez pas respecté l'ordre social ; vous avez mélangé les derrières.

Flora

Ici, c'est plus commode, tous les derrières se valent.

Bardamu

C'est le derrière démocratique, mais il est vraiment beau.

Flora

Vous n'avez pas une place pour moi à Paris, dites-moi ?

Elle sort par la porte de droite arranger quelque chose.

Bardamu, pendant qu'elle est partie, un peu surpris.

Une place ?

Elle revient.

Flora

Oui, une place d'infirmière, je voudrais rentrer en France.

Bardamu

Elle vous rend jalouse ?

Flora

Non, elle m'ennuie ; je la trouve ennuyeuse à présent, ennuyeuse

comme un gratte-ciel, avec ses combinaisons qui montent les unes sur les autres.

Bardamu

C'est compliqué, la vie moderne. Tenez, je vais vous en chanter une petite. *(Il chante.)* « Il est un âge dans la vie... »

Le coiffeur fait irruption.

Marcel

Eh ! monsieur, il y a la concierge qui ne sait pas quoi faire avec le petit nègre que vous avez amené.

Bardamu

Ah ! Je vois ce que c'est, ce petit, il a envie de faire pipi. J'y vais.

Il descend.

Flora, au coiffeur.

Il y a un nègre ?

Marcel

Oui, un petit, grand comme ça.

Flora

Ben ! En voilà un numéro.

Marcel sort, elle reste seule un moment.

Le téléphone sonne, elle le décroche et comme elle est toute seule, elle regarde bien si elle est seule, et dit :

Flûte !!!

Elle raccroche. A Bardamu qui est entré :

Vous avez un nègre, vous ?

Bardamu

Oui, pour les expériences.

Flora

Oh ! Horreur !

Bardamu

Je lui enlève un petit morceau de peau, matin et soir, et je bois son sang avec du café. Ça donne du goût !

Flora

D'où vient-il ?

Bardamu

Il vient de la fièvre jaune ; c'est le fils de M. Gaige.

Flora

Vous êtes fou !

Bardamu

Non, je vous aime !

Il va la peloter.

Flora

Eh bien ! alors, trouvez-moi donc une place d'infirmière. (*Vivement.*) Vous savez, j'ai été infirmière pendant la guerre.

Bardamu

Eh bien ! Attendez encore un petit peu, ça va vous servir pour la prochaine.

Flora

Mais dans une maison de santé... (*Il continue à la peloter.*) Mais qu'est-ce que vous allez faire de votre nègre ?

Bardamu, qui marche maintenant de long en large.

Ah ! bien ! Je me le demandais justement. Je vais d'abord faire analyser son sang. Ça ne servira à rien, mais enfin, je suis venu là pour ça. (*En aparté.*) Nous n'étions pas du même avis avec Clapot, un vieil ami à moi. C'est curieux, je me suis mis dans l'idée là-bas que ça me servirait de lui analyser son sang à ce petit nègre, et puis, à présent, je m'en rends compte que c'est complètement idiot ; ça ne tient pas debout. C'est curieux ce que l'on peut changer.

Flora

Le Docteur Gaige cherchait ça aussi ?

Bardamu

Oh ! Il ne le cherche plus ; mais moi, je voulais confondre Clapot...
Ah ! Ah ! comme Pasteur a confondu Peter et Galilée a confondu.,,
Ah ! c'est vrai, il n'a confondu personne, Galilée. Eh bien ! Je suis un
type dans le genre de Galilée, car ils ne trouveront rien, les gens du
laboratoire Barell, dans le sang de mon petit nègre. C'était une
hypothèse fiévreuse. En somme, il est venu avec moi faire pipi à New-
York, voilà !

Flora

C'est drôle tout de même que j'aie rêvé du Docteur Gaige cette
nuit !

Bardamu

Vous n'aviez pas mangé du jambon ?

La dactylo se lève et s'en va.

Flora

Alors, vous n'avez pas une petite place pour moi ?

Bardamu

On dirait que vous voulez vous faire enlever !

Flora

Vous n'êtes pas marié, hein ?

Bardamu

Non !

Flora

Eh bien ! alors, moi ou une autre...

Bardamu

C'est vrai !

Flora

Vous savez, je fais bien la cuisine.

Bardamu

Ça, vous ne m'aurez pas de ce côté-là. Figurez-vous que depuis l'enfance, j'ai été habitué à mal manger. Chez mon père, petit pharmacien à Courbevoie, c'était le préparateur qui faisait la cuisine. Pour le goût, ça dépendait de ce qu'il avait touché dans l'heure qui précédait, tantôt c'était au salicylate de soude, tantôt au véronal, mais c'était jamais bon. Plus tard, j'ai mangé au régiment, c'était dans la cavalerie ; ça sentait surtout ce que vous savez. Après, c'était comme étudiant, je mangeais principalement des sandwiches et comme j'avais dans les doigts l'odeur de la dissection, c'est tout vous dire ! Alors, à présent, hein ! il m'arrive dans la bouche ce qu'il arrive ; ça vient, comme ça vient ; tantôt c'est Bouillant, tantôt c'est Dupont...

Flora

J'ai pas de veine, hein ! Je parlais de cuisine... C'est rare un Français qui n'aime pas ça !

Marcel, qui passe le nez par la porte.

Dites donc, quand Vera arrivera, vous me le direz ; j'ai une commission pour elle et puis une urgente.

Bardamu

Tout le monde a des commissions ici. On va finir par s'engueuler.

Flora

C'est grave !

Bardamu

Oh ! ça dépend ce qu'on appelle grave !

Marcel

C'est tout à fait ce que je disais à Max quand il est parti. Il me disait : « Tu sais, j'ai peur d'aller en prison en débarquant. Si j'y allais pas ? Tu crois que c'est grave ? qu'il me disait. — Eh bien ! Ça dépend, je lui ai répondu. Combien d'heures tu peux dormir en prison ? Les heures qu'on dort, c'est pas grave ! »

Flora

Il est bizarre, hein ? Ils deviennent tous un peu comme ça ici, au contact des Américains.

Bardamu

C'est le grand écart !

Flora

C'est comme ça aussi, en Afrique ?

Bardamu

Oh ! wouatt !

Il met la main devant sa bouche et lève les yeux au ciel.

Un homme entre, Américain rigoureux. Il s'annonce brièvement.

Docteur Darling !

Docteur Darling

Miss Vera, please ?

Flora

Elle n'est pas là, monsieur.

Marcel

Mais, elle va venir, hein ?

Darling

Je voudrais voir surtout Mrs. Gaige.

Marcel

Elle est en bas en train de danser.

Darling

C'est pour lui parler en personne ; mais j'aurais voulu voir d'abord Miss Vera, car c'est une commission assez pénible que je dois lui faire. Peut-être êtes-vous son amie ?

Bardamu, l'interrompant.

Attendez, attendez, monsieur. Je crois que je sais ce que c'est. J'ai la même commission à faire ; c'est pour la mort du Docteur Gaige ?

Darling

Ah ! Vous êtes le Docteur Bardamu ? Bonjour, monsieur !

Bardamu

Tout juste ! Tout juste, mon cher confrère.

Flora, très étonnée.

Mais vous ne m'avez pas dit qu'il était mort !

Marcel

Attendez, je vais lui dire doucement, moi.

Flora

Non, non, reste ici, toi.

Bardamu

Je suis passé à la Fondation Barell tout à l'heure, et on m'a dit que Mrs. Gaige était ici.

Darling

Ma secrétaire m'a, en effet, dit qu'elle vous avait envoyé au Théâtre. Alors, nous allons l'attendre, si vous voulez.

Flora

Oh ! La pauvre chérie !

Darling

Voyons, racontez-moi comment ça s'est passé. Je n'ai encore reçu qu'un télégramme, il y a trois semaines, une petite lettre du Gouverneur général, ainsi qu'une lettre de M. Clapot.

Téléphone. Bardamu et Darling se parlent dans un coin.

Flora, au téléphone.

Mais oui... Ah... C'est Blum ! Comment ça va ?... Hein... Moi... *(Joyeuse.)* Si, moi, mais, voyons, je n'en ai jamais fait. Oh ! mais si ça a son importance... Mon Dieu, je ne sais pas, moi... que vous dire... Mais évidemment oui, ça m'arrange ! Ah ! écoutez ! vous êtes tout à fait gentil, mais vous me gênez beaucoup. Enfin, je veux bien essayer.

Quoi ? Oh ! j'en reviens pas, vous savez. Eh bien ! écoutez, le sort en est jeté. A tout de suite. (*Elle raccroche ; elle est extrêmement agitée.*) Eh bien ! celle-là, mes amis, par exemple, elle est forte. Vous savez, Blum, le gros petit Blum des Blagwill Folies, le manager, vous savez ce qu'il me demande ? Je l'ai vu deux fois chez Vera. (*Les autres regardent et ne comprennent pas.*) Eh bien, mes amis, il me demande si je ne veux pas jouer un rôle de Française avec un Chinois dans la revue !

Bardamu

Vous avez accepté ?

Flora

Écoutez, je vais essayer, mais j'ai jamais fait de théâtre, moi.

Bardamu

Oh ! Vous savez, il suffit de parler un peu plus fort !

Marcel

Et s'il y a un rôle de Français avec une négresse, moi, je suis toujours là aussi, hein !

Flora s'habille fébrilement.

Bardamu

Vous ne m'aimez plus ?

Flora

Oh ! si ! (*Elle l'embrasse.*) Oh ! Que je suis contente ! (*Soudain.*) Oh !... Mais... Et le mort ?

Bardamu

Ne vous en occupez pas... On arrangera ça...

Flora

Eh bien ! Vous l'embrasserez pour moi. Oh ! la pauvre chérie ! Enfin...

Elle s'en va.

Bardamu

Et allez donc !... Enfin, vous avez reçu ses cantines, ses cahiers d'observations, ses instruments. Il a dû y en avoir beaucoup de volés, hein ? Il y a si peu de choses en Afrique... Ils manquent de tout là-bas.

Darling

Oui, oui.

Ils restent tous les deux ensemble sans parler un moment.

Darling

Enfin, il ne reste plus qu'à avertir sa femme.

Bardamu

Mon Dieu, moi, vous savez, j'y tiens pas beaucoup. Elle ne me connaît pas. Vous la connaissez, vous ?

Darling

Oui, un peu, très peu.

Bardamu

Elle a l'air plein d'entrain et d'ambition, cette petite femme-là. Je ne sais pas si cela lui fera de la peine, mais enfin... La vérité dans ce monde, hein, c'est la mort ! La vie, c'est une ivresse, un mensonge. C'est délicat et bien indispensable. On ment comme on respire. Si on ne lui disait rien ?

Darling

Mais, vous n'y songez pas, et puis il faut que je fasse un rapport sur ce décès. Il faisait partie de l'Association médicale américaine et je dois une communication au Président. Vous l'avez soigné, n'est-ce pas ? Vous avez dû recueillir sur son cas une excellente observation. Ah ! Et puis, il était assuré sur la vie. Nous l'avions assuré pour cinquante mille dollars.

Bardamu

Ah ! Ah ! Oh ! Oh ! C'est un mort riche, un mort américain. Ah ! Tenez, ça me gêne beaucoup moins pour lui dire, moi, qu'elle est

veuve. Et puis, dites donc, il faut faire faire une analyse du sang d'un petit nègre que j'ai amené ici et qu'il avait dans ses bagages. Ça ne servira pas à grand'chose, mais enfin puisqu'il est là.

Darling

Ah ! Vous avez amené un petit nègre ? Mais Gaige est mort de fièvre jaune, n'est-ce pas, Clapot me l'a écrit !

Bardamu

Oh !... Figurez-vous que je n'en suis pas sûr du tout.

Darling

Mais vous étiez là, voyons, il n'y avait pas eu d'autres cas dans la région avant ?... Après ?... Il venait d'une colonie anglaise ; est-ce qu'elle était déclarée en quarantaine cette colonie-là ?

Bardamu

Oh ! Tout ça, vous savez, de loin, comme ça, ça paraît bien clair, mais de près, c'est un peu comme tout : on voit pas très bien.

Darling

Vous n'avez pas fait d'autopsie ?

Bardamu

Non !

Darling

Comment ! Comment ! Un cas isolé comme ça, pas d'autopsie ! Mais voyons... C'était indispensable !...

Bardamu

Eh bien ! Oui... J'ai oublié !

Darling

Oh ! ça ! Par exemple, oublié ! Vous êtes extraordinaire. On ne le croirait jamais à la Fondation Barell, et à votre Comité non plus, d'ailleurs !

Bardamu

Ah ! Je l'aurais fait, on l'aurait tout de même contesté. Peste, fièvre jaune, pneumonie, quand on l'a pas soi-même, ça n'est jamais très net...

Darling

Enfin ! Quand même pas à ce point-là ! Vous êtes passé à côté d'une bien belle observation, et des plus intéressantes. Les faits restent quand même les faits !

Bardamu

Hi ! Hi ! Vous en êtes encore là ! Tenez, ce ne sont pas ceux qui viennent de loin qui mentent le plus. Ce sont ceux qui les écoutent à partir de cinq cents kilomètres. On croit ce qu'on veut !...

Darling

Je n'ai ni d'observation à vous faire, mon cher confrère, ni d'ordre à vous donner, ni de reproche à vous adresser ; mais enfin, je suis certain que les remarques que je vous ai faites vous seront faites à Genève.

Bardamu

Oh ! J'en suis sûr aussi. Pour la recherche de la vérité, voyez-vous, il y a une tradition internationale des plus sévères d'ailleurs ; mais c'est sur la vérité même qu'on n'est jamais d'accord. Elle a un mètre vingt-cinq en Bragamance, un mètre soixante-quinze à New-York ; elle aura peut-être deux mètres à Genève et ça a l'air tout de même d'être du même mètre dont on s'est servi.

Darling

Je vous comprends difficilement; vous n'êtes pas scientifique.

Bardamu

Attendez, on téléphone. (*Il répond :*) Yes ! Yes ! Il y a une situation à se faire ici, qui ne demande rien à personne. (*Il raccroche.*) Tenez, puisque vous y tenez, je vais vous raconter ce qui s'est passé. Il est mort, le Docteur Gaige, un dimanche, dans la nuit, dans un endroit où

il y avait des feuilles et des moustiques. Je ne sais pas s'il y avait plus de feuilles que de moustiques. Il a filé en asphyxie, il m'a semblé, à moi, en pneumonie. Clapot, pour lui, c'est de la fièvre jaune, raide comme balle. Un petit major était mort à cinq jours de là dans la brousse, d'autre chose, paraît-il. Il y avait Pistil qui était saoul, Clapot qui était furieux, Tandernot qui était inquiet et tout le monde qui avait chaud, et le nègre qu'on engueulait. Vous avez votre idée, maintenant, hein ? Pour moi, je vais vous dire ce que vous allez faire : Vous allez écrire à la Société des Nations qu'on me balance parce que vous la subventionnez, la Société des Nations, et que vous n'êtes pas anglo-saxon pour des prunes.

Darling

Je ferai ce que je dois faire, Docteur Bardamu !

Bardamu

Quant à ça, voyez-vous, on se trompe pas. C'est ce qu'il y a de plus sûr ; quand il est question d'une vacherie, c'est bien plus facile à diagnostiquer qu'un microbe. C'est une vieille science, celle-là, bien connue. Et puis, après tout, j'ai assez voyagé comme ça. Je vais m'acheter à Bois-Colombes une petite clientèle. Vous connaissez Bois-Colombes ?

Darling

Non, mais quel rapport ?

Bardamu

Vous pensez lentement. Vous connaissez les muscles de la loge antérieure de la cuisse ?

Darling

Oui !

Bardamu

Eh bien, vous savez, en bas, il y a tout ce qu'il faut, c'est pas traité comme du Rembrandt, cette anatomie-là. On devrait faire des cours

ici. Moi, je serais professeur !

Darling, coupant.

Enfin, voulez-vous être assez aimable pour vous charger de cette commission auprès de madame Gage, puisque vous avez vu son mari au dernier moment... et puis, alors, nous vous attendons cet après-midi à la Fondation.

Bardamu

C'est ça ! C'est ça. Ah ! Dites donc, c'est cinquante mille dollars, hein ?

Darling

Oui, oui, cinquante mille.

Le téléphone.

Bardamu

Je vais apprendre l'anglais. (*Il se met au téléphone.*) Yes, yes, no, no, she is there, come on !

Une femme est entrée, trente ans, très jolie. Elle le regarde faire sans trop d'étonnement. Elle est très Américaine, très élégante. Il la voit.

Bardamu, à lui-même.

Tiens, en voilà une autre. Ah ! bien, elle va peut-être se déshabiller. You want Miss Vera ?

Vera, c'est elle.

Yes, sir.

Bardamu

Eh bien, alors, asseyez-vous donc là à côté de moi. On va attendre ensemble. Ou plutôt là sur son bureau, là, asseyez-vous en plein dessus, ça la fera venir et puis, moi, j'en perdrai pas la vue. (*Il voit ses jambes.*) Vous parlez français, au moins, hein ?

Vera

Oui.

Bardamu

Ah ! J'aime mieux ça, parce que mon anglais, voyez-vous, je suis en train de le perfectionner au téléphone. Si vous attendez un petit instant, je sens que ça va devenir quelque chose de très bien. Mais jusqu'à présent, c'était encore celui des lycées français. J'en suis resté à Macaulay, l'histoire de l'Angleterre, le débarquement de Monmouth. Je garde le téléphone, parce qu'il va certainement sonner et il faut que je sois là et je ne veux pas perdre une minute. Ah ! Le débarquement de Monmouth, je vous le disais, c'est un petit morceau épatant. (*Il s'anime.*) Il est là, Monmouth, il débarque sur un petit coin perdu de la côte anglaise. Il vient de débarquer. Ses partisans ne sont ni très sûrs, ni très nombreux, il n'a pas beaucoup d'argent. Il fait un petit temps d'enterrement. Il a d'énormes ambitions. Un petit temps anglais, qu'il fait ; un petit temps de cimetière convenable. Je le vois d'ici. (*Le téléphone sonne.*) Allo ! Allo ! oui, oui. Elle va venir. She is there : she is coming. (*Il raccroche, il mime à présent la scène, de long en large.*) Il n'a pas beaucoup de partisans, mais il a beaucoup d'ennemis et ces ennemis, madame, ce sont des ennemis anglais, et des ennemis anglais, ça compte. Il est vrai qu'il est Anglais aussi. Alors, vous allez voir ce que vous allez voir. Eh bien ! Dans ce petit morceau de Macaulay, c'est comme ça au débarquement, rien qu'à le voir débarquer, on se rend compte qu'il est foutu et que ce qu'il a devant lui, ça tiendra aussi longtemps que la civilisation actuelle, c'est la vacherie anglaise. Enlevez ça à l'Europe et tout s'écroule, et l'Amérique avec et je vous le dis en bon français. Ça (*il va au téléphone*) c'est de la politique, j'ai mes idées, mais vous n'êtes peut-être pas venue pour voter, alors ça ne va pas vous servir à grand'chose. Moi, j'attends Mrs. Gaige. Elle travaille là et elle a des jambes inoubliables, vous pourrez le lui dire de ma part. (*Il écoute près de la porte.*) C'est vivant ce petit air-là. (*Vera le regarde comme*

une femme qui a la grande habitude des hommes.) Ah, mais, c'est vrai, j'ai oublié de vous dire, je l'ai si souvent dit depuis une heure que je ne trouve plus ça nécessaire, je m'appelle Bardamu, le Docteur Bardamu, épidémiologiste et diplomate, voilà mes passeports (*il lui donne son passeport*), un beau passeport, un diplomatique ; c'est la Société des Nations qui donne ça, c'est gratuit. Et puis, voilà ma photo il y a un an, quand j'avais trente-deux ans ; je n'en ferai jamais refaire une autre, c'est fini, plus jamais. Quand j'aurai cent ans, j'ajouterai une belle barbe, c'est décidé, une belle barbe blanche.

Vera

Vous êtes médecin ?

Bardamu

Mais oui, mais oui ; vous êtes malade ?

Vera

Non, non !

Marcel entre.

Marcel

Miss Vera n'est pas là ?

Vera

Si, si, c'est moi.

BARDAMU

Ah ! C'est vous ! Ah ! bien, vous en avez des amis !

Vera

Vous savez, je ne viens ici qu'à l'heure du lunch et le soir pour les représentations. Je travaille chez moi, les gens téléphonent trop ici.

Bardamu

Oh ! moi, je commence à m'y faire, je commence à m'y faire ; c'est vivant. Mais vous avez un bureau encore ailleurs ?

Vera

Mais oui, il faut bien que je travaille quelque part.

Bardamu

Moi, je parie que vous vous êtes fait photographier à votre bureau ?

Vera

Mais oui, pour la publicité.

Bardamu

Eh bien, je ne connais rien de plus agaçant que ces photos-là. Croyez-vous que c'est brillant, un être en train d'écrire ? Avez-vous vu le maître Daradada à sa table de travail, sur son dernier roman ? On le voit, Daradada, en cul-de-jatte, prose en main, immobile sur son siège pour les cent mille lecteurs qu'il espère. Montrez-moi ma femme de ménage en train de me barboter mon sucre ; ça c'est moins prétentieux, ça, ça existe ça, ça sert à quelque chose ; mais Daradada remplissant ses colonnes, nom de Dieu, quelle faiblesse, quel amour du vide ! S'il y avait encore que le maître Daradada, à se faire photographier. Lui, au moins, on le sait, il est abruti par les livres, il n'a jamais connu que ça ; mais tout le monde s'en mêle. Vérembois, le grand industriel, sourcils froncés, l'organisateur du cartel des pantoufles, ne se fera pas photographier autrement qu'à son bureau de ministre, avec une gueule à la Shakespeare-Turgot, organisateur et poète à la fois, au lieu de se faire photographier avec des poches qui débordent grand comme ça de chaque côté. Ça, au moins, ça aurait un sens. Si j'étais à votre place, je me ferais photographier, puisque vous dirigez cet établissement, entourée de vingt demoiselles choisies parmi les plus gracieuses et les plus musclées, mais jamais à un bureau. D'abord, c'est dégoûtant d'écrire, c'est une sécrétion. Est-ce qu'on se fait photographier en train de faire quelque chose ?

Marcel, qui veut parler à Vera.

Miss Vera, je voudrais vous dire quelque chose ?

Vera, prenant Bardamu par la main.

Tenez, monsieur, voulez-vous être assez gentil pour m'attendre dans ce petit salon qui est là, un petit moment. Je vais expédier cette petite entrevue, et puis, je vais vous entendre encore, vous êtes bien gentil !

Bardamu

Là ! (*Il ouvre encore la porte derrière lui.*) Faites attention au téléphone !

Vera

Je vous attendrai !

Marcel

Ah ! Miss Vera. (*Parlant bas.*) Miss Vera, j'ai vu le juge Maugerty. Il a vu le Procureur. Il est venu me voir chez moi. Max a filé par le Canada à six heures du matin ; la police était chez nous à huit heures. On m'a demandé ce que je faisais ; je leur ai dit que Max était parti à midi par le « Youpinium ». Je dis ça à tout le monde ; je ne sais pas si ça prendra !

Vera, hâtive, inquiète.

Oui, enfin, Maugerty, qu'a-t-il dit ?

Marcel

Il m'a dit qu'il ne pouvait pas grand'chose avant un mois d'ici, que les démocrates le surveillaient et qu'il fallait s'attendre à une descente d'un moment à l'autre, surtout dans la matinée.

Vera

Oh ! Je vois ce que c'est ; il nous a donnés... tout simplement...

Marcel

Eh bien, vous savez, ils ont pris un canot entier au large de l'Île du sable, un canot qui était plein de chose à fumer. Enfin, Max il est parti, toujours est-il qu'il ne savait pas trop comment il va faire parce qu'il est insoumis, hein ! il va se débrouiller au Canada. Moi, je vais reprendre sa boutique en attendant, à moins que la police ne la ferme, ce qui est encore possible.

Vera

Il n'y a plus rien dans la cave ?

Marcel

Oh ! Il y avait encore quatre bouteilles de Pernod quand la police est venue, et puis deux cents de bière ; vous parlez d'un commerce !

Vera

Oui, enfin si je comprends bien, Maugerty nous a donnés au procureur en prévision des élections ; il ne veut plus rien faire ; il va me faire coffrer ; il a touché assez d'argent comme ça. Les agents des toxiques le soupçonnaient, mais il a dû s'arranger avec eux... Ah ! ma petite Vera, il faut sortir de là !

Marcel

Oui, je crois qu'il vaudrait mieux s'en aller. Moi, je n'ai pas besoin, je n'ai jamais été vu ; mais vous, hein !... Mais faites attention. Pour moi, ils vont vous filer jusqu'au moment de votre embarquement, et puis là...

Vera

Oui. (*Elle songe.*) J'aime pas ça. (*Elle lui met dans la main un paquet de dollars.*) Voilà. Eh bien ! Allez la retrouver en bas, gardez-la un moment en bas, hein ? Parfait. Là ! Et puis, dites donc, écrivez-moi donc à l'American Express, à Paris, hein, à Rodriguez, retenez bien le nom, hein ! Rodriguez. Allez, filez, mon vieux !...

Marcel

C'est ça !

Vera va rouvrir à Bardamu.

Bardamu

Eh bien ! On n'était pas trop mal.

Vera

Vous êtes marié ?

Bardamu

Non, Madame.

Vera

Voulez-vous vous marier ?

Bardamu

Avec vous, madame ?

Vera

Oui, avec moi.

Bardamu

Ah bien ! C'est entendu !

Vera, *un peu étonnée.*

Bien, vous êtes simple, vous, vous ne réfléchissez pas longtemps !

Bardamu

Je vais vous dire ; j'ai écouté derrière la porte ; alors je suis moins surpris !

Vera

Ah ! Je vous félicite ! Vous vous y mettez vite ; c'est du chantage, ça, mon vieux !

Bardamu

Non, c'est de l'amour ; j'aime les Américaines ; vous êtes belle, vous avez du muscle, vous dansez, hein ?

Vera

Oui.

Bardamu

Parce que moi, voyez-vous, je ne sais qu'une danse, c'est la valse. Ce sont des mouvements compliqués qu'on m'a appris quand j'étais jeune. J'avais un professeur au lycée, un professeur de maintien et d'élégance française. Il s'appelait M. Griot. M. Griot il n'a jamais pu retenir mon nom ! Il m'appelait toujours Bardamou. Comme on divisait les mouvements tout seuls, pour apprendre (*il montre :*) un,

deux, trois, alors, je les savais bien et il me disait toujours : « Monsieur Bardamu, en avant » et je me lançais comme ça, là, un, deux, trois. Par exemple, au lycée, il n'y avait pas de dames, alors nous dansions jamais ensemble, ça fait que je n'ai jamais su danser à deux. Mais je me demande si ça ne fait pas plus d'effet quand on danse tout seul. Regardez, là, hein ?

Il essaie, un, deux, trois.

Vera

Eh bien, on verra ça !

Bardamu

Enfin, vous êtes pour moi la femme idéale. Vous avez aussi cette forte vacherie anglo-saxonne, qui va bien aux femmes quand elles sont jolies. Moi, j'en ai assez vu des latines. Elles aiment trop les hommes, et les latins, d'ailleurs, ils ne pensent qu'à faire l'amour. Quand il y en a un qui n'y pense pas, il devient dictateur, c'est forcé. Vivent les Américaines qui méprisent les hommes ! Moi, ça ne me gêne pas. Et ce qu'il y a de frappant, c'est que c'est grâce à la photographie !

Vera

Oui, et puis aussi au passeport. Une fois madame Bardamu, la police américaine sera moins curieuse et elle aimera mieux me voir partir que rester.

Bardamu

Hi ! Hi ! ça devient drôle, c'est le cinéma qui continue. Ah ! Mais à propos, vous savez que j'ai un petit enfant nègre ?

Vera

.....

Bardamu

Ah ! Oui ! Oh ! C'est un ami que je ne laisserais pas à New-York pour un empire. J'y tiens beaucoup : il a peut-être la fièvre jaune, ce qui est un charme de plus.

Vera

C'est le petit noir que j'ai vu en bas chez le gardien ?

Bardamu

C'est ça, oui ; il est beau, hein ? C'est un Diabadoulo authentique !

Vera

Je suis moins emballée que vous.

Bardamu

Oh ! Il ne vous gênera pas beaucoup. Nous ne resterons pas longtemps ensemble.

Vera

Oh ! Non, évidemment, on divorcera plus tard.

Bardamu

C'est ça !

Vera

Et puis, en attendant, je vous aiderai !

Bardamu

Ah ! bien ! ça tombe bien. Il faut que je m'achète une petite clientèle à Bois-Colombes et je me demandais comment j'allais m'y prendre. J'étais un type dans le genre de Monmouth, mais vous, vous êtes ma partisane, et comme il me faut dans les vingt mille francs français (*il la regarde*), sept cents dollars, quoi, ah ! puis, je vous les rendrai, je vous les rendrai, moi, Monmouth, il devait dire ça aussi, hein ?

Vera

On dirait que vous avez fait ça souvent ?

Bardamu

Et vous ?

Vera

Encore plus souvent !

Bardamu

Eh bien ! et la dignité du travail, alors ?

Vera

C'est un bon point de départ !

Bardamu

C'est ce que je pense aussi, comme Monmouth.

Vera, qui écrit.

Ah bien ! Voilà un petit mot pour la petite Gaige. Je ne veux pas la revoir, c'est inutile ; nous allons nous marier à Washington. (*Elle réfléchit.*) Ah ! non, pas à Washington : à Chicago.

Bardamu

Oh ! Pendant qu'on y est, hein...

Vera

Je veux lui dire qu'elle peut reprendre le Théâtre ; elle en meurt d'envie. Wolworth a déjà la moitié des actions, il lui achètera l'autre moitié ; ils se disputeront dans six mois ; ils divorceront et je reprendrai peut-être tout ça.

Bardamu

Mais, vous savez, j'ai une petite commission à lui faire, moi.

Vera

C'est important ?

Bardamu

Son mari est mort en Afrique !

Vera

Ah ! C'était un bien gentil garçon, si calme, si doux. Alors, vous avez une commission à lui faire de sa part, hein ?

Bardamu

Non, non, je veux lui dire qu'il est mort, c'est tout, et puis le plus gentiment possible. Ah ! puis, d'ailleurs, il lui laisse cinquante mille dollars, de l'assurance.

Vera

Eh bien, l'assurance la prévientra bien. Elle fera ça mieux que vous : elle lui fera ça par chèque. Allons-nous-en.

Bardamu

Ah ! Mais c'est vrai, nous sommes mariés. Ah ! Mais vous savez, je ne suis pas assuré, moi. Et puis, je ne connais pas Chicago. Est-ce qu'il y a un Consulat de France ? Vous avez le petit truc du téléphone ? *(Il regarde le livre.)* Oh ! Comme il y en a des téléphones en Amérique ! Attendez que je regarde Chicago. Chicago, consulat, consulat, consulat, con... consulat, consulat général de France. Oh ! C'est un consulat général de France. Eh bien, vous savez, c'est un Français qui a découvert l'emplacement de Chicago. Il s'appelait Cavelier de la Salle, un Normand, il a une rue à Saint-Germain. Eh bien, je suis un type du genre du Cavelier de la Salle, je vais à Chicago et j'irai à Saint-Germain. Oh ! c'est pas n'importe qui que vous vous mariez avec. Ah mais ! dites donc, il y avait aussi une petite Française, qui était l'amie de Mrs. Gaige.

Vera

Ah ! Oui, Flora !

Bardamu

Eh bien ! Elle est partie aussi dans un autre théâtre, on lui a téléphoné pour faire la Française avec un Chinois.

Ils s'en vont et en partant ils parlent.

Bien, vous savez, elle voulait se marier avec moi, aussi !

Quand ils sont partis, le téléphone sonne... sonne... puis silence.

Mrs. Gaige entre en scène, une robe à la main quelle va coudre, sur le sofa. Un instant se passe ainsi dans le silence, et le rideau tombe lentement.

ACTE TROISIÈME

Les personnages

M. Yudenzweck, Directeur du Service des Compromis à la Société des Nations, Juif, quarante-cinq ans.

M. Mosaic, Directeur des Affaires Transitoires, Juif, même âge.

M. Moïse, Directeur du Service des Indiscrétions ; Juif, même âge.

Le Colonel Cravach, militaire hongrois ; magyar, très fantaisie.

Un Militaire, genre Bonaparte à Brienne, mais très vieux, cheveux blancs, Bonaparte qui n'a pas réussi.

Le Président van den Prick, un gros Monsieur, quarante ans, genre gros Hollandais officiel.

Le Délégué de la République Tchouco-maco-bromo-crovène, Balkanique officiel, quarante ans.

Quelques militaires fantaisie.

Le Professeur Ventrenord, Français, barbu, genre député centre et bruyant.

L'Idéaliste Scandinave à cheveux longs.

Un Délégué Saxon, cheveux rouges ; long, très britannique-1900.

Quelques autres officiels.

Bardamu.

Deux garçons de bureau.

Miss Broum, la secrétaire de Yudenzweck, trente-cinq ans, sèche, sévèrement aimable.

Des Dactylos.

Des voix dans la coulisse.

A LA SOCIÉTÉ DES NATIONS

La scène est vide et plongée dans une demi-obscurité, où elle demeure pendant presque tout l'acte, sauf un faisceau lumineux sur les personnages qui entreront et sortiront. Des cintres tombent des rideaux noirs qui forment le fond et les côtés de la scène. Le rideau côté gauche est un peu oblique, d'avant en arrière et du dehors en dedans. Il est découpé de haut en bas en trois endroits, qui sont les sorties qui communiquent avec les salles des différents comités : diplomatique, sanitaire et du désarmement, de la Société des Nations, d'où parviennent des bruits divers de voix, de rumeurs, quand l'acte commence. Ces bruits, ces voix, ces appels durent pendant tout l'acte, d'une manière intermittente et pendant une minute entière, ces bruits durent avant que personne n'entre en scène, quand le rideau s'est levé. Sur la scène, à droite, une table-bureau occupe un côté ; c'est un bureau long, très long, disposé d'avant en arrière, fuyant de forme d'avant en arrière. Un fauteuil auprès et derrière ce bureau, vide pour le moment, dans lequel viendra, s'asseoir une secrétaire, Miss Broum. En avant du bureau, trois énormes fauteuils, côte à côte. La scène est vide, nous le rappelons presque obscure ; des raies verticales de lumière indiquent, à gauche, les trois ouvertures du rideau, où fonctionnent les commissions et par lesquelles vont passer différents personnages. Les voix qui parviennent de ce côté ont des accents étrangers divers :

Des voix

Allons, messieurs, voyons... résumons-nous... C'est vite dit... Puis-je demander à l'honorable délégué de la Franconie si son rapport est prêt ?...

Autre voix

Pas encore, monsieur le Président !

Première voix

Quand nous le donnerez-vous ? A Noël... C'est long.

Autre voix

Eh ! Il doit être traduit en cinquante-trois langues, et nous ne possédons que deux cent vingt-deux traducteurs, vous le savez, monsieur le Président.

Autre voix.

Ah ! Ah ! et j'attends mon rapport de neuf cent quatre-vingt-quatorze pages, sans compter les gravures, depuis la Trinité ; c'est du beau travail.

Murmures

Ah ! Ah !

Une voix

Je vais demander à notre collègue, l'honorable délégué de Bataclan, si les lacets de souliers figurent au Protocole parmi les articles dont la fabrication est interdite en temps de guerre.

Des voix

Morphine ! Morphine !

Une voix

Messieurs, ces insinuations sont intolérables ! Mon gouvernement ne peut pas être soupçonné de protéger l'importation et l'exportation de morphine sur l'étendue de son territoire. Il n'y a, et c'est un fait bien connu, que les peuples qui fabriquent des seringues qui ont besoin de morphine !

Des voix

Ah ! Ah ! Oh ! (*Rires.*)

Une voix

Messieurs, pour résumer, je vous confirme ce fait que des décès dans la plupart des pays sont enregistrés à l'heure actuelle n'importe comment ! Voilà, messieurs, la vérité. Actuellement, on peut admettre en fait qu'il est impossible de savoir si un mort qu'on appellera à Toronto, au Canada, mort de migraine, ne serait pas enregistré à Copenhague, le même mort, m'entendez-vous, messieurs, décédé de la danse de Saint-Guy. Cette situation n'est-elle pas intolérable ? Ne nous devons-nous pas, messieurs, d'entreprendre courageusement la réforme d'une telle anomalie internationale qui...

Des voix

Bravo ! Bravo !

La voix

Qui est un obstacle permanent, dis-je, à l'établissement d'une confiance mondiale entre les différents pays, confiance sans laquelle il ne saurait y avoir de paix durable, la confiance dans la déclaration des décès !

Des voix

Bravo ! Bravo !

Une voix

Je vous ai fait préparer et fait traduire en vingt-huit langues un petit rapport sur cette question, que nous soumettrons, si vous le voulez bien, à un Comité d'experts que nous nommerons lors de notre prochaine session, à Madrid, en janvier 1926, et d'ici là, je serai enchanté de recueillir l'avis des membres de notre Comité.

L'orateur passe la figure à travers le rideau et appelle :

Mon rapport, s'il vous plaît !

Une voix, répondant.

Le voilà, monsieur, le voilà !

Traversent alors la scène, poussant des petits chariots, une série de larbins. Ces chariots sont absolument bondés et au delà, de

papier, en liasses ; au fur et à mesure qu'ils parviennent de l'autre côté, on entend, crescendo :

Des voix

Ah ! Ah ! Ah !

Et des bravos crépitent, puis s'éteignent.

Une voix

C'est entendu, monsieur le Président, je demande la traduction et la distribution de tous ces documents.

Autre voix

C'est entendu !

Encore des bravos. A ce moment par un interstice du rideau passe un militaire vêtu en magyar de fantaisie, hongrois, du genre le plus guerrier, large sabre pendant et brinquebalant, éperons infinis. Il traverse doucement la scène et va vers le bureau. Pendant qu'il fait le tour du bureau, furetant, des bruits de voix continuent à se faire entendre.

Une voix

Au nom de mon Gouvernement, je suis chargé, messieurs, de demander à notre Commission qu'elle intervienne d'une manière aussi formelle que judicieuse, que diplomatique, dans les différends qui divisent en ce moment la troisième Commission d'experts de la quatrième sous-commission du Comité permanent pour l'étude des cerfs-volants au point de vue de la défense des sémaphores en cas de mobilisation. Je vous ferai l'historique de ce litige...

Des voix

Ah ! Ah !

Première voix

C'était bien avant la guerre...

Des voix

Laquelle ?

Première voix

L'avant-dernière, messieurs...

Des voix

Laquelle ? Oh ! Ah !

Confusion.

Le militaire hongrois, colonel de fantaisie, fait toujours le tour du bureau. Pendant ce temps, une dame entre : elle est laide, britannique, cheveux gris, lunettes. Elle s'assoit au bureau, et attend sérieusement qu'il ait fini.

Le colonel, l'apercevant.

Ah ! Miss Broum, je suis enchanté de vous voir. M. Yuden zweck viendra-t-il aujourd'hui ?

Miss Broum

Mais, oui, mais oui ; tout à l'heure ; je l'attends.

Le colonel

Ah ! J'en suis bien content. Imaginez que j'étais à la Commission du Désarmement.

Il est interrompu par des voix très fortes.

Les voix

Mais, voyons, messieurs, c'est impossible ; jamais mon Gouvernement ne consentira à pareil arrangement. (*Cette phrase revient plusieurs fois.*) Nous sommes parvenus aux extrêmes limites de toutes les concessions. Je propose le renvoi devant la cinquième sous-commission des compromis techniques de la quatrième commission des affaires litigieuses, à charge par cette commission de faire appel ensuite aux experts de son choix et de nous soumettre enfin ses propositions lors de la réunion de la troisième sous-commission du huitième comité qui doit se réunir à Bangkok préalablement au deuxième congrès pour l'avancement des affaires compromises.

Autre voix

J'approuve entièrement cette procédure ; elle est tout à fait sage.

Autres voix

Bravo ! Bravo !

Autre voix

Messieurs, je crois donc que tout le monde est d'accord.
Traduction, et l'ordre du jour !

Le colonel hongrois, à Miss Broum.

Ce cher Directeur du Service des Compromis n'est pas malade, au moins ?

Miss Broum

Oh ! Non, Colonel. Mais peut-être puis-je l'avertir du désir que vous avez de lui parler ?

Le colonel

C'est une affaire... Une petite affaire assez personnelle. C'était son avis d'ami que je voulais demander... au sujet du change. Oui, vous savez qu'il excelle dans ces questions. Celle-ci est un peu personnelle, évidemment ; mais nous sommes assez liés, je crois, pour qu'il ne s'en formalise pas. Imaginez, Miss Broum, que je n'en peux plus dormir ! J'ai touché hier le petit chèque de mon indemnité mensuelle... Écoutez-moi bien : je la touche en bardinars, notre monnaie nationale. Je touche vingt-trois bardinars par jour. Je touche ensuite soixante-trois francs suisses quand je suis à la Société des Nations, à titre d'indemnité essentielle. Mais, ma petite amie est à Paris, et naturellement je l'aide en francs français. Mais, j'ai un fils, et mon fils me demande des bardinars pour payer sa pension à Napoli, où il étudie à l'Université de mandoline. Et je me demande si je dois envoyer des bardinars à Napoli ou garder des francs suisses qui monteront peut-être au change quand je reviendrai ensuite à Londres, ou peut-être dans mon pays à l'automne prochain en petite Tramontane, quand j'irai commander les grandes manoeuvres

d'automne. Car le change baissera alors ; il baisse toujours au moment des manœuvres, et surtout quand je les commande. Je m'en flatte, Miss Broum, mes manœuvres ressemblent à de véritables guerres. Ce sont des manœuvres telles qu'elles doivent être, ce sont des manœuvres tragiques. D'ailleurs, c'est assez facile. Nos populations ne croient pas à la paix. On n'a jamais pu leur faire croire à la paix. On a beau leur dire que nous sommes des soldats de la paix, elles ne le croient pas ; tant pis pour elles, hein ! Mais le change baisse. Ce sont des populations tout à fait ignorantes. Non seulement elles ne croient pas à la paix, mais elles ont grand mal à reconnaître leurs soldats nationaux. Elles les prennent pour les soldats nationaux de l'ennemi. Sans doute, il est vrai qu'elles ont bien des excuses, ces pauvres populations. Il est vrai que notre pauvre peuple a bien souffert depuis bientôt vingt ans, vous savez, Miss Broum. Ainsi moi, je me demande souvent dans quelle armée je passerai général ; cela sera peut-être celle où j'étais jeune lieutenant, ça me ferait plaisir ; j'ai changé déjà quatre fois... non... trois fois de nationalité depuis l'Exposition... la grande... celle de 1900. M. Yudenzweck connaît bien toutes ces petites questions de change, et les grandes aussi. Quel homme ! Quel talent ! Quelle science du compromis. Et les compromis, n'est-ce pas, Miss Broum, c'est la vie des institutions politiques, je parle de celles qui durent. Hi ! Hi ! Hi ! Enfin, si vous le voyez, soyez donc assez gentille pour lui dire que je vais revenir.

Il sort.

Entre un gros monsieur avec une grosse serviette.

Le gros monsieur, à Miss Broum.

Mademoiselle, le Directeur des Compromis n'est pas encore là ? Je suis le professeur van den Prick, de l'Université de Grenade. Je viens pour la discussion sur la nomenclature des décès. *(Plus bas.)* Avez-vous reçu ma petite note pour mes, frais de voyage ?

Miss Broum

Mais oui, monsieur.

Le gros monsieur

On la solde en francs suisses ?

Le colonel hongrois qui l'a entendu revient brusquement.

Le colonel

Mais, oui, monsieur, mais oui, en francs suisses. Rien qu'en francs suisses ! *(Il se présente.)* Colonel Cravach !

Van den Prick.

J'aurais préféré en florins.

Le colonel

Ah ! Oui, en florins !

Ils s'éloignent tous les deux en discutant.

On dit beaucoup de bien de la livre, mais ça n'est pas le dollar. *(Ensemble.)* Ah ! le dollar, le dollar ! Quelle déception !

Des voix

C'est entendu, mais enfin, quoi...

Autre voix

Ah ! mais oui, c'est exact !

Autre voix

Mais les petites puissances grandiront un jour, peut-être aussi. Nous nous devons, messieurs, de voir largement. Les dispositions que nous allons prendre sont proportionnelles à la durée. Nous ne travaillons pas sur mesure ici, nous habillons l'avenir.

Des voix

Bravo ! hi ! hi !

Une voix

Traduction.

Entre temps, un autre militaire s'échappe par une fissure du rideau, il est habillé dans le genre Bonaparte à Brienne, mais vieux,

très vieux, et son habit trahit une certaine détresse pécuniaire. Il tire un petit canon modèle. Il vient tout près de Miss Broum.

Bonaparte, à Miss Broum, *confidentiellement*.

Vous n'avez pas encore reçu de nouvelles de mon petit chèque, Miss Broum ?

Miss Broum

Non !

Bonaparte

Non ! Ah !... Je suis un peu inquiet !

Miss Broum

Oh !

Bonaparte

J'ai avancé cent trente-cinq francs, il y a trois mois, à mon Gouvernement. Depuis, je n'ai plus entendu parler de rien, ni des cent trente-cinq francs ni du Gouvernement.

Miss Broum

Ah ! ça, c'est grave !

Bonaparte

C'est même terrible ! Car, voyez-vous, avec des Gouvernements comme les nôtres, tant que vous leur demandez de l'argent, ça va ! Ça va mal, mais ça va. On vous en envoie, on en envoie mal, mais ça vient tout de même... Seulement, du jour où vous leur en avancez, même un petit peu, c'est fini. C'est plus fort qu'eux. Ils ne peuvent... pas... rendre... On se fâche et c'est encore une révolution! (*Il a l'accent mexicain.*) Je m'en vais, Miss Broum. Je ne suis pas jeune et je devrais savoir qu'on n'avance pas cent trente-cinq francs à mon Gouvernement. C'est trop tentant. Il faut que j'en parle à M. Yudenzweck ; tenez je vous laisse mon petit canon ; c'est le modèle de celui qui garde l'entrée de la Culebra, notre port national. J'aurais voulu en avoir encore un plus petit (*galant*) pour vous l'offrir en

presse-papier. *(Il regarde encore le canon de près, il se relève et le considère.)* Tiens, mais je vais aller demander combien il peut valoir, ce petit canon-là, il est tout acier, vous savez, Miss Broum. Je vais aller voir ça. Il faut que les Suisses aussi veillent à leur indépendance !

Pendant qu'il parle à Miss Broum, passent deux dactylos, jeunes, très court vêtues. Il les regarde qui vont parler un peu ensemble au fond de la scène.

Première dactylo

Tu vas au Désarmement ? Oui ! Moi, je vais chez les Financiers !

Deuxième dactylo

C'est chez les militaires qu'ils sont le mieux.

Miss Broum

Allons, mesdemoiselles, vous savez que le Directeur n'aime pas vous voir bavarder ici.

Elles filent.

Miss Broum, *elle téléphone, la scène est vide.*

Allo ! Oui, c'est Miss Broum... Bonjour, monsieur le Directeur... *(Elle lit sur un petit carnet.)* Les trois Commissions sont en séance... Oui... Ils ont l'air assez tranquilles... Non, ils ne parlent pas encore des résolutions... Ah ! Il faut les empêcher... Bien... Au désarmement, on est plus agité. Il y a déjà un renvoi aux experts à propos des cerfs-volants. A l'Hygiène... pour les causes de décès... Ils ne savent pas encore s'ils vont recommander l'adoption... *(Elle lit avec peine)*... des trois termes suivants, comme similaires : « né mort »... « mort né »... « enfant né pas vivant »... A renvoyer aussi aux experts... Bien, monsieur le Directeur... A la Finance, on discute des plans. Ces messieurs corrigent les épreuves du rapport additionnel sur la proposition faite à la soixante-dix-huitième assemblée quant à la création d'un Office International et populaire pour les

transformations et la disparition imperceptible des dettes. Bien, monsieur le Directeur. *(Elle ferme le téléphone.)*

Un homme avec quelques feuilles en main, sort de la tenture de gauche. Il parle à Miss Broum.

Le délégué

J'entends, Miss Broum, que vous téléphonez à M. Yudenzweck. Je voudrais bien avoir avec lui un petit entretien. *(Il est en redingote, paraît fort agité.)* Je suis le délégué de la République tchouco-macrobromo-crovène, et c'est grave, vous savez, j'ai mon rapport, s'il vous plaît. *(Arrivent et passent des hommes porteurs de papiers. Il les montre.)* Il est là. Il y a là tous les faits ; c'est une trahison ! Une félonie ! C'est le feu dans les Balkans, un feu que cette fois on n'éteindra plus. Il faut que M. Yudenzweck arrange ça, sinon, je ne vous réponds plus de rien !

Miss Broum

Je vais téléphoner à M. Yudenzweck immédiatement.

Le délégué

Vous n'êtes pas sans savoir, mademoiselle, que les Péloponiens entretiennent chez nous depuis quatre ans, des bandes armées qui ravagent nos campagnes ? Les Propitatis... On les appelle. On ne compte plus leurs exactions ! leurs méfaits ! leurs crimes, au mépris de tous les traités d'ailleurs.

Miss Broum

Cela me paraît grave, en effet. Mais... il y a quatre ans, dites-vous ?...

Le délégué

Oui, mademoiselle, il y a quatre ans. Mais nous avons aussi chez eux nos partisans, qui répondaient du tac au tac : une ferme brûlée, trois filles violées, quatre vaches emmenées de chez nous en butin, c'était dans la même semaine : quatre vaches, une ferme, trois filles...

en Péloponie, par nos valeureux partisans ! C'était entendu comme ça. Il n'y avait rien à dire, ça marchait, tout le monde le savait, c'était réglé. Mais savez-vous ce qu'ils ont fait, la semaine dernière, ces immondes ?

Miss Broum

Monsieur Yudenzweck le sait peut-être ?

Le délégué

Eh bien ! Je vais vous le dire, moi, ce qu'ils ont fait, Miss Broum, les Propitatis... Ils ont monté sur notre propre territoire, à Juchuchouto Blurganie, ils ont monté, mademoiselle, *une banque pour le placement des valeurs étrangères !...*

Ils ont trouvé ça plus commode. Je ne sais pas... encore... de quelle manière... je vais présenter la chose au Comité financier, mais il n'est que temps pour M. Yudenzweck d'arranger l'affaire, s'il ne veut pas avoir sur les bras, demain, une guerre dont l'intensité mettra la résistance de cette planète à une rude épreuve ! C'est trop ! A tout à l'heure, Miss Broum. *(Il regarde.)* Tiens, le guichet est ouvert.

Il sourit et va doucement vers le guichet. Le caissier lui fait des petits signes d'amitié ; ils se serrent la main.

Un autre militaire de fantaisie, genre russe, passe à travers la scène et aperçoit le guichet, il y va. Un autre militaire, extrêmement chamarré, s'approche de Miss Broum.

Le militaire

Mon petit chèque, Miss Broum, est-il prêt ?

Miss Broum

Non, pas encore, colonel.

Le colonel

Ah ! N'oubliez pas de faire dire à la comptabilité qu'on ne rogne pas le pourboire que j'ai donné à Amsterdam au porteur. *(Il regarde dans un petit carnet.)* J'avais vingt-cinq malles, c'était dimanche, le

dimanche 23, j'ai dû payer sept fois le tarif normal. Sept fois un florin vingt-cinq, ça fait huit florins soixante-quinze au change !

Miss Broum

Mais certainement.

le colonel

Ça ira, n'est-ce pas ?

Miss Broum

Oh ! certainement.

Le colonel

Je vais aller voir si le change a monté.

Il se dirige vers le guichet. Brouhaha au guichet.

Le caissier

Le bardinar vaut ce matin mille quatre cent vingt-deux, messieurs.

Les militaires, au guichet.

Et le franc français ?

le caissier

Il monte.

un militaire

Et le mark ?

Les militaires

Ah ! Ah !

Des dactylos passent. Le groupe au guichet se désagrège et plusieurs de ces messieurs suivent les dactylos. Puis ils reviennent vers le guichet et repartent vers les dactylos. Un mouvement d'osmose et d'endosmose s'établit du guichet vers les dactylos et des dactylos vers le guichet.

des voix, venant du côté des Commissions.

Chez nous, messieurs, en Roumélie méridionale, c'est le croquemort qui déclare le décès à l'officier d'état civil. Ces statistiques

n'ont donc aucune valeur.

Autres voix

Et les vôtres donc...

Autre voix

Les nôtres, messieurs, sont déclarés par le médecin ; il sait ce qu'il fait.

Des voix

Ah ! Ah !

Les gens de la caisse rigolent. Des papiers passent chargés sur des petites voitures.

Un des militaires, au guichet.

Je vais demander une allocation supplémentaire pour attendre à ce tout petit guichet.

Un autre

Il faut agrandir ce guichet, il est insuffisant. On se blesserait les deux mains avec un guichet comme ça.

Deux garçons de bureau en tunique, passent avec des papiers. L'un d'eux a des pantalons beiges, de ville. Il dit à l'autre :

Le garçon

Quel travail il y a ce matin, mon vieux, j'ai pas eu le temps de changer de pantalon.

Ils passent.

Pendant que tout ce brouhaha a lieu sur la scène, un petit homme, habillé en juif polonais, long cache-poussière noir, petite casquette, lunettes épaisses, nez extrêmement crochu, parapluie, guêtres, se glisse, prudent, très prudent, venant de la salle, le long des loges. Il monte vers la scène, furtif et un peu caché. Il fait signe, avant de monter, à Miss Broum, qui répond à son signe. Enfin, il gravit les escaliers qui vont à la scène. Il est mince, très mince ; souriant, très souriant. Il s'approche enfin de son bureau. Il écoute les bruits ; il

regarde les gens qui vont à la caisse et qui en reviennent. Il regarde les femmes qui passent par là. C'est le directeur du Service des Compromis, Yuden zweck. La scène se vide graduellement.

Yuden zweck, *toute petite voix, mince et agile.*

Que s'est-il passé, Miss Broum, depuis que vous m'avez téléphoné ? Je veux parler d'affaires impersonnelles.

Miss Broum

Rien, monsieur le Directeur. Nombre de délégués sont venus avec leur chèque pour vous demander des renseignements.

Yuden zweck, *lointain*

Ah !... Oui...

Miss Broum

Il y a aussi une affaire tchouco-maco-bromo-crovène.

Yuden zweck

Ils veulent les rendre leurs chèques ?

Miss Broum

Non, monsieur le Directeur, ils voudraient jouer et gagner un petit peu sur le change... A propos de cette affaire tchouco-maco-bromo-crovène, vous savez, il y a eu des incidents de frontières.

Yuden zweck, *sans émotion.*

C'est la seule chose impersonnelle ?

Miss Broum

Oui, monsieur le Directeur, ce n'est pas beaucoup.

Yuden zweck

Les affaires impersonnelles deviennent décidément bien rares. Je finirai par me demander, Miss Broum, si la Révolution Française n'était pas une affaire personnelle. (*Il écoute encore.*) Voyons... Ils font du bruit de ce côté-là...

On entend des voix en anglais.

Une voix

The honorable delegate of Batania assures his colleagues of the Commission that he has not been anywhere else than in Monte-Carlo during the last three years. Therefore does not see very well that he could be made responsible for an incident created during that time on the border of the High Tanganiyka.

Une voix, ordonnant.

Traduction !

La voix du traducteur

Traduction : L'honorable délégué de Batania assure ses collègues de la Commission que n'ayant pas quitté Monte-Carlo pendant les trois dernières années, il ne comprend pas très bien comment il pourrait être rendu responsable d'un incident qui a eu lieu pendant ce temps à la frontière du Haut-Tanganiyka.

Une voix

Eh bien ! Ça va !...

Yudenzweck écoute toujours. Les voix croissent, brouhaha.

Yudenzweck

Ces messieurs des Commissions ont-ils reçu les chèques de la comptabilité ?

Miss Broum

Pas encore tous.

Yudenzweck

Ah ! Il faut nourrir tous les délégués en même temps, Miss Broum. Nous aurons des batailles. Faites venir rapidement le service des chèques.

Miss Broum va chercher dans la coulisse un homme chargé de chèques. Il traverse la scène ; quand il est arrivé derrière le rideau, on entend :

Ah ! Ah !

Et la paix s'installe dans les coulisses et sur la scène.

Yudenzweck, *silence, et puis :*

Je voudrais bien voir le directeur des Affaires transitoires. Voulez-vous, Miss Broum, téléphoner à Mosaïc ?

A peine a-t-il dit ces mots, qu'un autre Juif entre, vêtu également d'un petit cache-poussière, parapluie, lunettes, etc., plus rouge de figure.

Yudenzweck.

Ah ! Bonjour, mon ami, comment va la famille ?

Mosaïc

Mais bien ! Alexandre, bien ! Et la vôtre ?

Yudenzweck

Bien, très bien. Asseyez-vous, mon bon ami, un instant, je vous en prie, prenez place. Ça va, là-haut ?

Mosaïc

Oh ! Vous savez, Alexandre, j'essaie d'arranger un peu les traités ; leur rédaction est d'une raideur navrante, d'une précision qui les rend au plus valables pendant deux ans. J'essaie de donner un peu d'élasticité au nouveau texte, autrement ils vont casser. Je crois que ceux-là dureront bien cinq années, mais il faut compter avec les difficultés... Enfin... je vous parle de mon travail et vous ne parlez jamais du vôtre, Alexandre ; cependant... vous êtes un peu le maître ici... n'est-ce pas ?

Yudenzweck

Oh ! Mosaïc, croyez-vous ?

Mosaïc

Mais si, entre nous.

Yudenzweck, *téléphone.*

Voulez-vous, je vous en prie, me donner le service de l'information... L'information ? Voulez-vous prendre, je vous en prie,

un petit communiqué. (*Il dicte :*) « Le délégué tchouco-maco-bromo-crovène interviewé à la sortie du conseil s'est montré tout à fait satisfait de l'entretien qu'il venait d'avoir avec l'ambassadeur de la Péloponie. L'honorable délégué aura d'ailleurs d'autres entretiens avec ses collègues dans la journée, en vue de conclure un pacte de neutralité transitoire ! »... Non !... Non !... Je vous assure, ça suffit, ne faites pas plus chaud... (*Il raccroche. A Mosaïc :*) Si on ne les arrêta pas, ils feraient des choses vibrantes, qui cassent tout de suite. Je passe mon temps à le leur dire, Mosaïc : Il faut faire des communiqués si anodins que si on les dément on leur donne encore une espèce de force, le démenti devient ainsi une sorte de confirmation.

Mosaïc

Je le disais, Alexandre, avec Simon hier soir encore, que nous ne commettions vraiment pas beaucoup de fautes ici. Et cependant, ne crois-tu pas que nous sommes peut-être un peu nombreux, ne le crois-tu pas, dans cette Maison ?

Yudenzweck

Trop nombreux ? Pourquoi ?

Mosaïc

Ne crains-tu pas, Alexandre, qu'on finisse par nous redouter ? Toi, par exemple, tu fais tant de choses, tu fais les emprunts... tu fais les communiqués...

Yudenzweck

Mais personne ne connaît mon nom, Mosaïc, à deux kilomètres d'ici. On m'ignore, je t'assure...

Mosaïc

Oui, oui, mais les Jésuites non plus, personne ne les connaissait, Alexandre, et vois comment ils ont fini ?

Yudenzweck

Les Jésuites n'avaient pas assez d'argent, Mosaïc ! Voulez-vous, Miss Broum, me demander le Directeur du Service des Indiscrétions, au téléphone. Ah ! cher ami, voulez-vous me faire l'amitié de venir me voir pendant une minute ?... Bien...

Le directeur du Service des Indiscrétions arrive, vêtu comme les deux autres.

Yudenzweck

Prenez la peine de vous asseoir, je vous en prie, Moïse.

Mais un militaire arrive a ce moment par le rideau.

Le colonel hongrois, à Yudenzweck.

Ah ! C'est vous, cher ami : un tout petit conseil, voulez-vous ? J'ai des francs suisses et si je touche mon chèque...

Ils disparaissent tous les deux vers la caisse.

Yudenzweck revient, souriant. On entend des bruits dans les Commissions. On se dispute,.

Yudenzweck, à Miss Broum.

Les chèques ont été portés, Miss Broum ?

Miss Broum

Mais oui.

Yudenzweck

Alors, faites envoyer quelques dactylos, et encore des dossiers.

Yudenzweck se tait. Des dactylos passent, vont vers les Commissions : les bruits s'éteignent.

Yudenzweck, aux deux directeurs.

Ils sont tous les trois assis dans les fauteuils.

Chers amis, hier, entre minuit et une heure du matin, lord Blackenbild, que j'ai rencontré à la sortie du Club, m'a confié qu'il n'était pas absolument impossible qu'un accord intervînt à bref délai entre la République des Blagamores de Sicilies et les Clovaques de la

Boucle de Brame. Je doutai d'abord un peu des assertions de lord Blackenbild, et puis, il me mit au courant de faits qui sont vraiment convaincants. Cet accord, s'il survient, mettra donc un terme à un conflit héréditaire et plusieurs fois séculaire.

Moïse

Ce serait fâcheux !

Yudenzweck

Fâcheux, en effet. (*Au directeur du Service des Indiscrétion si*)
Vous ne saviez rien à ce sujet ?

Moïse

Non, leurs journaux nationaux respectifs parlent bien, depuis un certain temps, de congrès pacifistes, de réceptions enthousiastes de part et d'autre, enfin... du babillage.

Yudenzweck

Évidemment, ce sont des choses qui ne signifient rien. Mais ce que m'a dit lord Blackenbild est cependant tout à fait sérieux.

Mosaïc

Oui, c'est grave.

Moïse

Le rapprochement, selon lui, serait de longue durée ?...

Yudenzweck

C'est une question de pétrole... Les Saxons ont trouvé du pétrole chez les Blagamos. L'évacuation de ce pétrole ne peut se faire que par le fleuve des Brames. Il faut donc, dans l'intérêt du pétrole, que l'hostilité séculaire prenne un terme.

Moïse

Il y a des cas, voyez-vous, Alexandre, où le pétrole procure la paix.

Yudenzweck

C'est rare, et pour une fois, c'est fâcheux.

Mosaïc

Ne pourrait-on pas, pensez-vous, Alexandre, favoriser ce rapprochement ?

Yudenzweck

Hum ! Hum ! Hum ! Voyez-vous, Mosaïc, jusqu'à présent, il était toujours possible d'interrompre les conflits entre ces deux nations-là. Elles étaient pauvres et pour faire la guerre, il leur fallait l'argent des autres. Mais si elles se mettent à avoir de l'argent, alors avec quoi les arrêterons-nous ?

Moïse

Nous pourrions peut-être les faire désarmer toutes les deux ?

Yudenzweck

Ce serait tenter les voisins.

Mosaïc

Nommons une Commission neutre de contrôle et d'arbitrage.

Yudenzweck

Voyons, parlons sérieusement... Allons, je vois que vous n'avez pas d'idée.

Mosaïc

Un pacte entre les deux ?

Yudenzweck, *haussant les épaules.*

Pourquoi pas une alliance ?

A ce moment passe un monsieur Scandinave, à cheveux longs, chargé d'une serviette.

Le Scandinave, *à Yudenzweck.*

Ah ! Je suis heureux de vous rencontrer, mon cher Yudenzweck, je vais justement porter à la Commission du Désarmement un petit plan pour rationaliser la guerre... En voulant la supprimer à toute force, vous savez, et tout d'un coup, c'est folie... ! C'est folie !... J'ai là... un

petit plan raisonnable.

Yudenzweck

Ah ! Ah !

L'idéaliste Scandinave

En deux mots, le voilà. Nous procédons par paliers, au lieu de supprimer la guerre d'un seul coup, nous la rendons sportive. Ce n'est plus la brutalité primitive déchaînée ; nous la maîtrisons, nous lui donnons des règles, et voilà. Tout d'abord, j'organise un conflit : Caglaterre contre Soviétie, août-septembre ; en septembre tout s'arrête, on signe de nouveaux pactes, on réorganise la carte de l'Europe, on répare les dommages, ça n'a pas duré deux mois. L'héroïsme est satisfait. Je disais donc Caglaterre-Soviétie, août-septembre.

En octobre, repos, novembre-décembre, l'hiver, une belle rencontre dans les contrées chaudes, plus de pneumonies, plus de pieds gelés ! Péloponie-Castagniadie contre Ibériques... Vous voyez... Tout se passe sur les bords de la Méditerranée, vous voyez ça d'ici. C'est l'époque rêvée. Pour l'été, une belle coalition, mais entièrement maritime, dans la Baltique ; l'eau est bonne, à température ambiante, pas de danger... jolie bataille navale.

Il s'en va vers la Commission. Passe à ce moment à travers la scène le militaire genre Bonaparte mexicain, très vieux, sans canon. Il passe discrètement et seul et regarde Miss Broum un peu honteux. A ce moment, un vieux monsieur très recourbé sort d'un interstice du rideau et va vers Yudenzweck. Yudenzweck se lève et va vers lui aussi, lui serre les mains.

Yudenzweck

Ça va bien, mon cher Président ?

Le président

Oui, mais je me demande si l'on ne va pas changer l'horaire de mon

train pour Belgrade, à partir du 15 mars, celui que j'avais était bien pratique. Ah ! oui, bien pratique, vous savez : il arrivait à Vienne à 17 heures 15, je n'avais qu'à passer d'un quai sur l'autre.

Yudenzweck

Ah ! oui ! En effet, monsieur le Président. Mais avez-vous eu le temps de penser à notre conversation de l'autre jour sur le plan de mobilisation malvatienne ?

Le président

Oui, oui. Mais, dites-moi, je me demande vraiment si à partir du 15 mars j'aurai encore un train aussi pratique. Qu'en pensez-vous ?

Yudenzweck

Ah ! Oui ! Ah ! Oui !

Le président

C'était un bon train.

Yudenzweck

Ah ! Oui !

Le président

Dites donc, est-ce qu'on ne pourrait pas m'envoyer chercher le nouvel horaire ; il est peut-être paru ?

Arrive sur la scène un monsieur, le ventre en avant.

Yudenzweck

Ah ! Mon cher Ventrenord !

Ventrenord

Ah ! Mon cher Directeur ; la Commission siège déjà ? Je suis un peu en retard. Tenez, vous avez vu Bardamu, hier ?

Yudenzweck

Mais oui, mais oui, je l'ai vu ; mais vous savez, ça n'a pas été brillant, son affaire. Il nous a couverts de ridicule.

Ventrenord

Il est ridicule.

Yudenzweck

Oui, oui, il est ridicule, tout à fait ridicule.

Ventrenord

Et puis, dangereux. Vous savez, Gaige est mort en Bragamance d'une maladie qu'il a contractée chez les Saxons. J'ai le rapport. C'est tout à fait net ! D'ailleurs, la santé publique, dans la colonie saxonne limitrophe est déplorable, rien n'est fait ! C'est entendu, n'est-ce pas ?

Yudenzweck

Mais certainement, mon cher Ventrenord.

Ventrenord disparaît dans la coulisse. Passe un homme extrêmement long et sec, qui s'arrête devant Yudenzweck.

Le nouveau venu

Bonjour, Yudenzweck. (*Accent fortement britannique.*) Vous avez vu Ventrenord ? Ce qu'il dit est inepte. Gaige est mort de maladie contractée dans leur colonie, et pas ailleurs. D'ailleurs, c'est bien connu, ils ne font aucun travail sanitaire, les hommes meurent chez eux comme des mouches. C'est normal et c'est déplorable. Votre Docteur Bardamu, d'ailleurs, était ridicule. C'est un peu sa faute aussi.

Yudenzweck

Oui, ridicule !

Le délégué saxon

Absolument ridicule ! Vous allez vous en débarrasser au moins ?

Yudenzweck

Certainement, je ne lui confierai jamais plus aucune mission.

Le délégué saxon

Eh bien ! C'est satisfaisant.

Yudenzweck

Mon cher, avez-vous été en Afrique, déjà ?

Le vieux Président est resté à côté de Yudenzweck. Il ne s'occupe de personne ; il n'écoute que des voix intérieures à propos de son train dont il redoute le changement d'horaire. Il interrompt :

Le président

Alors vous croyez qu'ils ne le changeront pas ?

Yudenzweck, toujours patient.

Oh ! Non, pourquoi ?

Le président

Oui, pourquoi la changeraient-ils, l'heure de ce train si pratique ?

Yudenzweck

Oui.

Le président

Je me demande si je pourrai encore le prendre !

Yudenzweck

Ah ! Voilà !

Le délégué saxon

Non ! Jamais, je n'ai été en Afrique, mais Ventrenord non plus. D'ailleurs, je ne crois pas qu'il sache lire une carte, et personne dans la Commission n'a jamais été en Afrique. Il n'y a que votre Bardamu à y aller, qui d'ailleurs est ridicule. J'espère qu'il n'a pas dit aux Américains que le Docteur Gaije était mort par notre faute ?

Yudenzweck

Je crois qu'il n'a rien dit du tout. Voyez-vous, il n'est pas capable de dire quelque chose.

Le délégué saxon s'en va.

Yudenzweck, à Mosaïc.

Tu vois, Mosaïc, ils se battraient pour des riens ; ils feraient une campagne de presse chez les microbes s'ils croyaient que les

microbes puissent devenir nationalistes. Tout de même, j'ai bien fait d'envoyer Bardamu là-bas ; il a tout pris comme une éponge !

Mosaïc

Que vas-tu faire de lui, Alexandre ?

Yudenzweck

Je vais le traiter en ami ; d'ailleurs, je l'ai vu hier soir. Il s'en va ; il m'a expliqué. Mais je l'aime bien. C'est un garçon sans importance collective, c'est tout juste un individu. Mais je suis assez faible avec lui.

Mosaïc

Pourquoi, Alexandre ?

Yudenzweck

Oui, je m'en accuse, faible, il faudra que je l'oublie. Il me fait perdre un peu de temps, je le sens. Hier, je lui parlais, hier soir, il était à côté de moi et je pressentais, figurez-vous, qu'il me jugeait. M'entends-tu Mosaïc, il me jugeait, lui, Bardamu, oui. Lui ! Tu sais que je vois mal. C'est d'ailleurs inutile de voir bien. Je sentais qu'il me jugeait, par ses réponses. Je vois très mal, mais je ne m'en plains pas, tu sais, je trouve qu'on combine mieux que lorsqu'on y voit bien, ça distrait de voir bien autour de soi, le monde vous attire, vous retient, vous garde, vous dissipe. Les termites, ces petits insectes, ils ne voient rien. Ils sont maîtres de grandes régions en Afrique, de certaines îles entières... Je suis persuadé que les termites seraient les maîtres du monde et nous en auraient chassé, s'il faisait un peu plus chaud en Europe. Ça viendra peut-être... L'humanité perd beaucoup de temps à regarder au dehors d'elle. Les choses importantes, Mosaïc, vois-tu, celles qui durent, se dirigent du dedans... Ce sont nos yeux qui nous empêchent d'arriver à la perfection, peut-être nos oreilles, pas les miennes, je n'entends presque plus rien du côté gauche. Cela me fait gagner je ne sais combien d'heures par jour !

Mosaïc

Oui, je ne vois pas très bien non plus, et je n'entends plus que d'une oreille aussi.

Yudenzweck

Ah !

Mosaïc

Seulement, elle bourdonne.

Moïse

Les miennes aussi.

Yudenzweck.

Il ne faut peut-être pas exagérer. Oui, Bardamu, vous dis-je, je sentais qu'il me jugeait. Il me jugeait, je l'ai ensuite compris, parce que nous ne parlons pas la même langue. Il parlait le langage de l'individu, moi, je ne parle que le langage collectif. Il m'intéressait assez jusqu'au moment où j'ai compris ça. Alors, j'ai cessé de l'écouter, par discipline. C'est du poison qu'ils parlent, les individus.

Mosaïc

Oui, du poison qui ne sert à rien.

Yudenzweck

Il y a beaucoup d'individus chez les Français. Il n'y a guère que les Allemands, les Japonais, les Anglais aussi, mais ceux-là trop orgueilleux, qui soient un peu collectifs.

Mosaïc

Tu es plus personnel que tu ne le crois, Alexandre.

Yudenzweck

Mais, je t'assure, je ne l'écoutais pas beaucoup. Je le regardais, et quand je le regarde, je ne le vois pas, alors, je suis sauvé ! Je reste en moi-même. Mais mes amis, il faut que je le reçoive. (*A Miss Broum.*) Voulez-vous faire entrer le Docteur Bardamu, s'il vous plaît ?

Un monsieur très diplomatique vient brusquement vers lui.

Le monsieur

Ah ! Mon cher Yudenzweck, comme je suis heureux de vous voir.

Un journaliste se rencontre avec le monsieur.

Yudenzweck

Qu'y a-t-il ?

Le journaliste, très excité.

L'Ambassadeur de Neustrie vient de rencontrer dans l'antichambre le Ministre du Caraguay.

Yudenzweck

Et alors ?

Le journaliste

Eh bien ! Il lui a foutu son pied au cul.

Yudenzweck

Et alors ?

Le journaliste

Mais, c'est grave !

Yudenzweck

Ne nous pressons pas de conclure. Il faut interpréter.

Le journaliste

Mais, un grand coup de pied dans le cul !

Yudenzweck

Raison de plus, mon ami, raison de plus, un grand !

Il l'écoutait, en souriant gentiment. Le journaliste sort bras dessus, bras- dessous, avec le monsieur qui voulait parler à Yudenzweck.

Yudenzweck

Entrez, bon ami, entrez !

Bardamu entre.

Yudenzweck

Alors, ça va ? Asseyez-vous là ; ça va ? là ! bien assis là !

Les bruits s'éteignent sauf devant le guichet où viennent de temps en temps des personnages compter de l'argent.

Yudenzweck

Alors, depuis hier soir, ça va ?

Bardamu

Eh ! Oui.

Yudenzweck

Alors... vous avez compris... nous sommes bons amis ?

Il lui prend les mains.

Bardamu

Bien sûr !

Yudenzweck

Bien, vous voyez, Bardamu, j'ai pour vous de l'amitié, de l'amitié réelle. Nous n'avons pas grand'chose de commun, mais si j'avais du temps pour m'instruire, je sens que je le perdrais assez volontiers avec vous.

Bardamu

Ça c'est gentil !

Yudenzweck

Vous êtes un esprit intéressant, Bardamu ! Seulement, voilà... Vous n'allez pas vous vexer ?

Bardamu

Oh ! non.

Yudenzweck

Vous n'avez pas l'esprit administratif.

Bardamu

.....

Yudenzweck

Le sens des réalités administratives.

Bardamu

Je ne comprends déjà plus.

Yudenzweck

Tenez ! *(passent par là porte d'innombrables documents dans de pesants chariots. Ils vont en colonne vers les Commissions.)* Vous voyez ça ?

Bardamu

.....

Yudenzweck

Eh bien ! C'est votre rapport.

Bardamu

Eh bien ! Vous êtes plus fort que Jésus-Christ ! Vous les multipliez ! Je vous avais donné un petit papier, grand comme ça, d'une page, d'une toute petite page...

Yudenzweck

Eh ! Oui !

Bardamu

Parce qu'enfin, je n'ai vraiment rien vu !

Yudenzweck.

Voyez-vous, vous voilà tout entier, Bardamu. Je vous aime bien, mon vieux, mais vous êtes invraisemblable. Comment voulez-vous que j'occupe une Commission technique avec un petit papier grand comme ça ? Si vous n'aviez rien vu, ça se raconte, mon vieux, ça se raconte longuement. Et comment, et pourquoi vous n'avez rien vu, et ce qu'il aurait fallu voir et ce que l'on pourrait peut-être voir un jour si ceci, si cela, et encore ceci et encore cela arrive, arrivait ou devait arriver. Vous étiez payé, mon vieux !

Bardamu

Ah ! Oui.

Yudenzweck

Voyons, vous savez bien qu'une Commission ça veut des détails. Voyez-vous, il faut qu'ils puissent discuter. Écoutez-les.

Des voix

Je divise l'Afrique en quatre secteurs.

Autre voix

Non, monsieur, il y a les montagnes ; je vous défie de diviser les montagnes.

Autre voix

Vous y viendrez, monsieur. Regardez la carte, monsieur. Le Sahara est une mer ancienne, et rien ne nous dit que le sable qui s'y trouve n'est pas navigable.

Autre voix

Alors ; je demande au Président qu'il nomme une Commission technique.

Yudenzweck

Vous voyez, Bardamu, dans une heure d'ici ils se seront perdus dans les sables ou ailleurs. Alors, il faudra les sauver avec une petite résolution. (*Il sort de sa poche un tout petit papier.*) Et la voilà ! Les Commissions, voyez-vous, mon ami, c'est comme l'amour ! elles s'excitent, elles discutent comme elles peuvent, elles croient que ça pourra durer, et puis, un moment donné, la fin est bienvenue, n'importe laquelle. Heureux, béni celui qui la leur donne ! Après, c'est la débâcle. On est tranquille...

Bardamu

Je trouve tout ça bien ennuyeux !

Yudenzweck

Vous ne dominerez jamais rien, ni personne, Bardamu. C'est

pourtant un bon moyen de domination, les documents. Un barbare apprend à écrire, et c'est une vanité nouvelle qu'il acquiert et qu'on peut flatter. On peut donc s'en faire un ami, donc un faible. La plupart de ces gens-là sont illisibles tellement ils sont vides, et je les lis.

Bardamu

Vous avez du courage.

Yudenzweck

C'est le seul que je possède. Tout homme qui sait son alphabet est un auteur qu'il ne faut pas méconnaître. Bardamu... Tenez, vous voyez, je commençais à me confier à vous, et vous partez...

Bardamu

Mais oui...

Yudenzweck

Alors, je serai seul.

Bardamu

Vous avez beaucoup de travail.

Yudenzweck

Trois ou quatre choses à la fois, toujours.

Bardamu

Comme Napoléon !

Yudenzweck

... III, car le premier disait beaucoup de mal des Commissions ! C'est peut-être pour ça qu'il a mal fini ; aussi génial qu'on soit, voyez-vous, il y a des responsabilités qu'il faut partager, Bardamu, entre autres, celle de vieillir, et je vieillis...

Ils se dirigent lentement vers la sortie.

Bardamu

Oh!

Yudenzweck

Si, si. (*Confidentiellement, comme ayant peur d'être entendu par quelqu'un.*) Vous ne voulez pas encore une petite mission pour vous ?...

Bardamu

.....

Yudenzweck

... Au Japon, par exemple, j'aurais peut-être quelque chose...

Bardamu, *fait signe qu'il n'en a plus envie.*

Yudenzweck

Qui comprend qu'il n'a plus envie, n'insiste pas ; c'était par gentillesse et par faiblesse, au fond, qu'il le faisait ; il se compromettait un peu.

Bardamu !

Il se tâte un instant, il va le retenir, il le retient, il lui pose la main sur l'épaule et lui dit :

Bardamu !

Bardamu

Oui !

Yudenzweck

Voulez-vous que je vous pose une question très personnelle ?

Bardamu

Mais, certainement !

Yudenzweck

Une seule. Je veux apprendre de vous quelque chose. Il y a longtemps que je voulais vous le demander. Aujourd'hui, je vais oser, et vous me direz si vous pouvez me répondre.

Bardamu

Allez-y !

Yudenzweck

Bardamu, pourquoi avez-vous fait de la médecine ?

Bardamu

Je vais vous dire... C'est surtout par peur des hommes.

Yudenzweck

Ah !

Très intéressé — la tête en oblique.

Bardamu

Voilà ! J'aime mieux les rapports avec ceux qui sont malades. Ceux qui sont bien portants, sont si méchants, si bêtes ; ils veulent avoir l'air si malins, aussitôt qu'ils tiennent debout, que tout rapport avec eux est presque aussitôt malheureux ! Quand ils sont couchés et qu'ils souffrent, ils vous foutent la paix. Vous comprenez ?

Yudenzweck

Je vous comprends et je vous aime. *(Il l'embrasse.)* Vous êtes un petit peu divin. *(Il lui fait un petit signe affectueux, de la main, parce qu'il s'en va)* Adieu ! Bardamu !

Bardamu lui fait un petit signe aussi et s'en va.

Yudenzweck met ses deux mains sur son ventre, et reste à penser, la tête inclinée, mélancolique, un peu.

Mosaïc, qui réapparaît.

Eh bien ! Il est parti ?

Yudenzweck, légèrement impatient.

Qui ?

Mosaïc

Bardamu !

Yudenzweck

Ah ! oui... Miss Broum, voulez-vous me faire une fiche, s'il vous plaît... je vous prie : « Bardamu, docteur en médecine, Français, au service de nos commissions sanitaires pendant quatre ans, du... au...

(vous chercherez les dates) ... intelligent... artiste, scientifiquement médiocre, administrativement nul, individualiste, peu commandable ; importance par rapport à notre avenir : nulle. » Et voilà.

Des voix

Monsieur le Président, je crois que le Directeur des Compromis doit faire une communication à notre Commission. Si, non ; si, non ; qu'on le dise ; néanmoins, nommons une sous-commission. C'est ça, une sous-commission.

Un secrétaire, *par le côté, à Yudenzweck.*

Le Président de la deuxième commission vous demande, monsieur Yudenzweck !

Yudenzweck ne bouge pas, il sourit au secrétaire qui s'en va ; il se défile lentement vers l'autre côté. Mais un militaire chamarré l'atteint dans un coin, et le coince.

Le militaire

Cher, cher ami, donnez-moi donc un petit renseignement, voulez-vous ?

Yudenzweck

Volontiers !

Le militaire

Figurez-vous que je voudrais envoyer les enfants en vacances ; mais je ne sais pas où encore... J'hésite entre les montagnes et la mer. La Baltique ou les Carpathes ? Il y a là dedans une question de tranquillité... pour les enfants, vous comprenez. Franchement, où croyez-vous qu'on se battra cet été, où croyez-vous qu'on ne se battra pas ?

Yudenzweck le regarde un moment, sourit, puis sort de sa poche une pièce de cent sous, comme pour jouer à pile ou face.

Le militaire

Ah ! Vous plaisantez, Yudenzweck.

Puis, il s'en va. Une demoiselle arrive, confidentielle.

La demoiselle

C'est le courrier des Tartares !...

Yudenzweck

J'y vais !

La demoiselle revient.

La demoiselle

Que dois-je faire pour les indemnités du Docteur Bardamu ?

Yudenzweck

Docteur Bardamu ?... *(Il attend.)* Qui est-ce, mademoiselle ?

La demoiselle

Bardamu !...

Yudenzweck, *se tourne, doux, vers Miss Broum.*

Voulez-vous chercher dans vos fiches, Miss Broum, s'il vous plaît ?

Miss Broum très surprise, cherche, trouve : « Bardamu. Docteur Bardamu. » Elle lit la fiche en entier, à haute voix. A mesure qu'elle lit, il hoche la tête à chaque ligne énoncée, à la fin, il dit :

Yudenzweck

Ah ! Bardamu ! C'est bien ça : « Importance nulle. » *(Il se tourne vers Mosaïc.)* Voyez-vous, Mosaïc, je l'avais complètement oublié !... Comme j'oublie « bien », à présent !

Miss Broum

Monsieur le Directeur et ... la Commission ?

Yudenzweck

J'irai, j'irai... par le jardin...

Le rideau tombe, il passe à travers le rideau et il file par un des côtés de la scène, doux, parapluie, souriant ; mince, voûté.

Rideau.

ACTE QUATRIÈME

Personnages

Bardamu.

Pistil.

Rissolet, croque-mort.

Deux policiers.

Gologolo, le petit nègre.

Vera Stern.

Janine, vingt-deux ans, jolie, mais boiteuse, un peu bossue.

Une petite fille.

Une autre petite fille.

La femme de Baudrebut.

La scène se passe à Blabigny-sur-Seine, près de Paris, dans la banlieue ouvrière, l'intérieur d'un bistro, d'un petit bistro. Pistil est au comptoir ; il a bien changé, il est maigre, jaune ; il a un ventre cependant proéminent. A droite, à une des tables, un client quelconque.

Avant que le rideau se lève, un phonographe joue déjà ; il joue « Les Bateliers de la Volga » même avant que le rideau se soit levé. Quand il se lève, le phonographe continue à jouer pendant un moment.

Pistil, au client.

Vous aimez pas ça ?

Le client

C'est quoi, ça ?... C'est du russe ?... Vous en jouez le matin ?

Pistil

Ah ! J'en joue tout le temps !

Le client

.....

Une petite fille, entrant.

Monsieur, est-ce que le Docteur pourra venir chez nous ?

Pistil

Où c'est chez toi ?... C'est pour qui ?...

La petite fille

Pour madame Piquerol, 4, rue des Tortures-ménagères, au deuxième.

Pistil

Bien, ça va, j'y dirai.

La petite fille

Mais là, dites-y qu'y vienne bien vite.

Pistil

Ah ! Oui.

La petite fille va s'en aller, Pistil la rappelle.

Pistil

Ben, qu'est-ce qu'elle a ?

La petite fille

Elle a mal au ventre.

Pistil

Ah ben ! Il faut que je marque ça aussi. A quel étage que c'est, chez toi ?

La petite fille

Au deuxième.

Pistil

Ah ! dis donc, faudra dire aussi à ta mère quelle mette une lampe dans l'escalier. Avant-hier, comme ça, il s'a cassé la gueule.

La petite fille

Bien, monsieur. Au revoir, monsieur !

Pistil

Au revoir, petite fille.

Le client

Y a un médecin, chez vous ?

Pistil

Oui, pis un bon... un pas cher... un ami... quoi !

Le client

Y demeure ici ?

Pistil

Ah ! Pas encore ! C'est pour débiter, hein, dans le pays, il avait pas de logement, alors y peut pas s'installer. Il demeure à Paris en attendant... Alors, je prends les visites pour lui, c'est un copain !

Entrent deux hommes, lourdement vêtus et chaussés : police secrète.

Premier policier

Bonjour, patron !

Pistil

Bonjour, messieurs... Qu'est-ce que ça sera ?

Premier policier

Eh bien ! un petit blanc, hein ?

Deuxième policier

C'est ça !

Pistil sert.

Premier policier

On trinque ?

Pistil

Ah ! Non merci bien, merci, pas le matin. Je peux plus. J'suis malade !

Premier policier

Ah ! (*Silence*) Dites donc ? Est-ce que le Docteur Bardamu a un cabinet de consultation ici ?

Pistil

Non, non, pas encore, mais je peux toujours prendre des visites. Il ira.

Le client s'en va.

Premier policier

Vous êtes monsieur Pistil ?

Pistil

Ah, ça ! On peut dire que c'est moi !

Premier policier

Vous êtes son ami ?

Pistil

Et vous, vous êtes de la police, hein Ah ! Je suis un malin, vous venez l'arrêter ?

Premier policier

Ah ! bon Dieu, non ; mais on est pour un petit renseignement.

Pistil

Eh bien, y va être là tout à l'heure.

Premier policier

Ah ! C'est pas la peine.

Pistil

Ah bien allez-y, quoi, faites pas de mystère, c'est-y grave, quoi ? Y a une plainte ?

Premier policier

Oh ! non, non. Par exemple, voilà, on aurait pu aller bavarder chez tous les concierges des environs, mais ça fait toujours un peu de tort de s'y prendre comme ça... Alors on a mieux aimé vous voir bien franchement. Vous allez nous dire ce que vous voulez, mais enfin, ça nous évitera des pas et des allées et venues... C'est un simple renseignement.

Pistil

Ben, allez-y !

Premier policier

C'est pas important, c'est des tuyaux, comme on en prend tous les jours. Y a une police qu'est là pour ça. Hein ?

Pistil

Ben oui !

Premier policier

On peut aller chez tout le monde se tuyauter. Moi, ce truc-là, je le fais le moins possible. Alors, dites-nous un peu ce qu'il fait là, ce

docteur Bar... Bardamu ? Y fait de la médecine dans la commune ?... Il demeure pas ici... Il consulte chez le bistro... C'est un peu un désordre, quoi... Et puis, vous savez bien qu'on ne peut pas demander des renseignements à la Mairie d'ici...

Pistil

Ah ça, dites pas ça ! Elle me plaît bien la Mairie d'ici. S'il y a un trou à gauche, elle va y tomber ! Savez-vous qu'elle a voté l'expulsion des locataires qui paieraient leur loyer, à titre d'exemple qu'y z'ont dit ! C'est un pays comme ça, moi, qu'il me fallait !

Premier policier

Nous y sommes... (*Il regarde l'autre policier.*) Vous ne faites pas de réunion dans la maison ?

Pistil

Réunions ?... Attendez ?...

Une femme, genre femme de ménage, entre.

La femme

C'est pour le Docteur ; mon mari est malade... Est-ce qu'il ne pourrait pas passer tout de suite ?

Pistil

C'est ça, tout de suite. Attendez que je marque le nom.

La femme

Monsieur Baudrebut.

Pistil

Baudrebut ! Ah ben ! C'est Baudrebut, impasse Didelot ?

La femme

C'est ça !

Pistil

Ah ben, comment qu'y va ?

La femme

Oh ! Ça va pas fort !

Pistil

Ah ben ! Je crois qu'il est comme moi : il n'a jamais pas soif !

La femme

Je crois que c'est un peu ça, dame ! Enfin, ça me rend bien malheureuse, vous savez, surtout que j'en ai trois, et le plus grand a onze ans ! Vous voyez ça d'ici. Tout de suite hein, s'il peut ?

Pistil

Oubliez pas la petite lampe ; il s'a cassé la gueule hier soir en montant le petit escalier de chez Moncontour,

La femme

Ben, j'oublierai pas, c'est facile, hein, j'en ai une « pigeon ».

Elle sort.

Pistil, au policier.

Des réunions, que vous disiez ? Ah ben ! je vas pas vous faire chercher longtemps. D'abord, vous avez sûrement une fiche, hein ? Et puis, au fait, vous en avez peut-être bien une sur moi aussi, du ministère des Colonies ?

Premier policier

Je ne sais pas... Peut-être bien... pas nous !...

Pistil

Ouah ! Ouah ! elle doit être jolie la mienne. Vous savez, y m'ont foutu à la porte, tout de même aux Colonies, mais avec la retraite, faut être juste, avec la retraite entière. Ça (*il montre la boutique*) c'est le bistro de la retraite. D'abord, c'est écrit devant : « Au repos des Colonies ». C'est curieux, hein ? Ça a été vite, fait, vous savez. Où j'étais en Bragamance, y avait une de ces épidémies, que je suis tombé malade, mais alors, vous savez... Malade ! Six mois à l'hôpital... Ils savent pas encore de quoi. Mais, j'ai mon idée... Et puis, convalo en France. Moi, je leur avais dit : « Vous savez, si vous me renvoyez là-

bas, je fais un malheur... » Ils me connaissaient. J'suis pas un fonctionnaire pour rire, moi. Un vrai colonial, quoi !... Alors, ils ont écrit, je leur z'ai répondu ; on s'a écrit comme ça longtemps. Moi, j'étais en face, là, dans une petite pension, c'est pas cher, hein ? Forcément, en convalescence... Il y avait ce bistro à vendre vingt mille balles, je me suis dit : Ça c'est mon affaire j'y retournerai pas en Bragamance, et j'y suis pas retourné, mais, nom de Dieu, je l'ai eue la retraite, et puis, eux aussi, que je les ai eus, et pour le Tandernot... Ah ! C'est vrai que vous le connaissez pas. Ben, vous y perdez rien, ça, c'est une ordure alors, vous pouvez y ajouter ça que je vous dis sur la fiche ! Je l'ai vu pendant vingt ans moi, c'est du vrai de vrai. J'y ai pas dit « au revoir », hein, pas dit « au revoir », mais j'y ai dit « merde » ! C'est ce que j'ai fait de mieux dans ma vie. Ah ! qu'il me disait : « *Vous nous reviendrez, Pistil !* » On m'a évacué sur une civière, j'étais bien décollé. « *Vous reviendrez* », qu'il me disait sur le quai de Clapouti quand on m'évacuait. « *L'attraction des colonies est bien forte !* » « Merde ! » que je lui ai dit. « *Il a encore bu, il a encore dû boire, ce pauvre Pistil* », qu'il faisait pour pas avoir l'air de me comprendre... « Merde ! Merde ! » que j'y répondais. « C'est-y du délire, ça ! » « *Allez, mon ami* », il me serrait la main, le saligaud ; il voulait pas y croire. Faut bien qu'il y croie maintenant, puisque j'suis pas revenu !

Premier policier

Ah ! Oui, évidemment ! Mais le Docteur Bardamu ?

Pistil

Ah lui ! Il lui en est arrivé une bien bonne ! Un matin, j'étais établi ici depuis deux mois, on vient m'apporter une lettre qu'on me transmet du Ministère. C'était du Bardamu. Je l'ai bien connu, il était avec nous en Bragamance, avec ce dégueulasse Tandernot, il travaillait pour la Société des Nations ; il était bien placé, hein ! pour les maladies tropicales et pour les microbes, et puis, nom de Dieu, y en avait ! Eh

ben, après, il a été en Amérique, à un Congrès, puis il est revenu ici et c'est là qu'il m'a envoyé sa lettre ; il venait de rentrer à Paris. Il voulait me voir, qu'il disait, j'étais un copain, quoi ! (*Entre Bardamu.*) Tiens, le voilà. (*Il présente les policiers*) La police !

Bardamu

Ah ! Ah ! Messieurs, c'est pour moi ?

Pistil

Oui, oui, puis, tu sais, il y a des visites à faire, hein ?

Bardamu

Messieurs, vous me voulez du bien ?

Pistil

Ben tu sais, moi, ça va pas. (*Il montre son ventre.*) Ah ! puis dis donc, on pourrait leur raconter l'aventure, hein, ça leur ferait une belle fiche !

Bardamu

Messieurs, vous n'êtes pas malades ?

Premier policier

Oh ! Nous ne venons pas pour ça !

Pistil

Moi, tu sais, je suis malade, j'ai un ventre qu'a gonflé encore depuis hier, puis j'ai eu des cauchemars cette nuit, puis j'ai saigné du nez. Enfin, tant que je verrai pas Tandernot dans mes cauchemars, je me plaindrai pas trop, mais je sens qu'il va venir celui-là ! Ça sera la fin !... Qu'est-ce qu'il faut donc que je fasse, hein ?

Bardamu

Dame, tu peux pas t'arrêter de trinquer, mon vieux, j'ai beau te dire d'où ça vient !

Pistil

Ah ça, c'est pas juste. Ces messieurs m'ont offert, hein ? Est-ce que

j'ai pas refusé ?

Les policiers font : si, si.

Pistil

Moi, je suis alcoolique, hein ? Eh bien ! Et vous ? Vous, vous êtes alcooliques ?

Deuxième policier

Dame, je crois pas.

Premier policier

J'ai un peu mal à l'estomac de temps en temps, mais c'est rien que ça...

Deuxième policier

Moi ! J'ai eu le foie qui m'a fait mal pendant tout un mois, l'été dernier. Mais mon père aussi, il avait ça...

Ils regardent tous les deux Bardamu, sollicitant une espèce de réponse.

Pistil

A moi aussi, ça a commencé comme ça... J'ai eu des crampes. C'est ça qui me gênait le moins, mais quand je m'arrête de boire, je me mets à penser, hein ? Et quand je me mets à penser, eh ben ! c'est triste !

Bardamu

Faut s'y faire, mon vieux ! C'est triste pour tout le monde, de penser.

Ils écoutent.

Bardamu

Alors, et les visites ?

Pistil

Oui, attends. (*Il cherche dans un carnet.*) Lapointe...

Bardamu

Le père ?

Pistil

Oui !

Bardamu, *pensant tout haut.*

Alcoolique... On t'a pas dit s'il avait des vomissements ?

Pistil, *il regarde sur le carnet.*

Baudrebut.

Bardamu

Le bonhomme ?

Pistil

Oui !

Bardamu

Alcoolique aussi !

Pistil, *lisant toujours.*

Piquerol.

Bardamu

Ah ! Oui, la mère, c'est la fausse couche... Mal au ventre ?

Pistil

Oui, oui, c'est ça, c'est marqué. Mal au ventre. Ah ! Il y a aussi une visite chez les Flibusse.

Bardamu

Le petit Flibusse ?

Pistil

Oui.

Bardamu

Parce qu'il y en a deux, hein ! Si c'est la mère, c'est la chaudepisse du mari ; si c'est le petit jeune homme c'est sa chaudepisse à lui. Tu comprends, faut pas que je prenne les mêmes sondes... Ah ! Et puis, je pourrais peut-être bien les faire toutes les deux.

Pistil

Ah ! Et puis, tu n'oublies pas le vieux Cordalier ?

Bardamu

Qu'est-ce qu'il a, lui ?

Pistil

Ben tu sais, c'est le jour où tu fais sa piqûre.

Bardamu

Ah ! la vérole ! Eh ben ! c'est beau, hein, ça a marché pas mal aujourd'hui. *(Il met le carnet dans sa poche et se tourne vers les deux policiers.)* Une vérole primaire, messieurs, à soixante-douze ans, et un garde-barrière ! Il ne fera jamais d'accident secondaire, pour moi, il n'aura jamais la force d'aller jusque-là, car une bonne vérole, vous savez, pour fleurir complètement, ça demande encore de la jeunesse ; c'est comme tout le reste, c'est plus facile à commencer qu'à finir.

Premier policier

Oh ! moi, j'ai eu des accidents quand j'étais au régiment.

Bardamu

Et vous vous soignez ?

Premier policier

Oh ! C'est fini !

Bardamu

Vous êtes sûr ?

Premier policier

Ben ! j'ai deux enfants qui sont tout ce qu'il y a de solides.

Bardamu

Silence.

Premier policier

Vous croyez qu'il faudrait encore me faire examiner à mon âge ? C'est fini ces choses-là. J'ai été soigné, vous savez, par un médecin

de la rue... attendez, non, pas de la rue... de l'avenue de la reine... attendez donc... quelle reine?... La reine Hortense, le Docteur Vamiot, un brave homme qui me soignait, au mercure.

Deuxième policier

Moi, ces choses-là dans le foie, hein ? C'est pas grave ? C'est quand il fait chaud que ça me reprend un peu.

Bardamu

Voulez-vous que je vous examine ?

Deuxième policier

Ah ! c'est combien ?

Bardamu

Ah bien ! Pour vous, ça ne sera rien. Tenez, mettez-vous sur la table là. (*Le policier s'allonge sur la table, relève sa chemise par-dessus son pantalon.*) Il ne rentrera personne.

Pistil

Ils travaillent de nuit en face chez Balanger, les ouvriers n'arriveront pas avant neuf heures ce soir.

Bardamu, *tâtant le ventre du policier.*

Ça fait mal, là ?

Deuxième policier

Dame, pas beaucoup !

Bardamu

Et là ? Là non plus ?

On voit le bicorné d'un employé des pompes funèbres au-dessus du rideau qui va jusqu'à la moitié de la porte en verre. Il entre. Il est petit, porte une longue pèlerine noire, d'énormes chaussures. Il a le nez verdâtre, il est jaune de teint, il a l'air ahuri et miteux au possible. Quand on lui parle fort ça lui fait un peu peur. Il sursaute. Bardamu, qui connaît ce petit tic, lui dit brusquement :

Bonjour, Rissolet !

Rissolet, *sursaute un peu.*

Pas chaud, hein ? Docteur ! (*Il voit le policier en train de se faire tâter le ventre.*) Ah ! je vous dérange pas ?

Bardamu

Mais non ! mais non ! (*Il continue sa palpation.*) Ça fait mal, là ?

Deuxième policier

Oui, là ! c'est ça, oui là !

Bardamu

Ah!

Le policier se lève.

Bardamu

Oh ! C'est pas grave. C'est comme lui, là. (*Il montre Pistil.*) C'est un peu de cirrhose.

Pistil

.....

Bardamu

Vous buvez un peu trop, mon vieux.

Pistil

Ah ! vous voyez, hein, c'est comme moi !

Deuxième policier

Qu'est-ce qu'il faut que je fasse alors ?

Pistil

Ben voilà ! Il faut mettre de l'eau de Vichy !

Rissolet

L'eau de Vichy, oui, c'est bon, mais, eh ! donne-moi donc un petit... voyons... un petit chambéry. Vous trinquez pas, vous autres ?

Bardamu, *à Rissolet.*

Ils étaient lourds aujourd'hui ?

Rissolet

Comme ça... comme ça .. Je m'en occupe même plus. Forcément, pas, l'habitude, mais de temps en temps, ils sont si légers. J'ai remarqué, c'est surtout en hiver. On dirait qu'il est vide.

Bardamu

C'est les sentimentaux !

Rissolet

Ah ! Vous croyez ?

Bardamu

Oui, oui, sûrement !

Deuxième policier, *syphilitique qui s'est rapproché.*

Ben, dites donc, vous croyez qu'il faut que je me fasse faire une prise de sang ?

Bardamu

C'est prudent. Faites voir votre langue ?

Deuxième policier

Elle est belle ? Non ?

Bardamu

Elle en vaut bien une autre, pas vrai ?

Ils rigolent tous les deux.

Deuxième policier

Ben, vous allez me prendre ça. C'est cher ?

Bardamu

Oh, pour vous, hein... Combien que vous gagnez par mois dans la police ?

Deuxième policier

Ben, des mois, douze cents, et avec les indemnités, ça fait quatorze !

Bardamu

C'est moins que Chevalier, hein ?

Ils rigolent tous.

Bardamu le met en position pour prendre du sang au bras ; pendant ce temps :

Deuxième policier

Ben, vous savez, il a juste mon âge ! *(Le policier regarde son sang couler.)* Ça se voit pas comme ça ? Ça peut pas se voir ? C'est du beau sang...

Premier policier

C'est la guerre qui recommence.

Pistil

On n'ira plus nous autres. Hein, dites donc, ils les prenaient tout de même les alcooliques. Ah ! pis ! après tout c'est des hommes comme les autres ! *(Au croque-mort.)* T'as toujours déjà un uniforme, toi !

Rissolet

Ben, tu sais, tu rigoles, il faudrait pas que j'en achète un neuf en ce moment. Tu sais ce qu'ils coûtent ? *(Il pense.)* Ça me dégoûte souvent quand je vois ce qu'on leur met aux miens ! Des vêtements neufs. On peut pas dire que c'est pas perdu, ça... et au prix où est la vie... ! Moi, je peux pas en avoir un autre. Mon vieux... j'aurais un mariage en ce moment à aller, je serais forcé d'y aller comme ça...

Pistil

T'es condamné à mort, quoi ! Dis-moi lequel que t'aimes le mieux ! Montparnasse ou le Père-Lachaise ?

Rissolet

Ah ! C'est Pantin qui est dégueulasse ! Y en a une boue, mon vieux ; ça colle, on n'en sort pas. Chaque fois on glisse. C'est tout juste si on tombe pas avec.

Pistil

Ah ! T'as toutes les veines, toi, dis donc. Reviens demain, hein. Tu m'inviteras au réveillon. *(Aux autres :)* C'est pas gai, ici ?

Premier policier

Si, si, c'est gentil !

Deuxième policier

Dame, on rigole pas tous les jours !

Bardamu, *au policier dont il vient de faire une prise de sang.*

Ben, vous reviendrez dans quatre jours, mon vieux. Je vous dirai ça... Ah ! Mais c'est vrai, moi, j'oublie tout, j'ai la passion de mon métier. Vous êtes venus pour me demander quelque chose ?

Les deux policiers s'interrogent du regard et se parlent à voix basse, puis :

Premier policier

Ah ben, on va lui dire, quoi ? Écoute. Ah ! et bien, ça va... va...

Deuxième policier

Ben, voilà, hein, c'est à cause de la morphine et de l'opium.

Deuxième policier, *il sort un petit carnet de sa poche et le lit.*

C'est de « l'inspection de la pharmacie » qu'on a dit, paraît que vous leur ordonnez des quantités et des quantités d'opium aux malades et même de la morphine... Alors, ça s'est remarqué... Mais, hein, c'est entre nous ! C'est pour vous rendre service ! Ah ! Nom de Dieu ! Si on allait raconter qu'on a dit ça, comment qu'on se ferait balancer tous les deux ! Alors, hein ! C'est en confiance... Vous allez rien dire, hein ? même si on vous demande ? Nous, on dira qu'on a rien dit...

Bardamu

Ah ! et alors ?...

Premier policier

Oh ! nous, ça nous regarde pas, d'autant plus qu'on n'y connaît rien. La morphine, à quoi ça sert ? C'est pour les malades et les piqués.

Deuxième policier

Seulement, il y a tellement d'histoires en ce moment, avec les

drogues !

Premier policier, *animé*.

Écoutez bien, écoutez, hein ! n'en parlez à personne ! Un bon tuyau : n'en donnez plus aux malades de ces trucs-là, puis vous aurez pas d'histoires...

Bardamu, *à Pistil*.

Ça, tu vois, c'est un tour de vache des confrères. Ça doit être Latrapu, qui me joue ça. Continue, mon vieux.

Premier policier

Ah ! mais, hein, rien à personne ! Si jamais vous disiez un mot de ce qu'on vous a dit, on serait foutus à la porte tous les deux... Ça serait la révocation d'ailleurs.

Bardamu

Mais non, mon vieux, mais non, je dirai rien. Je vous remercie. (*A Pistil*.) Tu vois ce que c'est, hein, moi je suis trop bon. Dans les agonies, je suis là jusqu'au dernier moment. Les autres, ils foutent le camp ; ils prennent l'air vexé. Moi, je reste, je pique, je les aide. C'est à ce moment-là qu'on est utile, quoi ! C'est pour mourir qu'on a besoin de quelqu'un. (*Aux policiers*) Vous verrez ça. Pour guérir, on n'a besoin de personne... Bien, écoutez... Vous avez été bien gentils, je vous remercie. (*Ils font des signes de crainte*.) Non, non ; mon vieux, vous pouvez être tranquilles. A partir d'aujourd'hui d'ailleurs, ils pourront crever tout seuls, moi, je m'en occupe plus. Il y aura plus de morphine pour personne. Dorénavant, ils s'en iront avec de l'antipyrine et puis du sirop des quatre racines, ça leur donnera de l'entraînement.

Ils rigolent tous.

Les policiers lui serrent la main ; il les accompagne jusqu'à la porte, et ils s'en vont.

Bardamu, *revenant à Pistil*.

Dis donc, c'est du Latrapu tout pur...

Pistil

Tu crois ?

Bardamu

Mais, bien sûr, il a peur que je fasse une demande pour le poste de médecin du chemin de fer qui est vacant, et, tu comprends, comme il a un gendre qui est médecin aussi, il veut lui faire avoir la place. Il croit que j'ai encore envie de voyager, moi ! Ah ! dis donc, tiens ! passe-moi le Ribemont Dessaigue, il est là, sous le comptoir.

Pistil cherche.

Bardamu

Regarde. Il y a écrit « Accouchements » dessus. Tu vois.

Pistil, *qui lit*,

Attends... Thérapeutique... Anatomie... C'est pas ça... Pathologie... Accouchements !

Bardamu

Eh bien ! c'est ça ; donne-le-moi, et puis, donne-moi aussi le forceps qui est pendu dans la cuisine.

Pistil y va.

Bardamu, *pendant qu'il fouille dans la cuisine.*

Tu sais, la petite Tapaneur, la femme de l'agent voyer... ça va pas tarder ; j'y suis passé ce matin avant de venir... ça c'est une sale affaire... Il y a des éternités que j'en ai pas fait, d'accouchement. Je peux pas la refuser, hein ? Ça serait encore un client pour ce saligaud de Latrapu, quelle brute, ce type-là !... J'aime pas les accouchements, moi, j'ai jamais aimé ça... On a de ces pépins, mon fils !...

Pistil revient avec le forceps, Bardamu le prend, l'ouvre, le manie tout en lisant son livre et exécute une répétition avec les branches du forceps.

Bardamu

Branche gauche... main gauche... branche droite... main droite... Ah ! mon vieux, je lui mettrai ça que si elle en a bien besoin, hein ! (*Il lit, puis il tourne devant la table et a l'air de mettre le forceps sur quelqu'un, derrière la table.*) Voyons d'abord en bas, puis en haut. (*Il a l'air de tirer quelque chose.*) S'il y avait pas les agonies et les accouchements, tu vois mon vieux, ça irait tout seul la médecine : Et encore les agonies y a pas d'imprévus...

Entre dans le bistro, à ce moment, doucement, une jeune fille, jolie, mais qui boite légèrement, et voûtée, un peu bossue. Elle est douce, vive, elle tire la jambe. Bardamu range rapidement son forceps sur la chaise, derrière la table.

La petite Janine

Ah ! Bonjour, Docteur ! (*A Pistil.*) Bonjour monsieur !

Pistil

Dis donc, je vais jusqu'au tabac, chercher du « prisé ».

Bardamu

Du « prisé » ! tu prises à présent. (*Pistil sort ; à Janine :*) Alors, mon petit, qu'est-ce qu'il y a ?

Janine

Voilà, Docteur...

Elle sourit.

Bardamu

Et le grand-père ?

Janine

Oh ! Il va pas bien !

Bardamu

Qu'est-ce qu'il a ?

Janine

Ah ! Il a toujours ses idées...

Bardamu

Ah! Ah!

Janine

C'est le dimanche surtout, hein ! que ça lui prend... On a été le voir dimanche dernier. Il est à Vierzon maintenant ; ah ! c'est pas drôle Vierzon, surtout dans la maison où il est, c'est un peu en dehors de la ville. Et puis... C'est la province... vous comprenez... C'est pas gai... C'est peut-être gentil l'été ? Mais enfin, faut être habitué.

Bardamu

Dame, oui !

Janine

Mais le dimanche quand on va le voir, nous, c'est curieux, on dirait que ça devrait lui faire du bien, eh bien, ça a l'air de lui redonner ses idées. L'autre jour, après le déjeuner, il a encore presque recommencé.

Bardamu

Ahl Ah !

Janine

Oui, il s'en allait avec sa corde dans le jardin. Maman s'en est aperçue et lui a demandé : « Où tu vas comme ça, papa ? —T'occupe pas, qu'il lui répond, je vais m'amuser un peu dans le verger. »

Bardamu

Avec sa corde ?

Janine

Oh ! bien ! il avait encore un accès. Maman se méfiait, heureusement ! Ici, c'était déjà pour la deuxième fois, et la dernière fois, on est venu juste à temps, vous savez... On avait cru qu'en province ça irait mieux.

Bardamu

Oh ! Oui, je crois qu'il vaudrait mieux le faire revenir, vous savez. En province... moi aussi, je crois qu'au bout d'un certain temps... Et

toi, tu travailles toujours ?

Janine

Bien sûr !

Bardamu

On ne souffre pas trop en ce moment ?

Janine

Non !

Bardamu

Alors ? (*Il s'approche d'elle, il la prend dans ses bras.*) Alors qu'est-ce qu'il y a... As-tu vomi ?

Janine

Non ! Non !

Bardamu

A-t-on eu ses règles ?

Janine

Oh ! Oui ! bien sûr !

Bardamu

Alors, quoi ?

Janine, *plus près et presque tendre, et vivement,*
un peu honteuse.

Je voulais vous demander, hein ! J'ai entendu dire que la petite Boutru, la petite de l'électricien, vous savez, celle qui a eu de la paralysie infantile, eh bien ! elle va à la clinique à Paris, rue de Sèvres, pour ses jambes, et vous savez, elle va mieux ! Ça se voit moins quand elle marche !

Bardamu

.....

Janine

Je voulais vous demander si je pourrais pas y aller ? Alors ?... Si

ça pouvait être bon aussi pour moi ?

Elle le regarde avec un peu d'inquiétude.

Bardamu

C'est pas tout à fait la même chose, mon petit, et vous savez, on a déjà essayé...

Janine

Oui... Oh ! oui ! Vous êtes bien gentil, vous savez, Docteur, je dis pas ça pour vous ennuyer. Mais, c'est parce que je croyais qu'on faisait des progrès tous les jours dans les traitements comme ceux-là... Alors, je croyais qu'il y en avait peut-être un à présent qui pouvait me faire quelque chose... Ça me gêne tant, ça !...

Bardamu

Bien, écoutez, si vous voulez encore essayer, on pourrait peut-être faire un peu de culture physique ?

Janine

Ça coûte cher la culture physique ?

Bardamu

Oh ! On va attendre encore un peu.

Janine

Vous croyez que ça pourrait faire quelque chose ? (*Déjà un peu contente.*) C'est surtout dans le dos que ça me gêne. Pour la hanche encore, ça se voit pas trop. Je suis presque toujours assise. Mais ça, hein ? (*Elle montre sa jambe plus mince que l'autre.*) Y a pas moyen d'arranger ça ? C'est un peu moins voyant depuis qu'on reporte des robes longues.

Bardamu

Bien, écoutez. Je passerai chez vous dans quelques jours. Ou peut-être, venez donc me voir ici, j'irai demander à l'hôpital, j'irai voir ce qu'on peut faire. Au revoir, mon petit !

Janine

Eh bien ! C'est ça, je passerai vous voir. Au revoir, Docteur !

Elle s'approche tout près de lui et lui dit « Au revoir », de manière qu'elle l'embrasserait presque.

Bardamu, à Pistil qui vient de rentrer.

Ah ben ! Dis donc, toi, t'as pas envie de donner des cours de culture physique ?

Pistil

Ah ! Tu m'abîmes ! Mais, tu sais, moi j'ai le ventre qui gonfle encore. Tu devrais bien me soigner un peu aussi.

Bardamu

T'y crois donc aussi, toi, à ça ?

Pistil

Depuis que je bois moins, je commence à voir clair. Et puis, tiens. *(Il montre la glace.)* Y a la glace là, hein. Comme j'ai pas grand'chose à faire, je me regarde dans la glace et ça finit par me faire mal au cœur. Et puis, voilà que du ventre et de la flotte dedans que tu m'as dit. Je vais la barbouiller cette glace-là, avec du blanc d'Espagne, je suis trop moche.

Bardamu le regarde.

Pistil

C'est d'avoir vu ta Vera si souvent depuis quelque temps que ça m'a rendu difficile, je crois.

Bardamu

.....

Pistil

Ça me fait drôle, hein ! Ce qu'on est laid quand même ! Elle est belle cette femme-là, et puis, c'est pas mou, c'est pas malade, c'est solide, quoi, nom de Dieu ! Ah ! Ce que je l'ai perdue, ma vie, moi ! Tiens, y en a encore un qui est plus laid que moi, c'est le petit Petersen, celui qu'on voit promener sa petite sœur sur les bras, là, le

soir. Ah ! à quoi que ça tient qu'on est vilain ou qu'on est beau ?

Bardamu

C'est compliqué !

Pistil

C'est-y parce qu'on est pauvre ; parce que ça aussi, c'en est une, bon Dieu, de maladie.

Bardamu

Tu parles. T'as jamais vu une école communale qu'est belle, toi ?

Pistil

Tout de même, dis donc, ça va pas mal les affaires de la médecine, hein ? Ça va mieux que le bistro, mon vieux.

Bardamu

Ah bien, tu sais, ça va peut-être changer !

Pistil

Alors, elle s'en va ; quand est-ce qu'elle part ?

Bardamu

Dans quatre jours !

Pistil

Tu testes ici, toi ?

Bardamu

Oui !

Pistil

Elle te laisse tomber, alors... Ça, c'est pas gentil, tout de même, tu l'as obligée. Elle gagne bien sa vie maintenant ; ça doit rapporter la danse qu'elle fait ? Enfin, c'est grâce à toi. Vous vous êtes pas disputés ?

Bardamu

Non, non, c'est d'accord, tu sais !

Pistil

Pourquoi, t'en as assez ?

Bardamu

Non, mon vieux, pas du tout !

Pistil

Mais quoi, alors ? Je m'occupe un peu de ce qui me regarde pas ! Mais tout de même, elle était pas mal avec toi. T'aurais pu gagner ta vie dans un ou deux mois ? Y a de plus en plus de visites !

Bardamu

Oui, mon vieux, mais, tu sais, elle refuse pas de rester non plus. Mais, enfin, elle aime mieux s'en aller. Elle reviendra.

Pistil

Crois pas, tu sais... Quand on s'en va comme ça... Et ses histoires de New-York qu'elle disait, ça s'est arrangé, ça ?

Bardamu

Ah ! Oui, oui. On lui rend son théâtre.

Pistil

Et le Gologolo, qu'est-ce qu'il devient, lui, là dedans ?

Bardamu

Oh ! Il reste avec nous !

Pistil

Ben, tu sais, je me demande ce qu'on en fera de ce petit pilon quand il sera plus grand ?

Bardamu

J'sais pas ; on en fera peut-être un médecin !

Pistil

Ah ! C'est trop long ; on en fera un jazz-band... Mais dis donc, tu vas pas t'en aller, toi, au moins ?

Bardamu

Mais non, mon vieux ; non, il faut que je la gagne ma croûte.

Pistil

Mais, il va bien te falloir une autre femme ? Tu peux pas vivre sans femme, toi ?

Bardamu

Mais tu vis bien sans femme, toi !

Pistil

Ah ! Oui, mon vieux, mais regarde-moi !

Bardamu

Ben ! Moi, regarde-moi donc !

Pistil

Enfin, tu vas pas me dire que tu l'aimes plus ?

Un client entre.

Le client

Ça va mieux ? Vite un glass.

Il boit, il siffle et file.

Vera Stern entre à ce moment.

Vera

Bonjour, Messieurs !

Elle va embrasser Bardamu.

Pistil

Eh bien ! dites donc, alors vous vous en allez, c'est vrai ? Vous en avez marre de Blabigny-sur-Seine ?

Vera, gentille.

Il faudra bien, Pistil !

Pistil

Ah ! pour moi, ça va me priver de danse. Puis, on avait des billets, quoi ! Ça me changeait, moi, hein ! Au fond, j'avais plus guère que vous comme plaisir. Lui, il m'avait appris les muscles ! (*Il montre Bardamu.*) Voilà, qu'il me disait, une jolie femme. Je commençais à

m'y connaître, nom de Dieu ! T'y laisse pas prendre, qu'il me disait. Tout ça, c'est mou, c'est tout juste bon pour les divans. C'est la danse, hein ? Mais ça, c'est du boulot... Mais il y a pas à dire, ça donne du résultat. C'est vrai, ce qu'il dit, ça tremble pas, c'est du chacun chez soi, quoi ! C'était bien, la répétition, l'autre jour ? C'est un succès, hein ? et vous vous en allez !

Vera

Il faut bien, monsieur Pistil !

Bardamu sort ; Vera s'assoit, elle regarde. Pistil la regarde de loin ; il est écrasé plutôt qu'assis ; il souffre, sur une autre chaise. Une petite fille entr'ouvre la porte.

La petite fille

Le Docteur Bardamu est là, monsieur Pistil ?

Pistil

Il est sorti, mademoiselle. Il doit être du côté de votre maison. Dépêchez-vous, vous le trouverez dans la rue ; je le connais, il va pas vite ; il regarde partout ; c'est un bavard !

La petite fille referme la porte.

Pistil, à Vera.

Enfin, ça va maintenant. C'est moi que ça ne va pas.

Vera

Vraiment !

Pistil

Oh ! Oui, c'est ma cirrhose. Il y a rien à faire il paraît : Qu'à plus boire. Il tombera, le bistro, vous comprenez. Un bistro qui ne boit plus, c'est comme un curé qui ne dirait plus sa messe. Moi, je crois qu'il va transformer tout ça en clinique. Il va me le racheter. Moi, ce qui m'embête par exemple, c'est qu'il va falloir encore lui trouver une femme, autrement, où c'est qu'il va encore foutre le camp ? Il est difficile, vous savez. Il n'aime que les trop belles !

Bardamu entre ; il va embrasser Vera.

Pistil

Ah ! ben, dis donc, je vas chercher le Golo. C'est la sortie de l'école. Il doit être encore chez la mère Tanoune, tu sais, la mercière, celle du coin de la Révolte ; elle lui fait des œufs à la neige ; l'autre jour, elle m'a demandé si on voulait pas qu'elle l'adopte, dis donc, parce qu'elle dit qu'il lui rappelle un Sénégalais qu'elle a aimé pendant la guerre. Il devrait être là ce petit-là, à c'te heure-ci. C'est un petit rôdeur, il deviendra jamais médecin... Il est vrai que ça empêche pas... Salut !

Il sort.

Vera

Alors, vous lui avez dit ?

Bardamu

Oui, tout à l'heure !

Vera

Il a été bien gentil avec nous, Pistil !

Bardamu

Ah ! ça oui ! Eh bien ! Je vais avoir le temps de m'en occuper, maintenant... Nous allons rester tous les deux... Alors ?... Vous avez vu l'avocat ?

Vera

Mais oui, je vais les poursuivre en arrivant à New-York, et puis, vite ! Tout de même, quelle banqueroute...

Ils rient un peu ensemble.

Bardamu

Heureusement que Pistil était là. Ça me fait penser que je lui dois encore dix mille francs.

Vera

Vous les voulez ?

Bardamu

Mais, voyons...

Vera

Ah ! Écoutez, vous avez été si gentil, si bon pour moi.

Bardamu

Avec vous c'est facile.

Vera

Mais tout de même, je vous ai bien trompé, hein ? Pas un sou !

Bardamu

Oui ! Et moi qui allais me faire entretenir, qui comptais sur ça ! Et puis, à Genève, ils m'ont bien liquidé quand même. Oh ! Ils ont bien fait.

Vera l'embrasse amusée, en riant.

Bardamu

Alors, c'est pour quand ?

Vera

Vendredi.

Bardamu

Si tôt ?

Entre un client.

Le client

Vous avez pas de timbre ?

Bardamu, cherche dans sa poche.

Le client

C'est pour l'étranger vous savez !

Bardamu

Alors, c'est un franc cinquante. Tiens, en voilà pour un franc. Ah ! puis en voilà encore un autre à cinquante centimes, tiens...

Le client sort.

Bardamu

Oui, alors si tôt ?

Vera

Au fond, qu'est-ce que ça peut vous faire ?

Bardamu

Mais si, ça me fait !

Vera

Comme à Pistil ?... Moins qu'à Pistil !

Bardamu

Mais non, voyons, mon chéri, pas comme à Pistil ! Je vous aime, moi !

Vera

Lui aussi !

Bardamu

Vous aussi !

Vera

Non ; mais écoutez, voyons, Ferdinand. Vous savez bien que ce qu'il nous faut à tous pour vivre, c'est des excitants.

Bardamu

Je ne vous excite plus ?

Vera

Ah ! Ferdinand, voyons, pas nous ; je vous aime bien. Vous avez été si gentil, si généreux, si noble au fond ; vous avez été meilleur que presque tous les hommes, et vous savez que je les connais bien ! Vous le savez, hein ! que je les connais et je les traite d'habitude, comme je les connais, mais pas vous, et si je vous dis franchement que je voudrais repartir en Amérique, c'est parce que je sais que vous devez comprendre.

Bardamu

.....

Vera

Voulez-vous que je reste ? Je resterai. J'ai promis. Je serai gentille ; vous ne verrez rien, je ne me plaindrai jamais ; je ne me plains jamais.

Bardamu

.....

Vera

Mais, Ferdinand, je vous le dis : bientôt, vous ne m'aimerez plus.

Bardamu

Si, si, je vous assure, je vous aimerai. Je vais vous dire aussi, moi, quelque chose de vrai ; je vous aime seulement parce que vous êtes bien belle.

Vera

Pistil aussi dit ça maintenant. Vous lui avez appris d'ailleurs... les muscles... la danse... pas de graisse... Mais vous n'allez pas jusqu'au bout de vous-même.

Vera

Ça n'a pas beaucoup d'importance « je vous aime ». Ce sont de pauvres mots, bien fatigués. Vous aimez la vie, Ferdinand, la vie que je vous ai amenée... une vie que vous connaissiez mal, une vie de là-bas, de l'autre côté de l'Atlantique, que vous voulez comprendre, et les hommes ne comprennent bien, et surtout vous, qu'en faisant ce que vous savez. Eh bien... je vous ai dit tout franchement tout ce que je savais sur l'Amérique, sur New-York... tout ce que je sais... et je vous aime bien aussi. (*Elle l'embrasse.*) Mais ça n'a pas l'air de vous suffire.

Bardamu

Peut-être !

Vera

Non, non, Ferdinand, je sais.

Bardamu

Je vous aime autant que je puis aimer, Vera !

Vera

Et pourtant vous vous rappelez, comment ça a commencé !

Elle rit.

Bardamu

On commence selon sa nature ; moi, je rentre par n'importe quelle porte.

Vera

Ah ! Ferdinand... tant que vous vivrez, vous irez entre les jambes des femmes demander le secret du monde !

Bardamu

.....

Vera

Venue du plus loin possible. Vous ne savez pas tout à présent, des Américains ?

Bardamu, *riant aussi et l'attirant contre lui :*

Non, Vera, pas tout, mais je vous aime.

Vera

Moi aussi, je vous aime, Ferdinand, et je serai triste de vous quitter. Mais il faut !

Bardamu

Je vous adore, Vera. Vous m'aidez à comprendre. Vous savez... Je suis fidèle... Ça vous surprend ?

Vera

Non, vous n'avez pas de morale, mais vous êtes inquiet. Enfin, avez-vous vraiment besoin d'une femme... toujours avec vous ?

Bardamu

Oui, je vous assure, et d'une très belle. J'ai essayé de vivre seul... avec des vilaines c'est pire..., je ne peux pas. Et jamais, je ne retrouverai cette véritable sagesse avec cette grande harmonie, et cette simplicité aussi.

Vera

Si, si, il y en a d'autres, je vous assure.

Bardamu

Écoutez, ne partez pas. Vous pourriez peut-être monter un petit théâtre ici.

Vera

Ici, il n'y a plus d'argent !

Bardamu

Oui, mais peut-être que je pourrais...

Vera

Mais non, mon chéri, c'est moi qui dois vous aider.

Bardamu

Oh ! maintenant... Ah ! bien sûr, c'est le grand luxe, le repos que vous donnez c'est ce qu'il y a de plus cher. Enfin, on n'a qu'à s'en passer !

Vera

Ah ! non, Ferdinand. Ah ! non. Si c'est comme ça, je ne m'en irai pas. Je ne veux pas que vous souffriez.

Bardamu

Je vous aime. (*Ils s'embrassent ; elle le regarde bien en face.*) Je ne sais pas dire autre chose et pourtant c'est autre chose.

Vera

Je suis née aussi avec un peu de cœur, Ferdinand, vous savez, alors ?...

Bardamu

Eh bien !... Alors... peut-être, restez là...

Vera

Allez, ça ne changera rien, mon chéri. Si je reste là, nous vieillirons tous les deux. Bientôt nous ne nous aiderons plus à vivre... Et puis, nous nous empêcherons de nous exciter sur les autres... On finira par s'ennuyer... Il faudra que j'arrange encore des petites réunions, comme à New-York !

Bardamu

Oh ! non, faut se coucher trop tard.

Vera

C'est pas que j'aïlle faire là-bas des choses extraordinaires, Ferdinand, vous le savez ; mais je vais remuer de la vie, dans un milieu où on peut la remuer. Ici, je ne connais pas assez de monde.

Bardamu

Oh ! New-York, vous savez, ça demande vraiment d'être Américain. Je voudrais bien. Il faudrait que je repasse tous mes examens ; j'arriverais pas, je suis déjà trop vieux. Ici, hein, on a un petit logement pour vingt-deux dollars par an (*il montre la boutique*)... Eh bien ! vas-y et puis, reviens si tu peux dans un an ! Si tu peux...

Vera

.....

Bardamu

.....

Vera

Dans un an.

Bardamu

Tu sais, tu m'as fait faire de grands progrès.

Vera

..... ?

Bardamu

Tu m'as expliqué bien des choses que je ne comprenais pas tout seul, ni avec d'autres femmes... tu m'as bien aidé...

Vera, *souriante.*

A quoi cela te servira-t-il ?

Bardamu

Je ne sais pas. A comprendre !

Vera

Écoute, je reviendrai bientôt. Je t'aime, tu sais, et je n'aime pas facilement. Je te rapporterai de là-bas de la vie toute neuve, j'essaierai, je tâcherai de te rapporter ce que tu veux, ce que tu aimes, ce que tu peux savoir sur les autres étrangers : par où ils sont faibles, par où ils sont forts ; par où vraiment ils sont différents... Et puis, tu sais, j'aurai toujours mon théâtre, si tu viens... deux cents femmes, deux cents derrières ambitieux...

Bardamu, *à Pistil qui rentre en ce moment.*

Tu entends Pistil ? deux cents derrières !

Pistil

Tais-toi, voilà l'enfant.

Il entre avec le petit nègre, qui file du côté de la cuisine.

Bardamu, *à Gologolo,*

Où vas-tu, toi ? Tu ne viens pas embrasser ton père qui va être seul ? Anarchiste... !

Gologolo vient vers lui ; ils s'embrassent, le petit rit, le rideau tombe.

Lorsque le rideau est tombé, le petit nègre s'échappe par la fermeture du rideau sur le devant de la scène, puis descend dans la salle et file, à travers les spectateurs, vers le fond de la salle, et disparaît par là.

Rideau.

ACTE CINQUIÈME

Les personnages

Les mêmes qu'à l'Acte IV, moins Vera, dans la salle.

Antoine, ouvrier.

Docteur Mermilleux, directeur du Bureau d'hygiène de Blabigny-sur-Seine.

Élisabeth Gaige, la femme du docteur Gaige.

Le Gardien du Musée Victor-Hugo.

Et puis d'autres figurants de la rue et de la salle.

Même endroit (qu'au quatrième acte) mais on a transformé le bistro en clinique. Instruments. Table d'examen, en bois blanc ripoliné. Au lever du rideau, il y a un ouvrier qui a son bras dans une cuvette pleine d'eau chaude. L'ouvrier, par la porte, parle à Pistil qui est dans l'ancienne cuisine, en train de chercher quelque chose.

L'ouvrier

Dis donc, vieux, quand est-ce qu'il rentre ?

Pistil

Ça fait mal ?

L'ouvrier

Pas trop quand c'est chaud, moins qu'hier, en tout cas. Ah ! hier, mon vieux...

Pistil

Et la petite, comment elle va ?

L'ouvrier

Oh ! Pas fort !

Pistil, *entrant dans la pièce, il cherche encore et trouve une bouteille.*

Tiens, la voilà l'eau blanche, je la cherchais. (*Il en verse dans la cuvette.*) Mais il y en aura plus, il faut qu'il me fasse une ordonnance.

L'ouvrier

Alors, dis donc, elle est partie, l'Américaine ? Celle qu'on voyait toujours là ?

Pistil

Oui, elle est repartie à New-York.

L'ouvrier

Elle était belle, cette femme-là, hein ? Il s'emmerdait pas ton patron ; mais ça doit être cher, une Américaine comme ça ? Ils devaient être à plusieurs pour l'entretenir.

Gologolo entre à ce moment.

Pistil, à *Gologolo*.

Dis donc, toi, miteux, va donc me chercher chez le potard trois paquets d'hydrophile... comme d'habitude. (*Le petit sort.*) Ah pis ! dis donc, aussi un paquet de graines de moutarde. (*Se retournant vers l'ouvrier.*) C'est pour mes bains de pieds y a que ça qui me fait du bien.

L'ouvrier

Oh ! bien, c'est un bon type, hein ?... D'où c'est qu'il l'a ramené ce petit miteux-là, des colonies, et puis, toi aussi ? Enfin, j'en ai bien encore pour huit jours, avec ma brûlure... Oh ! je m'en fous, à demi-salaire, ça va (*plus confidentiel*) et puis, tu sais, je travaille un peu le soir, chez un copain qui est polisseur ; par exemple, faudrait pas que ça soit connu, je me ferais ramasser par l'Inspecteur ; j'y ai dit l'autre fois à Bardamu que je travaillais. Il m'a dit qu'il fallait faire attention aux acides, il y en a un dans le polissage... ça n'a pas l'air d'aller, toi ?...

Pistil

Non, ça va pas. J'bois pus, pourtant, je traîne quand même, hein ? et puis... c'est pas drôle, ici...

L'ouvrier

Dame, quand on a vécu longtemps aux colonies.

Pistil

Oh ! C'est pas ça, c'est toute la vie qu'est pas drôle, quoi. Tu sais, quand on est forcé de s'arrêter de boire comme ça, hein...

L'ouvrier

Ah ! Dis donc, t'es neurasthénique ; faut te remuer ; où c'est que

t'as mal ?

Pistil

Là ! (*Il montre son foie*) Je garde plus rien, mon vieux... plus rien... et puis... je saigne du nez. (*Il montre son mouchoir avec du sang dessus.*) Ça va pas aller longtemps comme ça !

L'ouvrier

Il te soigne bien, lui ?

Pistil

Ah ! Il fait ce qu'il peut, tu sais.

L'ouvrier

C'est-y un bon médecin, pour les malades ? Je dis ça... parce que pour les accidents du travail, ils se valent à peu près tous.

Pistil

Oh ! Il est bien ; par exemple, je vas te dire, il a un défaut... Je crois qu'il dit un peu trop vite la vérité aux gens.

L'ouvrier

Oh ! moi, je crois que si j'étais foutu, j'aimerais mieux qu'on me la dise.

Pistil

On croit ça avant...

L'ouvrier

Il te l'a dit, à toi ?

Pistil

Non, mais il l'a dit à d'autres qui avaient la même chose que moi.

L'ouvrier

Pourquoi qu'y fait comme ça ?

Pistil

Oh !... Il le regrette, je crois, après ; c'est la curiosité qui lui fait poser des questions, quoi, des questions qu'y faudrait pas. Je le

connais bien, va... Il a du bon, mais c'est du bon qui est dur, tu comprends ?

L'ouvrier

Non !

Pistil

J'sais pas comment te dire, moi, tiens, il est difficile. Tu lui dis que cette chose-là est bien, par exemple. Cette femme-là, tu lui dis : elle est belle, hein ? Il la regarde comme ça, et puis voilà, il dit : Regarde-la bien Pistil, tu vois là, hein, eh bien, c'est mou, V'lan ! T'es séché ! Et puis il a raison, là c'est mou, comme il dit. Il te fait comme ça monter d'un étage à chaque fois avec ses remarques ; t'es plus difficile la prochaine fois. Alors, quand on est difficile, hein ! Il reste pas grand'chose dans la vie !

L'ouvrier

Dame !

Pistil

Tiens, encore, que je lui dis, tes parents, c'est des braves gens, et pis que c'est vrai que c'est des braves gens. Tu les aimes pas ? Si, qu'y me dit. C'est pas des braves gens ? que je lui demande. Parce que comme ça il a l'air de tiquer, c'est des gens qui ont commencé avec rien et ils se sont fait une petite aisance. Son père, il est pharmacien. Alors ils ont un préparateur et une femme de ménage. Eh bien ! je sens qu'il aime pas ça. Il me dit, pour rigoler : Dis donc, Pistil, mon père est pas content : la femme de ménage veut plus lui vider son vase de nuit. Moi, j'y réponds : T'es communiste ? On s'engueule pour la femme de ménage, hein ! Et qu'est-ce qu'il dirait, mon père, s'il devait faire le ménage de la femme de ménage ? qu'y me répond. Voilà le genre...

L'ouvrier

Ah ! dis donc, ça n'empêche pas qu'il avait une belle poule, hein !

C'était pas une femme de ménage, ça, hein ? Moi, je sais ce que c'est une femme de ménage, je couche avec deux. (*L'ouvrier enlève son bras du bain d'eau chaude où il était immergé.*) Dis donc, tu donnes bien encore un petit coup de blanc, quoi ?

Pistil

Ah ! non, je fais plus le bistro. Je fais plus que du phono. (*Il montre le phono dans un coin*) Mais on peut peut-être bien prendre un petit coup tout de même.

Il sort de derrière un petit meuble, une bouteille.

L'ouvrier

Ah ! ben, je croyais que t'en avais plus...

Pistil

Ça c'est du vin reconstituant ! Je le fauche dans les échantillons qu'on reçoit...

L'ouvrier

Ah ! Eh ben ! Tu vois, c'est la bonne maison !

Pistil

Oh ! ça oui. J'me trouverais bien si j'étais pas si mal foutu, et puis, tu sais, c'est un bon gars, et puis, c'est moi qui l'a sorti de la pétaudière, hein, quand il est arrivé ici avec son Américaine, comment qu'il était fauché, mon vieux ! et pas de clientèle ! hein ! alors pour un médecin, c'est pas facile de se faire une clientèle, comme ça... tout de suite. Heureusement que j'avais le bistro, et puis des copains partout tout autour ; ça y en a fait des clients du premier coup !

L'ouvrier

Une Américaine qui était fauchée ?

Pistil

Mais oui, mon vieux, ça existe ; mais elle, partie en chercher à New-York. Ah ! Mon vieux, c'est une femme qui a du cran, ça, moi, j'ai confiance en elle, elle en fera du pognon ; elle reviendra peut-

être... Mais c'est pas sûr... Moi, je l'aimais bien cette femme-là. Et puis, tu sais, bien foutue... mon vieux ! Ah ! la danse, mon ami !... Les femmes qui font pas de danse, hein... ça n'existe pas ; c'est bon pour les couturières et les photographes mais pas pour un anatomiste.

L'ouvrier

Ah !... Dis donc, t'es anatomiste, toi, maintenant ? T'es saoul ?

Pistil

Tu te fous de moi, mais c'est bien vrai ce qu'il dit, Bardamu, y a que ceux qui savent l'anatomie qui peuvent te dire à coup sûr : Tiens, v'là une femme qui est bien foutue ! Les autres, ils se fient aux apparences ; ils sont bluffés ; ils savent pas ce qu'ils disent !

L'ouvrier

Tu vois, t'es devenu comme lui, il t'a rendu tapé, mon vieux !... si, si, t'es tapé ! Tu travailles...

Pistil

Oh ! tu sais, ce que j'en dis, moi, c'est surtout pour la vue, parce qu'il y a longtemps que je leur fais plus de mal, hein ?

L'ouvrier

Oh ! ça fait sûrement de mal à personne, et puis, d'abord, tous les médecins sont des cochons, c'est bien connu... Oh ! moi aussi, je serais bien cochon si j'avais du pognon. (*Silence*) C'est un héritage que j'aurais aimé !

Pistil

Qu'est-ce que t'en aurais fait ?

L'ouvrier

J'aurais été faire des voyages !

Pistil

Tu vois, ça c'est le commencement.

L'ouvrier

Le commencement de quoi ?

Pistil

Que tu cherches la vérité.

L'ouvrier

Tu crois ?

Pistil

Oui, oui, c'est ça !

L'ouvrier

Mais, c'est une distraction, mon vieux, les voyages, quoi ; tu vas là, tu vas là-bas, tu vas voir les églises, tu bouffes bien dans un petit restaurant de province, tantôt dans celui-ci, tantôt dans celui-là.

Pistil

Ta !... Ta !... mon petit... marche... ça a l'air de rien, comme ça, les voyages !... On a l'air d'en r'venir des voyages... bouge pas, petit... J'sais ce que j'dis, le bonhomme qui revient c'est pas le même que celui que t'as vu partir, c'en est un autre, il est tout pas le même. Il dit pas ce qu'il est d'venu, il peut pas le dire, il le sait pas lui-même, y se cherche, y se r'trouve plus ; les copains lui serrent la main, y répond, mais c'est pas lui.

L'ouvrier

Ah ! dis donc... tu me fais peur...

Pistil tout en lui refaisant son pansement regarde par-dessus le petit rideau qui est à mi-hauteur de la porte en verre de l'entrée.

Pistil

Tiens, voilà le père Mermilleux, tu sais, le vieux médecin qu'est directeur du bureau d'hygiène, à la Mairie.

L'ouvrier

Ah ! çui-là ce qu'il est sale !

Pistil

Tu parles d'une vieille noix ! Tiens, je parie qu'il vient encore chercher ses papelards. Qu'est-ce que j'en ai foutu de ses papelards, nom de Dieu ? (*Il cherche dans les papiers.*) C'est un vieux machin, mais il joue bien à l'écarté ; il joue avec Bardamu. Bardamu me disait même qu'il trichait.

La porte s'ouvre. Entre Bardamu, suivi de Mermilleux. Mermilleux est habillé d'un vaste manteau de cavalerie noir tacheté de gris boueux, un petit chapeau d'artiste, des lorgnons, une barbiche, une moustache, tout ce qu'il faut pour être sale physiquement et vestimentairement. Il l'est. Il est fin aussi et voûté.

Bardamu

Bonjour, Pistil. (*A l'ouvrier.*) Bonjour, Antoine !

Mermilleux

Bonjour, messieurs, ça va ce matin ?

L'ouvrier file.

Mermilleux, a Pistil.

Mon vieux, vous êtes vraiment pas aimable pour un vieux confrère. Jamais vous m'en déclarez un. A la Préfecture, on me dit que je ne m'occupe pas de mes statistiques sanitaires, et puis, vous êtes tous comme ça dans le pays. Tenez à Bezons, de l'autre côté de la Seine, regardez (*il agite et montre quelque chose dans un petit opuscule*), ils déclarent eux. Ils déclarent bien ! Tenez... Pour le mois dernier : rougeole... vingt-quatre, diphtérie... trois, méningite... quatre. Chez nous ! il faut que je vienne vous les arracher... ! Allons, soyez gentil ! donnez-m'en trois ou quatre !... de n'importe quoi ! Mais que nous ayons l'air de nous en occuper... Vous avez bien eu des gripes ?... c'est le moment...

Bardamu

Ah ! ben oui. Il y a bien dû y en avoir, attendez que je m'en souviennne.

Mermilleux

Bien... Donnez-moi les noms...

Bardamu

Attendez... Attendez... Attendez... (*Il se met la main à la tête.*) C'est que, voilà, je ne fais pas de diagnostic !... hein, je trouve ça inutile ; quand je fais un diagnostic, ça me fout la guigne !

Mermilleux, doux.

Écoutez, les autres non plus, mon vieux, n'en font pas ; ou bien ils se croient obligés d'en faire, et alors...

Il se met la main devant la bouche.

Bardamu

Ah ! Si on déclarait tout ce qu'on pense, hein ! Mermilleux. D'ailleurs, tenez, les familles ont toujours un diagnostic tout prêt, il y a qu'à approuver, ça les flatte... ça ne fait pas de mal à personne ! Si c'est une éruption, il y en a qui aiment l'urticaire, d'autres, la scarlatine ; si c'est petit, la rougeole. Moi, je les contrarie jamais. S'ils ont la fièvre, je leur dis : Il vaut mieux pas sortir ; s'ils n'en ont pas, autant qu'ils aillent prendre l'air, hein ?

Mermilleux

C'est évident, mon cher, c'est évident ; mais il faut que je fasse travailler mon désinfecteur. C'est pas que ça serve, à grand'chose ce qu'il fait. Ça ne sert à rien. Je sais pas pourquoi, le savez-vous ? Mais la désinfection... c'est populaire ! Ils n'achèteraient pas une brosse à dents pour un empire, mais on peut leur envoyer une pompe à incendie qui crache des odeurs de pharmacie, ça remplit la rue, c'est dramatique, ça leur plaît : ils en veulent. Alors, hein !... et puis, mon désinfecteur, vous savez, c'est un brave homme, il touche cent sous chaque fois ; il a trois enfants.

Pistil, *qui farfouillait pendant tout ce temps-la
et découvre le carnet.*

Ah ! bien, le voilà le carnet des déclarations !

Mermilleux, à Bardamu.

Eh bien, mon vieux, faites-m'en trois ou quatre ; même des décès, vous savez, c'est bon quand même, du moment qu'on désinfecte.

Bardamu cherche et discute avec Pistil derrière le petit bureau et finit par remplir trois ou quatre fiches du carnet qu'il remet à Mermilleux.

Mermilleux, regarde.

Ah ! eh bien ! vous êtes gentil ; là...

Il les met dans la poche.

Bardamu

Dites donc, Mermilleux, vous avez pas entendu dire, pour la petite Tapaneur ?

Mermilleux

Qui ? La petite Tapaneur ?... La femme de l'agent voyer ? Ah ! C'est vous qui l'avez accouchée ?

Bardamu

Oui !

Mermilleux

Ah ! Je savais pas... pas de veine, hein ?... Ah ! ça arrive...

Bardamu

Vous en faisiez beaucoup, vous, d'accouchements, quand vous étiez établi ?

Mermilleux

Ah ! confrère, j'avais un coin pour ça, vous savez, j'étais en Bretagne, et là, on accouche jour et nuit, ça n'arrête pas... J'en ai raté pas mal, au début. A la fin, ça allait bien.

Bardamu

Vous en avez infecté ?

Mermilleux

Oh ! ça, évidemment. Vous savez, c'est bien difficile à éviter dans les fermes ; on n'a pas de quoi se laver les mains, tout ce qu'on touche est sale, la grand'mère y met les doigts. Mais ça n'a pas beaucoup d'importance, au fond. Non, tenez : il y en avait une, à Karamach-sur Ondes et une institutrice, vous savez. En l'accouchant, mon vieux, je colle une de ces puerpérales mais, mon vieux, alors une puerpérale à crever une jument. Bon. *Elle en sort*, je ne sais pas comment, mais elle en sort. Suintante, fébrile ! Enfin, elle en réchappe. Je me mets en boule, j'étais pas fier... Ça va ! Je m'attends à être traîné dans la boue des tribunaux par tout le canton... Pas du tout, mon ami ; on me fête ; on m'embrasse ! Tout le monde trouve que je l'ai sauvée ! Je pouvais pas l'achever, hein ? Mais voilà, il lui reste une métrite, mais alors une de ces métrites, mon ami, une métrite totale, avec un utérus qui se met à dégringoler, pourri, une éponge de pus qui vient lui retourner entre les jambes, ma honte pendant vingt ans ! le plus beau prolapsus utérin que j'aie vu de ma carrière. Eh bien ! mon ami, vous le croirez si vous voulez, cette femme-là, elle a fait mon succès dans trois cantons, une réputation régionale, des gens qui me venaient de partout, qu'elle m'envoyait ; elle-même, pendant vingt ans, je l'ai soignée, j'ai fini par la faire opérer, par lui faire enlever cet utérus, ma meilleure publicité, elle n'avait confiance qu'en moi ! Ce qu'il faut, voyez-vous, Bardamu, en clientèle, c'est de pas entamer la confiance du client. Ça a l'air difficile, non... Il suffit de parler le moins possible. Ceux qui parlent, aussi malins soient-ils, tôt ou tard, ils sont foutus. Ce qu'il faut, c'est hocher de la tête, je le dis toujours aux jeunes confrères. L'imagination des gens, fait le reste, et elle le fait bien. Tout le monde peut dire des choses, mon vieux, parler n'est qu'humain. Ce qui est important, inusable, ce qui donne confiance, c'est ce qu'on ne dit pas.

Bardamu

Vous avez raison, Mermilleux, mille fois raison ; mais il y a les

accouchements où il faut agir. Tenez, la petite de l'agent voyer, hein (*il prend son forceps*), je lui avais fait une prise que je croyais assez bonne... je serre (*il serre le forceps*), je tire, je crois l'amener, la prise avait glissé, je l'avais eu là... (*Il montre son œil*) au-dessus de l'œil. Je l'ai amené ; c'était une fille, mais elle était morte... et l'œil sortait... comme ça (*il fait le geste*) ; je croyais que je l'avais eue à la hauteur des oreilles.

Mermilleux, vif.

Ah ! confrère, voilà l'erreur ! le gosse mort, c'est rien... quand la mère est jeune, elle peut toujours en refaire un autre. Au second gosse, elle a oublié le premier, elle n'en parle plus, et puis, on peut toujours mettre ça sur le compte d'une émotion... qu'elle a eue dans la semaine qui a précédé... ça prend toujours, c'est flatteur les émotions... Mais, ce qu'elles vous pardonneront jamais, c'est l'œil. Ah ! mon vieux, la femme, c'est esthétique d'abord ! Lui mettre un gosse au monde qui a un œil sorti, c'est la guerre. Prenez-les n'importe comment... (*Il essaie le forceps à son tour sur la tête même de Bardamu, pour lui démontrer la manoeuvre obstétricale.*) Comme ça... Dans les livres, c'est plein d'exactitude, mais en pratique, même au menton... ça tire un peu, mais enfin, ça finit toujours par tourner. Mais méfiez-vous de l'œil, mon vieux. Ah ! ça ! (*Il va s'en aller, il s'arrête.*) Tout mais pas l'œil et puis, dites donc, il faut pas prendre non plus l'anus pour la bouche, au toucher (*il montre avec son doigt*) ; ça m'est arrivé une fois. J'ai mis un siège dehors, toute une journée, je pouvais pas le faire rentrer.

Ils sortent ensemble. La porte reste ouverte ; ils parlent sur le pas de la porte. Janine, la petite boiteuse de l'acte précédent, passe derrière eux ; elle reste dans la clinique un moment ; elle regarde sur le pas de la porte Bardamu et donne, par son attitude, des signes du sentiment qu'elle porte à Bardamu, qui parle encore un moment avec Mermilleux.

Bardamu, *revient dans la clinique ; il s'approche
d'elle affectueusement, et la prend près de lui,
et la regarde.*

Ça va, mon petit ?

Janine

Ça va mieux !

Bardamu

Eh ! bien, ça marche ?

Janine

Ah ! J'y vais tous les vendredis, vous savez, ça me faisait un peu mal au début ; je vous remercie d'avoir trouvé cette adresse-là, et puis... ça coûte pas cher.

Bardamu

Ça va alors maintenant ?

Janine

Oh ! oui. Et puis, il y a une infirmière, qui est bien gentille ; je l'aime bien ; elle me masse tout doucement.

Bardamu

Ah ! Eh bien ! Je suis content !

Janine

... Voilà, je voulais vous demander quelque chose... Votre petit nègre, je pourrais pas m'en occuper un petit peu ? L'après-midi, vous savez... j'ai le temps... Je suis revenue à quatre heures tous les jours...

Bardamu

Oh ! Vous êtes bien gentille, Janine, mais il est facile à diriger, et puis, il va à l'école... et puis, Pistil... ça l'occupe.

Janine

Il va pas bien monsieur Pistil, n'est-ce pas ?

Bardamu

Pas fort, non !

Janine

... Vous êtes gentil. Ça fait deux mois que vous me soignez. Je voudrais faire quelque chose pour vous rendre service.

Bardamu

Ne boitez plus, mon petit, ne boitez plus !

Janine

Vous n'aimez pas les femmes qui boitent ?

Bardamu

Non !

Janine

Si je boitais pas, mais pas du tout, vous m'aimeriez pas tout de même un peu ?...

Bardamu

Non !

Janine

Et si j'étais pas bossue, du tout, du tout ?

Bardamu

Non !

Janine

Si j'étais très, très jolie ?

Bardamu

.....

Janine

Depuis qu'elle est partie... Ah ! Et puis ça me regarde pas, hein ?...

Bardamu

Allez-y !

Janine

Eh bien ! voyons, vous aimez bien quelqu'un ?

Bardamu

Ah ! Janine, Janine...

Janine

.....

Bardamu

Allez-y, allez-y ! Je vois que vous en avez lourd à me dire, mon enfant !

Janine

Vous avez bien besoin.... comme tout le monde, d'aimer quelqu'un...

Bardamu, *réfléchit un petit moment et puis :*

Janine, vous n'êtes pas bête, mon petit, vous êtes même intelligente, il m'a même semblé que dans votre petit genre vous aviez une espèce de petit génie pénétrant, moi, d'ailleurs, vous savez, je suis pas difficile à épater ; je ne peux pas trouver quelqu'un de vraiment bête. Ça me ferait plaisir... Enfin, vous, sans doute parce que vous avez été longtemps malade, parce que vous avez souffert très longtemps, vous êtes plus intelligente que les autres. Eh bien, cependant, mon petit, vous, vous répétez ces vieilles histoires-là. (*Il la regarde.*) Alors à quoi ça sert d'être laide et malade ?...

Janine

Oh ! Vous dites ça pour m'éloigner, monsieur Bardamu. Vous savez bien que si j'étais belle et bien faite, comme vous les aimez, vous me trouveriez aussi... bien aimable...

Bardamu

.....

Janine

Vous voudriez bien accepter ce que je vous offre.

Bardamu

Qu'est-ce que vous offrez, Janine ?

Janine

Moi !

Bardamu

Ça serait encore rien si vous n'y ajoutiez pas quelque chose ; mais, nom de Dieu ! vous trouvez encore moyen d'y ajouter quelque chose. Mais, je n'ai pas besoin d'être aimé, mon petit, là, à la fin, ni adoré, moi, je m'en fous, Janine, d'être adoré ! A quoi que ça sert-y d'être adoré ? Voulez-vous me le dire ? Est-ce que ça m'empêchera d'avoir un cancer du rectum, si je dois en avoir un !

Janine, *qui a pris gentiment la chose et douce toujours.*

Mais, de ne pas être aimé et de n'aimer personne, c'est encore plus triste que tout !...

Bardamu

Non, mon petit, non, cela n'est pas vrai non plus ! Ce qui est plus triste que tout, écoutez-moi, c'est de mourir. Il y a même que ça de triste dans la vie. Et d'ailleurs, s'il y avait pas ça, on n'aimerait pas, comme vous dites ; l'amour, c'est de la peur de mourir.

Janine, *obstinée et gentiment.*

Mais, tout de même, vous les aimez bien ces femmes qui viennent vous voir... ces étrangères. Vous m'avez dit que vous les aimiez.

Bardamu

.....

Janine

Mais elles, elles ne vous aiment pas, ces femmes-là !

Bardamu

Et alors ! c'est pas une religion, mon petit, Janine, la vie. Vous devriez le savoir ! C'est un bain ! Faut pas essayer d'habiller les murs en église... il y a des chaînes partout...

Janine

Mais voyons, elles, vous aiment-elles ?

Bardamu

Non, mon petit, non, elles ne m'aiment pas ; elles font ce qu'elles doivent faire, pleinement. Elles sont belles, c'est aussi bête que de vivre pour aimer, mais ça me plaît mieux, ça ne cache rien, c'est pas mou comme un serment ; ça ne promet pas l'éternité. La beauté, au moins, on sait que ça meurt, et comme ça, on sait que ça existe... Et puis d'abord, on ne devrait jamais écouter les femmes qui ne sont pas belles, elles ne peuvent dire que des bêtises.

Janine, *qui prend tout ça bien gentiment,
sceptique et toujours obstinée.*

Vous voyez, ça prétend aussi à quelque chose, allez, monsieur Bardamu, ce que vous voulez, seulement, vous voulez pas me le dire, si j'étais jolie, vous chercheriez avec moi ce que ça veut dire (*elle devient plus menaçante et décidée*) et si nous ne trouvions pas je vous tuerais, peut-être...

Bardamu

Peut-être !

Vera Stem, à ce moment-là, nettement remarquée de la salle, mais jamais aperçue par les acteurs, et ainsi n'intervenant pas pendant tout le reste de l'acte, vient s'asseoir dans une avant-scène. Elle sourit simplement et applaudit aux passages choisis au cours de l'acte.

Janine

Alors... Seulement les très jolies ?... les très intelligentes ?... les très étrangères ?... les riches...

Bardamu

Elles en savent plus long que les autres, si elles savent regarder.

Janine, *un peu attristée à présent.*

Moi, je ne sais aimer qu'avec mon coeur, mais je vous aime bien, vous savez, et malgré vous.

Elle s'approche de lui, il l'accueille contre lui.

Bardamu

Nous y voilà, Janine ! Vous ne pouvez pas m'aider !

Janine

Vous aider à quoi ?

Bardamu

A comprendre !

Janine

Je voudrais bien !

Bardamu

Vous ne pouvez pas !

Janine

Et puis... tout de même, vous n'êtes pas fâché, hein ? Vous voulez bien que je revienne vous voir, vous avez été si gentil pour moi ? Vous voulez bien encore me soigner ?

Bardamu

Mais, bien sûr, Janine ; vous êtes faite pour ça. C'est beaucoup dans la vie, d'avoir quelque chose à faire. Vous, vous avez à vous soigner, c'est joliment précieux, ça. Ah ! si j'avais vraiment quelque chose à faire, de bien net comme ça ! Si j'étais malade. A me soigner ! je serais, comme Janine, presque heureux !... Des vacances.

Janine

Je vous aime !...

Bardamu

Vous avez bien raison !...

Elle sort.

Bardamu est seul, il va vers le phono, il tourne la manivelle, il met un disque. Le disque joue : « No more worries. » Il regarde le

phono. Il regarde dans la rue. Il se met devant le phono, il a l'air de diriger un orchestre. Pendant ce temps-là, Pistil rentre. Ils se regardent.

Pistil

Dis donc, t'as pas vu le Gologolo ?

Bardamu

Non !

Pistil

T'as pas vu le Rissolet ?

Bardamu

Le croque-mort ? Ah ! si, tiens, je l'ai rencontré en sortant d'ici. Il était avec Antoine. Pourquoi ?

Pistil

Ah ! Je sais pas, tiens, ça va pas !

Bardamu

Mais si, va, ça ira !

Pistil

Où ça que ça ira ?

Bardamu

?.....

Élisabeth Gaige entre à ce moment. Elle est fort élégamment vêtue ; elle est sérieuse, attentive, un peu mystérieuse.

Élisabeth Gaige

Docteur Bardamu ?

Bardamu ne répond pas tout d'abord ; ils se regardent. Pistil les regarde tous les deux. Ils sont immobiles tous les trois, un bon moment.

Élisabeth

Vous ne me connaissez pas. Je suis la femme de Gaige, du Docteur Gaige, vous savez.

Bardamu, *attend un moment avant
de répondre ; il la regarde toujours.*

Ah ! Oui... C'est vrai !... Eh bien !... voilà.

Élisabeth, *plus aimable.*

Vera est à New-York, à présent... Vous savez... *Bardamu la regarde et ne répond pas.*

Élisabeth, *essaie de l'animer ;
lui, semble s'abstraire en la regardant.*

Je sais... vous savez... j'ai appris...

Elle lui parle comme à un malade.

Et je viens pour quelque temps à Paris... apprendre le français... pour une revue... je suis venue vous voir... je danse d'ailleurs ici aussi...

Bardamu

Ah ! Ici aussi, à Paris.

Ils se regardent.

Entre le petit Gologolo, qui suce un sucre d'orge.

Pistil, *l'apercevant.*

Où t'as encore été, toi ?

Gologolo

Traverse la clinique et va vers la sortie en regardant derrière lui, insouciant, en suçant toujours son sucre d'orge. Il s'en va comme au quatrième acte, à travers la salle et disparaît entre les spectateurs, vers le contrôle. Bardamu et Élisabeth le regardent s'en aller, et ils sourient un peu.

Pistil

Il me fatigue, cette petite peau de boudin. *(Il s'assoit, ou plutôt, il*

se laisse tomber sur un banc a droite,) Tout me fatigue..., !

Bardamu

Tu devrais aller te coucher un peu, mon vieux, il y aura personne avant quatre heures...

Pistil

Oh ! J'ai le temps d'être couché, va. *(Il reste assis et regarde Élisabeth.)* Vous dansez, aussi, madame, comme Vera ?

Élisabeth, très aimable.

Mais oui !

Pistil, tire d'un coin une petite bouteille, et boit.

Là, si je bois encore un petit coup comme ça, en vous regardant bien fixe, je vas vous voir danser.

Elle le regarde. Silence.

Pistil

Allez, encore un petit coup.

Il boit.

Bardamu le regarde faire, il ne dit rien. De la salle, on voit passer le bicorne du croque-mort par-dessus le rideau de la porte. Le croque-mort regarde s'il y a du monde dans la clinique.

Pistil

Tiens, voilà le Rissolet. Dis-lui donc d'entrer.

Bardamu, allant à la porte.

Entrez, mon vieux, qu'est-ce qu'il y a ?

Pendant ce temps-là, Pistil boit encore un petit coup.

Rissolet

Bonjour, Docteur ! J'ai mal à l'œil. Je voudrais bien que vous m'auscultiez. Et toi. Pistil, comment que ça va ?

Pistil

Tu vois, on a des visites d'Amérique.

Rissolet, regarde bien la dame; il n'a pas d'expression à sa disposition pour exprimer ce qu'il en pense.

Pistil

Et puis, tu sais, c'est une danseuse, cette dame-là ?

Rissolet

Ah ! Ah !

Tout près de l'émerveillement.

Pistil, *insinuant.*

Tenez, madame, je parie que cet homme que vous voyez là n'a jamais vu danser personne !

Antoine, l'ouvrier du début, revient aussi.

Antoine

Bonjour, Docteur, je venais pour...

Il s'interrompt en voyant Élisabeth Gaige. Il va parler à Pistil ; ils parlent tous les deux de madame Gaige, l'obscurité tombe peu à peu sur la scène.

Bardamu

Elle va bien, Vera ?

S'amène un homme habillé presque en croque-mort.

Bardamu

Dis donc, Pistil ?

Pistil, *qui regarde.*

Mais non, c'est Tralamon, le gardien du Musée Victor-Hugo, ben, dis-lui donc d'entrer aussi.

Élisabeth

Elle va bien !

Pistil

Ah ! J'en bois encore un coup, nom de Dieu !

Il boit et a l'air un peu ivre.

Ça y est. Je vais vous voir danser, et puis tu sais, rien que pour moi, hein !

L'obscurité vient dans la pièce, sauf autour d'Élisabeth Gaige. Pistil se retourne ; il remonte la manivelle du phono, le met en marche. Il boit un petit coup et le fait marcher.

Pistil

Ça dégage un petit air comme ça !

Le phono joue « No more worries ». Il a l'air doucement saoul.

Lentement Élisabeth se déshabille et danse en même temps que le phono joue. Pistil est jaune, écrasé. Il regarde intéressé et résigné. La petite Janine entre, sombre, avec un revolver et tire dans la direction de Bardamu. Tous les coups ratent. On la désarme. Ils la gardent avec eux, sans rancune. On rigole un peu... Bardamu lui tient la main. A Pistil aussi, qui va mourir. Ils sont tous dans la clinique, tous les trois à droite ; puis la porte entr'ouverte, entrent les autres : les deux agents de la police secrète, le gardien du square et puis d'autres petites gens encore de la banlieue, un employé du gaz. Élisabeth danse. A un moment, dans ce disque, il y a des chœurs. Le croque-mort surpris se penche vers le phono et montre aux autres avec son doigt l'ouverture du phono d'où vient ce bruit de voix étrangères et fortement syncopées. Élisabeth s'amuse en dansant, tout près de ceux qui sont là. Elle s'en amuse en dansant d'une manière très américaine ; elle danse sur un rythme vif, très accentué... puis, tout cela s'adoucit. De la salle aussi, viendront s'asseoir sur la marche de l'escalier montant vers la scène, pendant qu'elle dansera, d'autres femmes du peuple et des hommes et puis, même des gens qui auront l'air de simples spectateurs, pris dans la salle. Et lentement, le rideau se fermera des deux côtés. On pourra ajouter au phono, en coulisse, un saxophone, et un joueur d'accordéon, venant de la rue, aussi par la porte, jouera dans le cercle qui se sera formé autour d'Élisabeth

dansante...

Doucement

rideau

sur tout cela.

Table des Matières

Page de titre	2
PRÉFACE	3
PERSONNAGES	4
ACTE PREMIER	6
ACTE DEUXIÈME	45
ACTE TROISIÈME	88
ACTE QUATRIÈME	128
ACTE CINQUIÈME	166